N°
C/ SE
4e

38703/B

1-2) NICOLAS, P.P.

3) TROUSSET, E.B.

4) LAUGIER, J.B.

CONSTITUTION

ÉPIDÉMIQUE

DE GRENOBLE,

DES ANNÉES VII ET VIII.

CONSTITUTION
ÉPIDÉMIQUE
DE GRENOBLE,
Des Années VII et VIII.

(4

CONSTITUTION
ÉPIDÉMIQUE
DE GRENOBLE,

Des trois derniers mois de l'An VII & des six premiers de l'An VIII ; avec la notice des Maladies qui l'ont précédée & suivie.

ON A JOINT :

1.° Un DISCOURS sur les connaissances utiles au Médecin, & sur l'abus de la Saignée ;

2.° Un ESSAI sur les forces vivantes du corps humain ;

3.° Un EXAMEN CRITIQUE de la doctrine de Brown.

Par JEAN-BALTHAZARD LAUGIER,

Docteur en Médecine & en Chirurgie de la ci-devant Université de Montpellier, Membre de la Société de santé de Grenoble, & Correspondant de celle de Médecine de Lyon.

Non nisi eximiarum observationum præsidio instructa mens sagax potissimam curandi methodum assequitur. BAGLIVIUS.

A GRENOBLE,
De l'imprimerie de J. L. A. GIROUD, place aux Herbes.

AN IX.

308996.

AVERTISSEMENT.

Ces Médecins ſe rendent, ſans doute, coupables envers la ſociété, qui ne lui tiennent pas compte, tant des nombreuſes maladies qui l'aſſiegent, comme du fruit de leurs études, de leur pratique, de leurs méditations. C'eſt un larcin qu'ils lui font, s'ils enſeveliſſent chez eux les obſervations qu'ils ont recueillies; s'ils ne portent pas à la maſſe commune les connaiſſances qu'ils ont acquiſes.

En publiant ce tableau, que les occupations journalieres de la médecine pratique ne nous avait pas encore laiſſé le loiſir de rédiger, nous ne nous acquittons pas ſeulement d'une dette, mais nous ſatisfaiſons à un autre devoir que nous ont impoſé les inſtances réitérées de quelques philantropes. A ces motifs nous devons en joindre un autre, tiré des maladies mêmes qui ont porté la déſolation, & dans la ville de Grenoble, & dans tous les pays ſitués ſur la ligne depuis Briançon & Nice, & dans

les autres circonvoiſins. Si on en excepte la fievre maligne d'hôpital, les autres ne différaient de celles qui font partie, chaque année, des fievres ſporadiques, que par quelques modifications & par leur caractere épidémique : cependant, comme les unes & les autres peuvent malheureuſement ſe reproduire ; comme il paraît que, quoique les mêmes au fond, elles ne ſe ſont pas préſentées ſous le même aſpect, & que la méthode curative n'a pas été uniforme ; c'eſt des obſervations particulieres, des recherches individuelles, rapprochées, comparées, que pourra ſe former un faiſceau de nouvelles lumieres, toujours propre à déterminer les moyens curatifs les mieux appropriés, & à accélérer ainſi les progrès de l'art.

Nous n'aborderons l'hiſtoire de ces maladies, qu'après que nous aurons donné une notion ſimple de celles que nous avons obſervées dans les ſix années qui les ont précédées : celle des maladies qui ſe ſont manifeſtées depuis l'épidémie, dans le cours de l'an VIII, terminera cet opuſcule.

AU C.en RICARD,

PRÉFET du département de l'Isère.

CITOYEN PRÉFET,

La protection éclairée que vous accordez aux sciences & aux arts, m'a autorisé à vous offrir ce petit Ouvrage; & cette qualité du cœur si peu commune, qui vous fait mettre tant d'attention à saisir tous les moyens de venir au secours de l'humanité souffrante, vous en a fait accepter l'hommage. Avec l'expression de ma reconnaissance, recevez, CITOYEN PRÉFET, l'assurance de ma respectueuse considération.

Grenoble, 27 brumaire an 9.

LAUGIER.

NOTICE
DES MALADIES
Qui ont précédé l'Epidémie.

1. APRÈS l'hiver de l'an II, les maladies, tant générales que locales, prirent un caractere décidément & conſtamment bilieux. La rareté réelle ou factice des ſubſiſtances, leur mauvaiſe qualité, la terreur, l'ennui, les ſollicitudes, & toutes les cauſes énervantes, tant phyſiques que morales, que les orages de la révolution avaient enfantées, ſoit en augmentant les produits bilieux, ſoit en nuiſant à leur ſecrétion & à leur élimination, comme en favoriſant leur altération de toute autre maniere, non ſeulement firent prendre aux humeurs cette tendance à la dégénération bilieuſe, mais encore elles développerent le vice de la ſenſibilité; tellement que les affections nerveuſes les compliquerent éminemment, & que les unes ſe renforçaient réciproquement par les autres. AN II.

2. Ainſi, dans tout le cours de cette année,
AN III. même de celui de l'an III, la fievre gaſtrique bilieuſe fut la maladie dominante : & ſi le génie bilieux ne produiſait pas conſtamment ſes maladies particulieres, il convertiſſait à ſa nature, il s'affimilait plus ou moins toutes les autres ; telles que les fievres pulmoniques, les coliques, les diarrhées, les angines, les éryſipeles, les affections catarrhales même : en ſorte que les indications devaient être tirées & les remedes employés en proportion de l'état bilieux, avec l'attention d'être circonſpect ſur l'uſage des évacuans, par rapport à l'abbattement des forces, & toujours d'avoir égard au vice de la ſenſibilité nerveuſe.

AN IV. 3. On obſerve qu'en l'an IV, la ſenſibilité nerveuſe parut plus effarouchée ; que ſes effets furent plus fréquens & plus intenſes, ſoit lorſqu'ils exiſtaient iſolément, ou bien lorſqu'ils compliquaient les autres maladies; & que les apoplexies même, plus communes du depuis, ont été preſque toutes ſpaſmodiques. On fait la même remarque pour les affections hypocondriaques. L'épidémie varioleuſe fit encore cette année un grand nombre de victimes, principalement dans les quartiers humides & mal-propres; & elle ſe prolongea fort avant dans l'hiver de l'an V.

4. Outre des affections catarrhales & quelques fievres pulmoniques que nous eûmes à traiter à cette derniere époque, l'an V fut remarquable par une fievre maligne que les priſonniers autrichiens, excédés de fatigue, atténués faute d'une nourriture proportionnée à leur beſoin naturel, & raſſemblés en trop grand nombre dans des gîtes relativement trop peu ſpacieux, avaient contractée, & dont ils furent cruellement maltraités dans les mois de ventôſe & de germinal : il en périt un très-grand nombre dans toute leur route, où ils la répandirent, & ſucceſſivement dans les hôpitaux. Fort heureuſement, par le moyen de quelques officiers de ſanté militaires & des infirmiers qui l'avaient gagnée, elle ne ſe propagea pas dans la ville, où ils ſe firent tranſporter pour y être ſoignés. C'était une vraie fievre maligne d'hôpital, dont l'effort dirigé vers le cerveau, produiſait, ou un délire taciturne, ou bien l'aſſoupiſſement : en ſorte que la particulariſer ſous ce dernier rapport même, il eût été plus convenable de la dénommer fievre *cérébrale* que fievre *ſoporeuſe*. — Les fievres gaſtriques, les coliques & les diarrhées bilieuſes, les toux d'eſtomac, les téneſmes, le colera, les éryſipeles & autres éruptions phlogiſtiques à la peau, furent le

An V.

produit de l'éveil que les chaleurs exceſſive de la fin du mois de meſſidor & de tout celui de thermidor, donnerent à la diatheſe bilieuſe.

5. Dans le mois de fructidor, il y eut d'ailleurs beaucoup de fievres intermittentes, tierces & double-tierces : elles ſe multiplierent
AN VI. même dans les premiers mois de l'an VI, & furent ſuivies de rechûte chez quelques-uns ;
OBS. I.ere il y en eut même de carotiques. = Nous fûmes appelé, avec notre collegue Duchadoz, pour donner des ſoins au citoyen Grand-Dufay, directeur de la poſte aux lettres : c'était le 9.e jour d'une pleuréſie bilieuſe, qu'on avait combattue par les ſaignées, les loocks & autres antiphlogiſtiques. Nous dirigeâmes l'art contre la diatheſe bilieuſe. Le 14.e, il y eut quelques évacuations critiques, avec rémiſſion de ſymptômes : ces évacuations ſe continuerent en détail juſqu'au 17.e jour, & la fievre ceſſa. Cependant le malade conſerva un état d'abattement, de l'inquiétude, de la triſteſſe, une moroſité ſombre & un teint olivâtre. Le 19.e, il lui ſurvint un accès de fievre de cinq à ſix heures de durée, qui n'eut rien d'extraordinaire, & qui ſe répéta le 21.e de la même maniere. Préſumant que ce n'était là qu'un moyen dont la nature ſe ſervait pour revenir ſur ſes pas contre une criſe imparfaite & ter-

miner la maladie, nous crûmes, de même que notre collegue, de pouvoir nous abſenter pendant trois jours ; mais le 23.e, l'accès revint avec une reſpiration laborieuſe, la perte de la parole & du ſentiment, le pouls faible ; en un mot, le malade fut dans la fievre intermittente ſoporeuſe : on oppoſa à cet accès, qui ne finit que fort avant dans la nuit, des moyens ſtimulans, entr'autres, une potion cordiale, à laquelle on avait uni le kermès minéral (oxide d'antimoine ſulfuré rouge). Le lendemain, de retour de la campagne, nous adminiſtrâmes, à la vérité, le quinquina, & à des doſes aſſez fortes & rapprochées. Inſtruit, ſur les deux heures de l'après-midi, que la fievre recommençait, que le quinquina avait été inutile, qu'il avait augmenté le cours de ventre que la potion ſus-énoncée avait énergiquement provoqué, nous conſeillâmes la liqueur minérale anodine d'Hoffman, à la doſe de quelques gouttes, mais ſouvent répétées. Ce remede parut avoir l'effet de diminuer le trouble & la confuſion ; le pouls fut moins abattu ; il n'y eut ni délire, ni aſſoupiſſement ; mais l'accès ſe prolongea juſqu'à ſix heures du matin ; & au moment qu'il finiſſait, il en ſurvint un ſubintrant qui fit périr le malade en trois heures de temps.

6. Il n'y eut, durant l'hiver & le printemps, que les maladies familieres à chacune de ces saisons. Durant le cours de l'été, plusieurs enfans furent attaqués d'une fievre exauthémateuse, une sorte de fievre boutonneuse qui durait douze & jusqu'à quinze jours, & qui cédait aux tempérans, aux rafraîchissans, à la diete végétale & à un ou deux purgatifs sur la fin. = Les affections hypocondriaques ont été assez communes au commencement de
An VII. l'an VII : il fallait délayer, rendre mobile l'humeur par le secours des boissons incisives & savonneuses, des lavemens de même nature, & placer de temps à autre les purgatifs salins. Nous avons eu à nous louer de l'eau minérale artificielle, composée avec trois gros de sel d'epsom (sulfate de magnésie) & quatre grains de sel de mars, pour une pinte d'eau, que les malades buvaient à jeûn en deux heures de la matinée, & qu'ils continuaient pendant quelques jours de suite. On terminait la cure par les toniques, tels que le bois de quassi, le quinquina, la racine de gentiane, le trefle des marais, &c. = Il y eut d'ailleurs des fievres quartes assez rebelles : l'hiver présenta quelques fievres pulmoniques bilieuses ; & le printemps, des affections biliosо-catarrhales, qui se soutinrent jusqu'aux fievres épidémiques.

Fievres épidémiques.

7. Pluies preſque continuelles durant l'été & le commencement de l'automne, variations fréquentes dans l'état de l'atmoſphere, les fruits de la terre aqueux, gâtés, étiques, ſans maturité, & d'ailleurs aſſez rares : cette dégénération s'étant étendue juſqu'aux animaux, & plus remarquable dans la volaille ; car, ſi on y a bien fait attention, on a trouvé ces ſubſtances animales moins ſavoureuſes, moins agréables.

8. Telles ſont les cauſes qui, ſoit en nuiſant à l'excrétion cutanée, ſoit en diminuant la force phyſique de nos organes, comme en alimentant nos humeurs des ſucs vapides, d'autant moins propres à recevoir l'acte de l'animaliſation, qu'ils le ſont plus à dégénérer de leur état de douceur, les ont diſpoſés à être frappés de l'influence contagieuſe ; & telle eſt la ſource des maladies épidémiques, qui depuis le mois de meſſidor an VII, juſqu'à la fin du mois de germinal an VIII, ont porté la déſolation dans la commune de Grenoble.

9. On ne peut ne pas rapporter la conſtitution épidémique au paſſage des troupes, après nos

revers en Italie, & à l'évacuation des malades des hôpitaux de Briançon, ſucceſſivement, & de proche en proche, ſur les autres, juſques ſur ceux de Grenoble. Des malheureux ſoldats épuiſés par les fatigues, exténués par la diſette ou une nourriture de mauvaiſe qualité, par le défaut de vêtemens & l'intempérie de l'air, deſſéchés par le chagrin & le déſeſpoir, portaient dans leurs corps une diſpoſition propre à favoriſer l'action des cauſes morbifiques, & enſuite celle de la contagion. Dans cet état des choſes, on tranſporta d'ailleurs dans les hôpitaux de Briançon (& nous penſons bien qu'il en fut de même à l'égard de ceux de Nice), une quantité innombrable de bleſſés, de mutilés depuis pluſieurs jours, & dont la plupart n'avaient pu encore ſe procurer le plus léger panſement. L'air, infecté par les émanations putrides des bleſſures en mortification, ou du ſang en putréfaction qui les recouvrait, par celle de la paille déjà pourrie qu'on fut réduit à leur faire ſervir, & par la reſpiration d'un grand nombre de malades entaſſés dans le même endroit, développa la contagion; & ceux même en qui des cauſes ſenſibles auraient décidé la maladie, ſont devenus enſuite comme un foyer de contagion propre à la propager; ainſi la maladie, ſur-

venue même ſans contagion, ſe ferait par la ſuite répandue par la contagion; car la maladie peut naître, & naît en effet ſouvent ſans contagion, & de la maladie naître la contagion, qui ſe répand & ſe diſtribue au loin par la communication des perſonnes, ou par le moyen de l'air.

10. La contagion, en effet, n'eſt qu'une propagation des cauſes d'une maladie qui a lieu par le contact ou l'attouchement immédiat, de proche en proche, par la communication des perſonnes à une certaine diſtance, par le moyen de l'air, dans lequel les miaſmes contagieux ſont en quelque ſorte fondus.

11. Auſſi a-t-on remarqué que la maladie qui nous occupe, s'eſt manifeſtée ſur toute la ligne, depuis Briançon & Nice juſqu'à Grenoble, dans preſque tous les lieux de gîte de la troupe, & ſinguliérement dans ceux où ſe ſont trouvés des hôpitaux établis; & que ſucceſſivement l'infection s'eſt portée à tout le voiſinage, & même au loin, tant à la faveur des mouvemens de l'atmoſphere, par le moyen des malheureux ſoldats attaqués de la maladie, & qui n'ayant ni la force ni le courage de ſe rendre dans les hôpitaux, ſe répandaient çà & là dans les communes circonvoiſines, comme par celui des déſerteurs & des troupes qu'on y avait établies en cantonnement.

12. Les miaſmes contagieux ont une vertu génitale, propre à propager leur eſpece & ſe répandre ſur l'homme. Chaque contagion affecte à ſa maniere : elle a une force certaine, qui, dans les corps qui favoriſent ſon action, produit conſtamment ſa maladie particuliere, ſoit en agaçant les ſolides ou les jettant dans la langueur, ſoit en s'aſſimilant les humeurs ſaines, en les frappant de ſon caractere propre, ou bien de l'une & de l'autre maniere.

13. Ces conſidérations expliquent ſans doute pourquoi l'épidémie a fait d'autant plus de progrès, qu'on a multiplié davantage les foyers d'infection, en logeant inconſidérément les ſoldats malades chez les citoyens ; pourquoi les rues ſpacieuſes, bien percées ſur-tout au nord (1), en ont été à-peu-près exemptes ; tandis que celles qui ont toute autre direction, qui ſont étroites, tortueuſes, malpropres, en ont été le théâtre. — Si la maladie frappait un plus grand nombre d'individus, & faiſait plus de victimes durant les froids du mois de frimaire & de partie du mois de ni-

(1) Varron fit ceſſer la contagion de la flotte dans le port de Corcyre, en faiſant fermer toutes les fenêtres qui étaient ouvertes au midi, pour en faire pratiquer d'autres du côté du nord.

vôſe ; ſi elle était de beaucoup moins grave ; & beaucoup moins de ſujets la contrariaient, dès le moment des pluies qui eurent lieu pendant pluſieurs jours ſur la fin du mois de nivôſe ; ſi la contagion, qui juſqu'alors n'avait preſque exercé ſon action que ſur les hommes de l'âge d'environ vingt ans juſqu'à celui de cinquante à cinquante-cinq ans, atteignait enſuite plus particuliérement les femmes & les enfans ; ſi, au moment de s'éteindre, elle fit tout-à-coup de nouveaux progrès, après quelques jours froids, dans la deuxieme décade de pluviôſe, & ces progrès furent très-ſenſiblement ralentis avec la neige & la pluie qui ſuccéderent au froid, & ceſſerent entiérement, avec les mêmes circonſtances, dans la premiere quinzaine du mois de ventôſe, ne pourrait-on pas l'attribuer, dans le premier & le troiſieme cas, d'un côté, à ce que le ſang des perſonnes d'un bon âge, plus animaliſé, plus diſpoſé à l'alkaleſcence, rendait leurs corps plus ſuſceptibles de l'impreſſion de la contagion, ſelon la remarque de Stahl ; & de l'autre, à ce que le froid activait la contagion, en donnant plus de fixité aux miaſmes, tandis que les pluies les énervaient, les précipitaient & déſinfectaient en partie l'air ; & dans le ſecond cas, à ce que l'humidité de l'atmoſphere, durant les deux dernieres décades du mois de

nivôſe, & la température douce qui lui ſuccéda, avaient fait prendre à la maladie un caractere catarrhal, & jetté plus efficacement dans la langueur les viſceres des femmes & des enfans, dérangé l'excrétion cutanée, & diſpoſé leur corps à favoriſer l'action de la contagion ? ſi finalement, comme on en a fait la remarque, la maladie atteignait plus particuliérement les perſonnes tout récemment arrivées dans la commune, ſerait-ce parce que, moins familiariſées avec la conſtitution épidémique, elles étaient plus ſuſceptibles de ſon impreſſion ?

14. Que les corpuſcules contagieux s'inſinuent dans le corps avec la ſalive ; que les alimens & l'inſpiration ſoient encore d'autres voies propres à les tranſmettre, comme on ne peut en douter ; qu'ils s'introduiſent, de plus, dans le corps, par les pores abſorbans, puiſqu'il eſt conſtant que la peur (1), qui diminue la tranſpiration, & rend, par ce moyen, les pores inhalans plus libres, plus ouverts (2),

(1) La crainte rend la peſte, dans le commencement, meurtriere ; au lieu qu'elle l'eſt moins dans la ſuite, ſoit parce que l'imagination étant moins frappée, on eſt moins ſuſceptible, ſoit parce qu'elle devient par ce moyen moins dangereuſe. — Rivinus a obſervé que la peſte de Léipſic ne paſſait d'un ſujet à l'autre que par la peur.

(2) En Turquie, l'uſage des bains diſpoſe les corps à

diſpoſe éminemment à la contagion ; il eſt de fait que la contagion ne ſe développe, n'eſt excitée par la force vitale que dans un corps qui favoriſe ſon action (1). Du côté du miaſme, ce ſont certaines conſtitutions de l'air qui les activent pour l'invaſion d'une épidémie, leur multiplication pour la propagation de la maladie : car, lorſque celle-ci eſt ſporadique, la contagion ne paraît alors emprunter ſa force que de la diſpoſition des ſujets.

15. Sans doute, tout le monde eſt d'avis que la contagion s'inſinue dans le corps par l'inſpiration & avec la ſalive : elle s'y introduit très-certainement, & de la même maniere, avec les alimens. Il y a environ trente ans, *Obs. II.* que nous traitâmes à Corp un homme d'une fievre des priſons, dont il fut attaqué peu de jours après ſon élargiſſement de la maiſon d'arrêt de Grenoble, où il avait été détenu pen-

---

la contagion, dans le tems que la peſte exerce ſes ravages, en ouvrant les pores & diſpoſant les corps à recevoir les miaſmes peſtiférés.

(1) Hypocrate poſe la cauſe de la peſte dans l'air ; & ſi la peſte n'attaque pas tous les animaux, c'eſt que tout corps differe de l'autre, une nature d'une autre, un aliment d'un autre ; & que ce qui nuit à un genre d'animaux ne nuit pas à l'autre.

dant plusieurs mois, & nous remarquâmes que de toutes les personnes qui l'avaient visité, ou qui lui avaient donné des soins, fix, & les seules qui avaient pris des alimens dans la chambre du malade, contracterent la même maladie.

16. Qu'elle pénetre, de plus, par les pores cutanés, on est fondé à l'induire, & de la frayeur qui favorise l'action de l'influence contagieuse (14), & du fait suivant : — Le cit. Beaufort fils, prit le tartre stibié, (tartrite de potasse antimonié) en lavage, dont il avait besoin. Trois jours après, il passa plusieurs heures de la journée dans la chambre où le citoyen Palassou venait de décéder de la maladie régnante. Dès le soir même, il fut saisi de tout l'appareil des symptômes de la même maladie. Présumant que la contagion aurait pénétré dans le corps, moins par la voie de l'estomac, qui avait été nettoyé depuis peu, que par celle des pores cutanés ; que les miasmes, encore flottans dans le tissu cellulaire, n'auraient pas produit une léfion profonde dans la faculté tonique, & frappé de leur caractere une quantité déterminée d'humeurs ; nous mîmes le malade à l'usage d'une abondante boisson délayante & diaphoritique, & lui administrâmes, le soir, une drachme de thériaque. La sueur s'établit, & nous l'alimentâmes par la même quantité de boisson, & par

Obs. III.

des pilules de camphre, données toutes les trois heures, jusqu'à la disparition parfaite des symptômes, qui eut lieu le sixieme jour.

17. D'après ce que nous venons de faire remarquer, qu'on juge du degré de confiance qu'on doit mettre dans le vinaigre qu'on a conseillé de boire matin & soir, & de s'en gargariser, sans doute, à l'exemple de Silvius, qui se trouva à trois pestes consécutives, & a cru s'en être garanti, en se lavant la bouche avec du vinaigre plusieurs fois le jour : car, à supposer même ce moyen propre à corriger ou à neutraliser les miasmes adhérens à la salive ou aux sucs gastriques, son effet ne serait encore que momentané; il ne pourrait aucunement changer l'état de l'atmosphere que nous respirons continuellement, ni empêcher que la contagion ne s'introduise par la périphérie du corps, à moins qu'à l'exemple de Diemerbroech, on ait encore la précaution d'humecter sa chemise avec du vinaigre. Nous en disons autant de l'ail, des oignons, dont on faisait un grand usage; du citron piqué de clous de gerofle & du camphre qu'on portait sur soi; du vinaigre des quatre voleurs, dont on se lavait, ou qu'on aspirait, & autres préservatifs. Nous n'avons que trop été témoins qu'ils ont trompé l'espérance de ceux qui s'en étaient le plus entourés.

18. Les préſervatifs les moins infideles, reconnus de tout tems, & que la raiſon & l'expérience proclament, ſont ceux qui, en ſoutenant l'énergie vitale, aident à l'acte de la digeſtion & de l'aſſimilation des humeurs, ſecondent les mouvemens du centre à la circonférence, & favoriſent la tranſpiration & les autres ſecrétions; ceux qui, en énervant les corpuſcules contagieux, en en préſervant nos corps, ou en les rendant moins ſuſceptibles de leur impreſſion, préviennent ou affaibliſſent en nous cette diſpoſition favorable à l'action de la contagion : ils conſiſtent,

Dans la plus ſcrupuleuſe propreté;

Dans le calme de l'ame, la plus grande ſécurité & le courage (1);

Dans l'exercice & la diſtraction;

---

(1) Dans la derniere peſte de Marſeille, on avait laiſſé entaſſer dans un endroit de la ville des corps morts, qui, par les exhalaiſons qui s'en échappaient, ne laiſſaient pas d'augmenter les progrès de la maladie. Le généreux gouverneur de la place prit quatre-vingts grenadiers, fit faire un immenſe foſſé, tire lui-même le premier cadavre qu'il y eut, préſide à toute l'opération, & excite les grenadiers par ſon exemple & ſes diſcours. Huit grenadiers meurent dans cette fonction; le ſoir, il y en eut ſoixante-dix-neuf de morts; le dernier périt quelques jours après, & le gouverneur n'en fut aucunement incommodé.

Dans

Dans la continence ;

Dans la ſobriété & la frugalité (1) ; en mêlant d'ailleurs convenablement les viandes fraîches & de facile digeſtion, avec les végétaux, & en faiſant un uſage modéré de quelque bon vin ;

A reſpirer, autant que faire ſe peut, un air frais & libre, & à le renouveler ſouvent dans ſes appartemens (2) ;

A les arroſer deux fois le jour avec de l'eau (3) ;

A éviter les grands raſſemblemens ;

A ne pas viſiter les malades à jeûn, ni avec l'eſtomac ſurchargé d'alimens ;

A n'en prendre aucuns, ni avaler ſa ſalive, ni renifler du tabac, ni autres prétendus antidotes dans leur chambre, & à y renouveler l'air & le corriger pluſieurs fois le jour par l'évaporation du vinaigre, la détonation du nitre, l'exploſion de la poudre à canon (4) ;

---

(1) La frugalité de Socrate le garantit de la peſte d'Athenes.

(2) L'armée romaine, victorieuſe dans Syracuſe, ne fut détruite par la contagion que parce que l'air n'était pas renouvelé.

(3) L'eau eſt un des moyens les plus efficaces pour déſinfecter les lieux & les ſubſtances empreintes des miaſmes contagieux.

(4) Une légion de ſoldats allemands ſe garantit de la

A ne pas aſpirer l'haleine du malade (1), & à ſe laver les mains après les avoir touchés ; comme auſſi à ne manier, autant qu'on le peut, les étoffes, les linges & autres objets infectés des émanations de leurs corps, &c.

19. On penſe bien que ces moyens ſeront d'autant plus ſalutaires dans les épidémies, s'ils ſont ſecondés par ceux dont l'exécution eſt confiée à la vigilance de la police ; & nous avons à regretter que la plupart des plus eſſentiels aient été par trop négligés dans cette commune : ils ſe réduiſent,

A ne pas ſouffrir qu'on laiſſe des fumiers entaſſés ou étendus dans les rues, ni des pailles qui ont ſervi aux lits des malades ; qu'on y jette ou qu'on y dépoſe aucun immondice, non plus que dans les allées & baſſes-cours, & à faire repurger & laver les égouts ſouterrains ;

A éloigner de l'intérieur de la ville les matte-

---

peſte en expoſant leurs chemiſes à la vapeur de la poudre, tandis qu'une légion de ſoldats napolitains en mourut.

(1) Trois fois heureux le praticien qui a l'art de ſuſpendre ſa *reſpiration* pendant un temps ſuffiſant, pour juger de la phyſionomie du malade, examiner l'état du pouls, de la langue, des hypocondres, de l'abdomen, pour s'aſſurer s'il exiſte quelque éruption cutanée, ſa nature, ſon ſiége, ſon étendue, &c. &c. &c.

ries (1), les corroyeries, les dépouilles des animaux & les cimetieres;

A ſurveiller que les viandes des boucheries ſoient ſaines;

A exiger rigoureuſement, à l'égard des ſépultures, que les foſſes ſoient aſſez profondes, & les cadavres recouverts au moins d'un demi-pied de chaux vive, qu'on met en fuſion avec une quantité ſuffiſante d'eau (2), & par-deſſus, de quatre pieds de terre;

A défendre la vente des hardes & effets qui ont ſervi à ceux qui ſont morts de la maladie.

20. Ce fut dans le mois de meſſidor an VII, que la maladie ſe manifeſta dans Grenoble, & s'y annonça avec un caractere contagieux. Un des fils du citoyen Ferrouillat, marchand, rue de Bonne, qui en fut attaqué, ne tarda pas à la communiquer à un de ſes freres, à ſa mere

(1) Roger a vu que ceux qui habitaient près des boucheries, pendant une épidémie qui dura trois ou quatre ans, à Cork, en Irlande, en moururent la plupart.

(2) La chaux, par elle-même, ne peut ni abſorber, ni neutraliſer, ni corriger d'aucune autre maniere les émanations putrides: elle ne réuſſit, dans le cas dont il s'agit, qu'autant que miſe en fuſion, le calorique qui s'en dégage, conſume les cadavres, ſans leur donner le temps de paſſer à ce mouvement inteſtin qui conſtitue la putréfaction. — Les aſiatiques ont la bonne coutume de brûler les morts.

& à une domeſtique. Une fille du cit. Dumaine, boucher, rue Montorge, la gagna en ſoignant ſa ſœur qui l'avait. Comme elle n'atteignait que quelques ſujets çà & là, dans différens quartiers, durant les mois de thermidor & fructidor, elle ne fut d'abord conſidérée que ſous le rapport de fievre ſporadique : mais dans le mois de vendémiaire, elle ne laiſſa aucun doute ſur ſon caractere épidémique ; les malades ſe multiplierent, & plus encore dans les mois de brumaire, de frimaire & de nivôſe ; la contagion s'accrut par les foyers ſucceſſifs qu'elle établiſſait, & par une force certaine qu'elle parut emprunter de la température froide de l'atmoſphere ; toute la ville devint le théâtre de ſes fureurs : il était commun de compter, dans la même maiſon, pluſieurs individus qui en étaient frappés, on peut même dire de la même famille ; car, de onze, dont celle du citoyen Ville eſt compoſée, dix en ont été infectés en moins de deux mois.

21. Parmi les maladies intercurrentes, figurait la fievre bilieuſe des premieres voies, fievre gaſtrique de Baillon, méſentérique de Baglivi, ſtercorale de Queſnay. Plus d'une fois, on l'a confondue, par ignorance ou avec intention, avec la fievre épidémique régnante. Le friſſon de la fievre gaſtrique, dans ſon début, une fois ceſſé, ne ſe reproduit pas ; au lieu que,

dans la putride, la chaleur qui ſe déclare enſuite, eſt coupée par des alternatives de froid. La douleur de tête, la ſoif, les inquiétudes ſont plus conſidérables dans la premiere; le pouls eſt plus fort & accéléré, mais communément égal, tandis qu'il eſt faible & inégal dans la putride. Dans la gaſtrique, l'accablement eſt moindre, la chaleur plus conſidérable, mais moins mordicante; les ſignes de ſaburre turgeſcente s'annoncent auſſitôt; & dans la putride, ſur le déclin ſeulement. Dans la premiere, les redoublemens ſont plus marqués en double-tierce; la langue n'eſt pas ſeche, rôtie, noirâtre; l'haleine eſt moins forte, moins brûlante; les urines moins hautes en couleur, &, ainſi que la ſueur, moins fétides que dans la putride, &c.

22. La fievre gaſtrique n'exigeait pas un grand appareil de remedes; elle cédait facilement à ceux d'uſage, tels que les clyſteres, les délayans, un vomitif le ſecond ou le troiſieme jour, enſuite un ou deux cathartiques, alternativement avec les mucilagineux, les acidules ou les digeſtifs, ſelon que l'âcreté, la chaleur, la mobilité ou la ténacité des ſucs les exigeaient. Dans ce cas, elle ſe terminait, même ſans criſe, du 9.e au 11.e jour; & par des déjections alvines très-abondantes, lorſqu'elle était abandonnée aux ſeules reſſources de la nature.

23. Les fievres épidémiques ſe ſont préſentées ſous quatre formes différentes : 1.° celle de fievre putride rémittente ; 2.° de fievre putride-maligne ; 3.° de fievre maligne d'hôpital ; 4.° de fievre lente nerveuſe. Ces maladies ſe compliquaient quelquefois d'affection catarrhale ou de vermination, mais ſans prédominance. Nous allons expoſer ſéparément leurs principaux traits, & la méthode de traitement qui nous a le mieux réuſſi.

Fievre putride rémittente.

24. Friſſons peu conſidérables, ſuivis d'une chaleur vive, & néanmoins coupée par des alternatives de froid ; douleur de tête pas bien violente, très-généralement gravative, & plus ſenſible aux tempes ; les yeux ternis, ou bien rouges ; ou larmoyans chez les uns ; le viſage abattu ou enflammé chez les autres ; hémorragie naſale chez d'autres ; bourdonnemens d'oreilles ; inſomnie, ou bien ſommeil agité & troublé par des rêves effrayans ; laſſitude générale, tantôt avec une ſorte de ſtupeur, plus communément avec des tiraillemens, même fort douloureux dans les lombes & ſous les jarrets ; dégoût, nauſées ; langue d'abord blanche dans ſon milieu, & rouge dans ſes bords, enſuite brune

& ſeche, avec un goût amer ou pâteux; ſentiment d'inquiétude à la région épigaſtrique, s'étendant ſouvent aux hypocondres, qu'une toux incommode accompagnait chez pluſieurs, & qui ſe modérait après le premier ſepténaire, pour reprendre quelquefois de nouvelles forces vers le déclin de la maladie; aridité des narines, ou une ſorte d'enchifrenement fatigant; coliques, avec un ventre tantôt pareſſeux & tantôt dévoyé; inquiétudes, ſoupirs, anxiétés, abattement de l'ame, trouble des ſens; urines rarement claires, craſſeuſes, ou reſſemblant à de la petite bière, mais toujours fétides, de même que les ſueurs & l'haleine; peu de ſoif chez les uns, & beaucoup chez d'autres; pouls vîte, tantôt petit & tantôt fort, mais inégal; redoublemens peu ſenſibles, dont l'invaſion avait lieu depuis midi juſqu'à trois heures, mais très-marqués, & le plus ſouvent en double-tierce, lors ſur-tout que la maladie était compliquée de fievre gaſtrique. Dans ce dernier cas, la douleur de tête était plus vive, la chaleur plus intenſe, le pouls plus fort & accéléré, la langue plus chargée: il exiſtait un plus grand dégoût, des renvois nidoreux, une peſanteur très-fatigante dans la région épigaſtrique, des nauſées, des vomiſſemens & des flux de ventre bilieux, &c. (22)

25. Le ſecond période de notre fievre pu-

tride ſe compoſait des ſymptômes ſuivans : chaleur plus conſidérable à l'intérieur, & affectant d'ailleurs déſagréablement les doigts; oppreſſion, agitations & anxiétés, augmentées vers le neuvieme jour de la maladie ; ſurdité chez la plupart ; chez pluſieurs, éruption pétéchiale çà & là ſur le corps, & particuliérement ſur la poitrine, près des aiſſelles & au dos ; douleurs d'entrailles & à la région du foie chez les uns ; le ventre fourni chez les autres ; les urines laborieuſes chez d'autres ; les forces plus abattues chez tous. Les malades qui juſqu'alors avaient pu reſter couchés ſur un des côtés, ne pouvaient plus reſter que ſur le dos. Le découragement était plus conſidérable ; la langue aride, luiſante, noire, tremblotante ; l'urine était plus ardente & trouble ; le pouls moins vif, accéléré & inégal, en ce que la ſyſtole était plus précipitée que la diaſtole. Une inſomnie cruelle pourſuivait les uns, tandis que d'autres tombaient dans l'aſſoupiſſement ; les yeux étaient ternes & flétris ; le trouble des ſens augmentait, la tête ſe brouillait, le délire ſurvenait, ſur-tout dans les redoublemens ; le ventre ſe tuméfiait ; les digeſtions, lorſqu'elles avaient lieu, étaient fétides, quelquefois vermineuſes ; elles s'échappaient involontairement dans le lit, de même que les urines, lorſqu'elles n'étaient pas ſuppri-

mées, ce qui arrivait chez quelques-uns. Les malades retiraient leurs bras lorſqu'on leur tâtait le pouls; le viſage était pâle, olivâtre; la déglutition difficile; les yeux chaſſieux, fixes, roulans ou éteints; la reſpiration était plus laborieuſe, elle devenait ſtertoreuſe: il y avait des ſueurs viſqueuſes; le pouls était intermittent, irrégulier, vacillant, miſérable; & la mort ſurvenait le quatorzieme, le dix-ſeptieme ou le vingt-unieme jour.

26. C'était aux mêmes époques que la maladie ſe terminait, lorſqu'elle avait une iſſue heureuſe. Quelquefois néanmoins la criſe ſalutaire était retardée juſqu'au vingt-quatrieme jour: elle s'opérait, tantôt ſubitement, après un redoublement violent & des ſymptômes allarmans, par une ſueur vaporeuſe, des urines ſédimenteuſes, & des déjections alvines, bilieuſes & abondantes; & tantôt peu-à-peu, par degrés ou par ſolution, & ſans beaucoup d'orage. Dans ce dernier cas, les évacuations utiles duraient pluſieurs jours, pendant leſquels la maladie diminuait à meſure: d'autres fois, elles commençaient le quatorzieme ou le dix-ſeptieme jour, avec diminution ſenſible de la gravité des ſymptômes; elles étaient ſuſpendues les jours ſuivans, pour reprendre après une augmentation de fievre plus ou moins conſidérable, le

dix-ſeptieme, le vingt-unieme, ou plus tard, & terminer la maladie.

27. La matiere des déjections alvines était jaune, verte, quelquefois noire, & toujours très-fétide. Il n'était pas rare de voir l'affection catarrhale aſſoupie, comprimée, ou en quelque ſorte ſubjuguée par le génie putride, ſe réveiller après les évacuations utiles ſus-énoncées qui avaient décidé le déclin, preſque la ceſſation de la fievre, & la maladie ſe terminer par une expectoration abondante de matieres muqueuſes.

28. Si on devait regarder comme des ſignes défavorables, ou qui du moins annonçaient la gravité de la maladie, la ſortie des vers, les vomiſſemens & les cours de ventre continuels dès les premiers jours de la maladie; la langue très-rouge, ſeche, luiſante, beaucoup de chaleur, de fievre, de ſéchereſſe ſans ſoif, les hémorragies fréquentes, l'éruption des pétéchies avant le ſeptieme jour; les yeux chaſſieux, larmoyans; les urines, qui, de claires, devenaient troubles, jumenteuſes, ou qui avaient un ſédiment farineux, furfuracé, &c.; l'expérience nous avait appris à tirer un funeſte pronoſtic de la tenſion du ventre qui ſurvenait de bonne heure & ſe ſoutenait; des yeux roulans, fixes ou enfoncés; d'un pouls petit, faible & four-

millant : & étaient toujours d'un heureux augure la tranquillité d'eſprit du malade, un pouls plein, fréquent, avec chaleur à la peau, la reſpiration libre, étendue, l'expectoration facile, & les urines claires auſſitôt qu'elles étaient rendues, enſuite troubles, & dont le ſédiment n'était pas farineux.

29. Il était plus utile ſans doute de diſtinguer avec ſoin la fievre gaſtrique, lorſqu'elle était ſimple, & de ne pas la confondre avec la fievre putride (21 - 22 - 24), qu'à reconnaître la complication de ces deux maladies ; car la premiere exiſtait ſouvent, comme elle exiſte très-généralement, ſans la fievre putride ; tandis que celle-ci ne peut guere avoir lieu ſans une affection gaſtrique, plus ou moins décidée, attendu que l'état putride de la bile eſt ſon principal élément, & que, tant cette humeur, comme les autres ſucs recrémentitiels, qui ſe ſéparent de la maſſe des liquides & ſont verſés dans le canal alimentaire, participent plus ou moins à la même dégénération.

30. La confiance & la tranquillité ſont inconteſtablement, dans le temps d'épidémie, un antidote des plus efficaces contre la contagion. On lit que c'eſt en les inſpirant, que Thalès, de Crete, fit ceſſer la peſte qui ravageait Lacédémone. La ceſſation, comme merveilleuſe,

de ce fléau, dans les villes de l'ancienne Grece, après le ſacrifice d'une fille que les oracles conſultés avaient demandée, comme une victime propitiatoire pour calmer la colere des dieux, eſt une preuve des paſſions de l'ame pour diſpoſer aux maladies ou pour en garantir. Chirac, à Rochefort, bannit le nom de peſte & de fievre peſtilentielle, raſſura contre la crainte de la contagion; les malades furent ſecourus, & la maladie fut moins funeſte.

31. C'eſt dans ces circonſtances que le médecin doit montrer du courage, & ne rien négliger de tout ce qui peut tourner la terreur, la triſteſſe, le déſeſpoir, en confiance, gaieté, eſpérance, en un mot, tranquiliſer les eſprits. La conſternation, & avec elle la maladie, augmentent, s'il marque qu'il craint la contagion, s'il fuit ou s'il refuſe de ſecourir les malades, s'il ne les aborde qu'avec l'air de la terreur, s'il n'approche d'eux qu'avec un ſachet odorant ou un flacon ſous le nez, s'il ſe lave incontinent de vinaigre après les avoir touchés, ſi ſes viſites ſont trop courtes, précipitées, &c.

32. Comme notre fievre putride ne s'accompagnait pas même d'une diſpoſition inflammatoire, nous n'avons pas été dans le cas de recourir à la ſaignée, qui, dans ces ſortes de cas, ne produit qu'un effet pernicieux, lors même que

les inflammations exiſtent, parce qu'elles ne ſont pas actives, qu'elles ne ſurviennent que lorſque le ſang eſt diſſous, & ne ſont proprement que des ſtaſes dans les veines (1). Deux fois ſeulement nous avons fait tirer du ſang, & ſans fruit, contre des douleurs de tête cruelles.

33. Dès l'origine de la maladie, nous preſcrivîmes le repos, l'uſage des pediluves & des clyſteres. Les boiſſons étaient délayantes, acidulées ou mucilagineuſes. La plus familiere était une tiſane d'orge ou de chicorée, acidulée avec le vinaigre ou ſon ſirop : on ajoutait le nitre, lorſque les urines étaient pénibles, & que l'état de la poitrine en permettait l'uſage. Nous adminiſtrions la limonade végétale; & ſi elle agaçait l'eſtomac, l'orangeat ou le petit-lait, dans le cas de ſoif, de grande chaleur, quelques taſſes d'émulſion avec les amandes, & les graines de courge, s'il y avait trop d'agitation, trop d'inquiétude, trop de ſéchereſſe ; ou bien, l'eau de mou de veau ou de grenouilles, altérée avec la chicorée, lorſque ces derniers ſymptômes s'accompagnaient d'ardeur d'urine, d'une toux fatigante, d'une chaleur d'acrimonie dans la poitrine, &c.

34. Un goût amer ou pâteux, la langue

(1) Sarconne. — Ludwig.

chargée d'un enduit épais, visqueux, un sentiment de pesanteur à la région épigastrique, des nausées, des vomissemens, ou bien des coliques, un gonflement de l'abdomen, des inquiétudes dans cette partie, des borborigmes, des déjections fétides, la douleur des genoux, la pesanteur des lombes, les urines chargées, nous avertissaient très-généralement, du quatrieme au cinquieme jour de la maladie, d'un état de turgescence, & de la nécessité de recourir, dans le premier cas, aux émétiques, & dans le second cas, aux cathartiques. L'effet de l'émétique ne se bornait pas à débarrasser l'estomac des sucs altérés qu'il contenait & faisaient une mauvaise complication; il s'étendait à aider à la séparation & à l'excrétion de la bile & des autres sucs recrémentitiels & excrémentitiels du corps; à étendre, à répandre les forces, à exciter une puissante détermination vers la surface du corps, à débrouiller la tête & à diminuer la toux sympathique : aussi, tant d'avantages réunis nous déterminaient, lors même que les signes de turgescence n'existaient que dans l'abdomen, à le prescrire de préférence aux cathartiques, mais en lavage ou par fraction de grain, de maniere à lui faire produire trois ou quatre évacuations par le haut, & successivement quelques selles; ce qu'on ne man-

quait que bien rarement d'obtenir avec un grain & demi ou deux grains de tartre ſtibié (tartrite de potaſſe antimonié), étendu dans chopine de petit-lait, ou bien d'une décoction de pruneaux ou de chicorée, & qu'on faiſait boire, par taſſe, toutes les demi-heures, juſqu'au premier vomiſſement, & enſuite par trois cuillerées à bouche, mêlées à l'eau chaude, qu'on donnait au malade après qu'il avait vomi.

35. Il eſt vrai que le mieux-être qui ſuccédait à l'action de l'émétique, n'était quelquefois que de peu de durée; mais il ne l'eſt pas moins, que, par ſon moyen, il détruiſait la ſaburre du canal alimentaire, &, avec elle, une fâcheuſe complication, comme nous l'avons déjà dit; que les malades (& Sydenham l'avait très-bien remarqué) avaient & moins de malaiſe & moins d'agitations dans le cours de leur maladie, & qu'on prévenait les diarrhées ſéreuſes & trop ſouvent funeſtes, qui s'établiſſent dans le ſecond période, & font avorter la révolution critique. Nous avions attention d'adminiſtrer les ſels neutres aux malades dont la puſillanimité les faiſait réſiſter à l'emploi de l'émétique, & un mêlange de ces ſels & de magnéſie (carbonate de magnéſie) à ceux d'une conſtitution trop irritable, & toujours par doſes briſées, dans l'un & l'autre cas; bien convaincu

que nous ſommes que les cathartiques, donnés en une ſeule doſe, ne débarraſſent que très-imparfaitement l'eſtomac. Rarement encore nous nous ſommes permis de revenir aux évacuans, avant le déclin de la maladie ; chez quelques-malades ſeulement, nous entretenions la liberté du ventre par le moyen de la tiſanne de crême de tartre (tartrite acidulé de potaſſe).

36. Si un pouls petit, irrégulier, tremblotant, des alternatives de chaud & de froid, les yeux étincelans, le grincement des dents, la rougeur d'une des pommettes, des défaillances, des ſueurs froides, une toux aigre & fatigante, un ſentiment d'un corps qui de l'eſtomac monte au goſier, & qui ſemble menacer d'étouffer le malade, des urines blanches, &c. nous faiſaient préſager la préſence des vers, nous preſcrivions des potions huileuſes, à grandes doſes, avec l'eau de fleurs d'orange & le ſuc de citron ; ou bien une décoction de racine de valériane ſauvage, & de coraline de Corſe, avec le ſirop de fleurs de pêcher ; quelquefois l'huile douce de Riccin, ſelon les circonſtances.

37. Après avoir ainſi ſatisfait aux indications tirées de l'état du canal alimentaire, nous dirigions l'art contre le principe morbifique, qui, par ſa préſence dans les ſecondes voies, troublait

blait l'harmonie des mouvemens de la nature ; qui excitait & ſoutenait l'éréthiſme, & favoriſait la dégénération putride. Les boiſſons ci-deſſus ſpécifiées (33), données ſouvent & à de petites doſes ; des portions de pommes de reinette ou quelques pruneaux cuits, ou bien une tranche d'orange douce dans les intervalles ; enſemble le camphre, uni le plus ſouvent & le plus généralement au nitre (nitrate de potaſſe), quelquefois au kermès minéral (oxide d'antimoine ſulfuré rouge), dans le cas d'épaiſſiſſement catarrhal ; d'autres fois au ſafran, lorſque des flatuoſités ou un état de faibleſſe l'exigeaient, en faiſaient tous les frais. Nous inſiſtions ſur ces moyens ſimples durant tout le tems de la premiere période de la maladie, celle d'irritation ; & il nous eſt arrivé plus d'une fois de recourir, & avec le plus heureux ſuccès, non ſeulement à des doſes répétées de liqueur minérale anodine d'Hoffmann, mais encore aux bains tiedes, pour faire tomber un violent état d'éréthiſme qui enchaînait les mouvemens, & empêchait les forces de ſe déployer, de s'étendre. Dans la vue de les ſoutenir, & averti d'ailleurs par l'exemple de quelques malades tenus à une diete trop rigoureuſe, & qui avaient ſuccombé au milieu même des évacuations critiques, notre méthode était de permettre aux

nôtres une taſſe de crême d'orge, d'avoine ou de riz, cuits à l'eau, ou bien un bouillon de viande bien dégraiſſé, adouci avec deux cuillerées de ces crêmes, ou acidulé avec quelques gouttes de ſuc de citron.

38. Après le premier ſepténaire de la maladie, & très-généralement du huitieme au dixieme jour, une peau moins ſeche, le pouls faible & moins tendu, les urines moins crues, la tête plus brouillée, en nous avertiſſant que le moment était arrivé de travailler à arrêter le progrès de la putridité, & à ſoutenir l'énergie vitale pour la transformation de la cauſe matérielle, nous impoſaient l'obligation d'être circonſpects ſur l'uſage des raffraichiſſans & des acides (1), qui, en diminuant l'action ſiſtaltique, nuiſent au moins à la coction & retardent la criſe. Dans ces vues, nous preſcrivions, pour toute boiſſon, une tiſanne de racine de ſcorſonuere, & plus ſouvent encore, de l'eau rougie avec de bon vin; une cuillerée à bouche, toutes les deux heures, d'un mélange d'infuſion de demi-gros

(1) Baglivi, Proſper Martian, Glaſs, &c. = Les vapeurs acides, ſelon les expériences de Carminati, engourdiſſent les nerfs & éteignent l'irritabilité du cœur. On doit donc peu compter ſur les acides dans la deuxieme période des fievres putrides & malignes.

de ſafran dans trois onces d'eau, de trois onces de ſirop de quinquina, & d'une once d'eau de fleurs d'orange. Nous ſubſtituions la décoction du quinquina à ſon ſirop, lorſque la faibleſſe l'exigeait; & nous aſſocions de plus à cette ſubſtance, la racine de valériane ſauvage, s'il exiſtait d'ailleurs un état ſpaſmodique ou de vermination. Avec ces moyens ſimples, & quelques cuillerées encore de bon vin, la coction s'opérait tranquillement, & la criſe avait lieu le quatorzieme ou le dix-ſeptieme jour (26).

39. Oui, ſans doute, cette méthode de traitement était ſimple, puiſque nous n'avons pas même été tenté de mettre à contribution les poudres tempérantes & digeſtives, les potions réſolutives, les mixtures ſalines, les apozemes inciſifs, &c. ſi uſités dans ces ſortes de cas : une expérience de quarante ans nous a convaincu de leur inutilité, nous diſons plus, de leur nuiſibilité dans le deuxieme période de la maladie. En effet, une fois que par le ſecours des évacuans, on a débarraſſé le canal alimentaire des ſucs viciés, il ne reſte plus d'indication d'inciſer, de diviſer, de réſoudre; l'action morbifique s'exerce dans les ſecondes voies, & tous les remedes décorés de ces beaux noms, n'ont d'autre effet, par les impreſſions variées qu'ils produiſent ſur le ſyſtême ſenſible, que

d'irriter, de harceler la nature, de dérégulariſer ſes mouvemens ſalutaires, de détourner ſes efforts & de nuire à la coction. Nous n'ignorons pas qu'il exiſte des praticiens qui croient qu'en rendant plus mobile la cauſe matérielle, on diminue ainſi le travail de la nature pour la dompter, la préparer, la changer : mais eſt-il permis de penſer que c'eſt en l'atténuant, en la fluidifiant, que cette mere curatrice la tranſforme en une ſubſtance douce, onctueuſe, homogene, telle que la matiere des évacuations critiques, & ſinguliérement de l'hypoſtaſe de l'urine ; nous la montrent ? Cette transformation eſt le produit d'un travail ſuppuratoire, que l'art ne ſaurait imiter ; & s'il convient que nous excitions les mouvemens défaillans de la nature, que nous nous contentions de les ſoutenir, lorſqu'ils ſont ſuffiſans ; que nous les enchaînions, lorſqu'ils ſont trop violens ou tumultueux ; finalement, que nous les redreſſions, quand ils ont une fauſſe direction, nous mêler de ſon ouvrage au fonds, c'eſt une violation, nous dirions preſque un ſacrilege.

40. Nous étions encore avare des évacuans, puiſqu'ils ne conſiſtaient qu'en un émético-cathartique, & tout au plus en un autre purgatif le ſurlendemain, mais placés dans les premiers jours de la maladie, & jamais après le premier

ſepténaire. Nous avouerons néanmoins franchement que le profeſſeur Fizes, de Montpellier, nous avoit tellement rempli les oreilles & la tête de ſa ſabeurre dans les premieres voies, & de l'indication de l'évacuer, au moins de deux jours l'un, qu'il nous avait entraîné, les deux premieres années de notre pratique, dans la purgo-manie. Mais cette méthode perturbatrice ne put nous ſéduire plus long-temps : nous nous apperçûmes que, par la confuſion qu'elle portait dans tout le ſyſtême, nous ne pouvions nous rendre raiſon des phénomenes, pour juger s'ils devaient être attribués aux cauſes de la maladie ou à l'effet des remedes, ni conſéquemment diſcerner les indications ; & qu'en troublant l'ordre des mouvemens que la nature développe, elle rendait les criſes très-imparfaites, ſi elle ne les étouffait pas.

41. D'après ces conſidérations, nous nous ſommes fait une méthode de ne pas purger dans le ſecond temps des fievres putrides, avant les évacuations critiques, & nous l'avons obſervé dans le traitement de celle qui nous occupe : des ſignes même de coction plus ou moins avancée, n'ont pas été pour nous une raiſon ſuffiſante pour nous y déterminer plutôt. La langue humide, ſon enduit plus développé & cotonneux, la peau douce & moite, les urines troubles

annoncent ſans doute, non une coction de l'humeur pleinement établie, mais ſeulement un commencement de préparation & la diminution de l'éréthiſme. La nature, à meſure de ſon ouvrage, en ſépare & dépoſe le produit ſur les inteſtins & les autres organes excrétoires qu'elle ſe choiſit. Lorſqu'elle en détermine l'évacuation par le ventre, elle n'excite que des ſelles partielles & ménagées, ſans divertir les mouvemens & les forces des organes ſur leſquels ils ſont concentrés, & d'abondantes, lorſqu'elle a terminé ſon ouvrage : au lieu que les purgatifs, même les clyſteres, placés dans ces circonſtances, par l'irritation qu'ils portent ſur le canal inteſtinal, excitent toujours un trouble plus ou moins conſidérable, puiſqu'il eſt d'obſervation que les jours où l'on les adminiſtre dans les fievres, les redoublemens ſont pour l'ordinaire plus vifs : ils produiſent des évacuations, & à contre-temps, & toujours au-delà du vœu de la nature ; détournent celles deſtinées aux autres organes, & rendent enſuite les mouvemens languiſſans (1). De là, la coction dérangée, les

(1) Chaque eſpece de fievre a une maniere de ſe guérir qui lui eſt propre ; les unes par les ſueurs, les autres par les ſelles, d'autres par les urines, d'autres enfin par les différens émonctoires à-la-fois. *Sydenham.*

ſecrétions interverties, des criſes fauſſes ou étouffées, l'exolution des forces, le hoquet, le météoriſme & la mort.

42. Nous convenons ſans peine que les évacuans, donnés dans le temps du travail ſuppuratoire, n'ont pas toujours des ſuites auſſi funeſtes : mais, parce qu'un remede, fait inconſidérément & à contre-temps, aura quelquefois réuſſi, ou plutôt n'aura pas décidé la perte du malade, ce n'eſt pas une raiſon pour ſuivre ces exemples. La nature prépare l'humeur morbifique ; elle la ſépare enſuite, la dépoſe ſur les divers organes, & en détermine l'évacuation, lorſqu'il en eſt temps. Le mode de ce travail eſt ſon ſecret. Le praticien qui ne peut l'imiter, doit reconnaître la puiſſance de cette mere curatrice ; &, ſans chercher à la prévenir, ou même à coopérer directement à ſon ouvrage, ſe contenter de ſoutenir ſes efforts avec ménagement & ſans accabler le malade de remedes.

43. Les toniques anti-ſeptiques, quoique indiqués dans le ſecond temps des fievres putrides, ſont nuiſibles lorſqu'ils ſont trop actifs, ou bien donnés à trop fortes doſes, ou prématurément ; de même que les véſicatoires (1),

(1) L'inſomnie cruelle, le délire, la ſuppreſſion d'urine, les tremblemens, les convulſions, la diſſolution, le piſſement de ſang, &c. ſont l'effet des véſicatoires trop tôt appliqués. *Huxam.*

ils excitent la nature avant le tems où ſes efforts peuvent être avantageux, ou bien ils l'excitent par trop, & diminuent, dans l'un & l'autre cas, ſes reſſources, par l'abattement des forces dont leur effet eſt ſuivi (1). Auſſi, lorſque la fievre était ſimplement putride, nous nous en ſommes tenu au quinquina, au ſafran; quelquefois nous leur avons aſſocié la racine de valériane ſauvage, ſelon le cas, & toujours à des doſes modérées (38). Très-rarement nous avons eu recours à la ſerpentaire de Virginie, aux véſicatoires & aux alkalis volatils. Nous n'avons pas moins été en garde contre les acides, les minéraux ſur-tout, la noix de galle, l'alun, & autres anti-ſeptiques de cette nature. Ces remedes, par leur propriété aſtrictive, enrayent les mouvemens de la circulation, & nuiſent à la ſéparation & à l'excrétion de l'humeur (2).

44. Les diarrhées ſymptômatiques, qui accompagnent quelquefois l'état & la fin des fievres putrides, & qui n'ont lieu le plus ſouvent que parce qu'on a négligé, dans le commencement, de recourir aux évacuans, & ſur-tout à l'émétique, troublent encore & affaibliſſent éminemment les mouvemens ſalutaires de la

(1) Sims.

(2) Sydenham, Frind, Glaſs, Schroeder, Ludwig, &c.

nature, & empêchent les révolutions critiques. Il était conſéquemment eſſentiel de les modérer juſques à ce que l'humeur morbifique fût réduite, ſéparée & expulſée. Dans ce cas, que nous n'avons rencontré que rarement, ſans doute parce que nous avons eu ſoin d'évacuer à temps, nous adminiſtrions avec ſuccès le diaſcordium, tant par la bouche qu'en lavement : une fois l'émulſion, recommandée par Wanſwieten, de bol d'Arménie dans l'eau de coquelicot, & à laquelle on mêle le ſirop diacode, nous a réuſſi; deux autres fois l'élixir ſulphurique, ajouté aux potions ou décoctions toniques & anti-ſeptiques (38), fit ceſſer des flux de ſang. Quant aux autres accidens ou épiphénomenes remarquables, mais plus familiers à la fievre putride qui ſe complique de malignité, nous remettons à en parler ci-après, en traitant de cette derniere.

Le vingt-unieme de meſſidor an VII, nous *Obs. IV.* fûmes appelé à la Tronche, auprès du citoyen Jouguet, âgé d'environ trente ans. Depuis deux jours, il ſe plaignait de courbature, d'altération, de chaud & de froid, de douleurs aux tempes & ſous les jarrets, d'inſomnie, de dégoût, de nauſées & d'un ſentiment d'oppreſſion à la région de l'eſtomac : il avait le viſage abattu ; il était fatigué d'une toux ſeche &

fréquente ; le pouls était vif, précipité, inégal ; la peau seche & brûlante, la langue blanche dans le milieu & rouge dans les bords, &c. Nous prescrivîmes une abondante boisson délayante & tempérante, les bains des jambes, des lavemens & l'émétique en lavage pour le lendemain. Ce remede fit rendre, haut & bas, une grande quantité de sucs corrompus, de couleur jaune & verdâtre ; les douleurs diminuerent, la toux fut moins incommode & le pouls moins accéléré. Les 5.e & 6.e jours, continuation de boissons, qui furent acidulées, & pilules de camphre uni au nitre. — Les 7.e & 8.e, pouls plus vif, plus fréquent, plus inégal ; chaleur mordicante à la peau, bourdonnemens d'oreilles, langue seche & brune, redoublemens plus forts dans l'après-midi, inquiétudes, respiration coupée, douleurs aux lombes, abattement, découragement. — Le 9.e, pétéchies & surdité, trouble des sens, délire sourd, rétraction des jambes, pouls moins roide, mais plus faible, urines crasseuses. Aux pilules précédentes fut associée la potion de quinquina & de safran (33), & quelques cuillerées de vin, sur-tout après les bouillons, dont on donnait une tasse toutes les quatre heures. — Les 10.e, 11.e & 12.e jours, même état & mêmes remedes. — Le 13.e, agitation, anxiété ; les sens

furent plus troublés, le regard fut égaré, l'abdomen se tuméfia, se tendit; &, à la suite d'un redoublement plus fort, la peau s'humecta, le ventre s'ouvrit, les évacuations alvines continuerent, les symptômes diminuerent à mesure, les 14.e, 15.e & 16.e, & le malade entra décidément en convalescence le 17.e jour.

C'était le deuxieme de frimaire an VIII *Obs. V.* que fut confiée à nos soins la femme Cella, cabaretiere, âgée d'environ trente-six ans, rue Perriere. Elle nous raconta que depuis trois jours, & à la suite d'un froid de sept à huit heures de durée, elle éprouvait des douleurs vives à la tête, des tiraillemens dans les lombes, une pesanteur à l'estomac, des lassitudes, des agitations, & qu'elle n'avait que quelques instans d'un sommeil agité & troublé par des fantômes. Son pouls variait singuliérement, tantôt petit, tantôt grand, mais toujours irrégulier; les yeux étaient étincelans, le visage enflammé, la langue rouge & luisante, la peau seche & ardente, & cependant il y avait absence de la soif: elle avait des nausées & des coliques, qu'une toux quinteuse réveillait fréquemment; les urines étaient comme de la biere blanche. — Limonade végétale pour boisson ordinaire, lavemens, fomentations émollientes sur l'abdomen, potion huileuse (36) pour ce jour

même ; 4.e de la maladie ; &, pour le lendemain, l'émétique en lavage, qui produisit trois vomissemens de sucs visqueux, & quatre selles dont la matiere était de différente couleur, & dans laquelle on découvrit des vers. — Le 6.e jour, les douleurs & la toux furent moindres. Excepté l'émétique, les autres moyens furent continués. Nous ordonnâmes, de plus, les pilules de camphre, de nitre & d'extrait de valériane. — Le 7.e, le redoublement fut plus fort ; il y eut délire ; &, le soir de ce même jour, les pétéchies parurent. — Le 8.e, même état, mêmes remedes. — Le 9.e, surdité. — Le 10.e, la peau était moins seche, le pouls plus souple ; les urines furent troubles ; & la langue, quoique humide, présentait une couleur noire dans son milieu. Nous substituâmes aux pilules le quinquina, le safran & la valériane (54). — Il n'y eut rien de particulier les 11.e & 12.e jours ; mais le redoublement du 13.e fut orageux, & prépara les évacuations critiques, qui eurent lieu le 14.e, & par les selles & par les sueurs.

Obs. VI. La femme Reymond, cafetiere, âgée d'environ quarante ans, place Claveyson, essuya, sur la fin du mois de frimaire, la même maladie, à quelques modifications près. Nous suivîmes aussi à son égard le même plan de trai-

tement, avec cette ſeule différence que, le ſurlendemain de l'émétique, qui n'avait provoqué aucune évacuation alvine, quoique donné par fraction de grain, nous preſcrivîmes une once & quart d'huile douce de Riccin; & cet évacuant détermina des ſelles vermineuſes. Mais ce qu'il y eut de particulier chez cette malade, fut que la fievre ayant entiérement ceſſé le 14.e jour, après la révolution critique, la toux, qui n'exiſtait plus depuis cinq jours, reparut avec une expectoration abondante de crachats muqueux (25), & dura pendant pluſieurs jours. Le ſirop de quinquina, combiné avec un tiers d'oximel ſcillitique, & adminiſtré à une cuillerée à bouche, toutes les cinq à ſix heures, & ſucceſſivement quelques petites doſes de thériaque, firent diſparaître cette transformation de maladie.

Madame Trembley, âgée d'environ vingt-cinq ans, rue Perriere, contracta la maladie dans les premiers jours du même mois de frimaire. Il y eut de remarquable chez elle, que la ſéchereſſe de la peau, les vertiges, les anxiétés, les crampes, les ſerremens de la poitrine, les tremblemens, les palpitations, la difficulté à ſupporter la lumiere & le bruit; en un mot, un état éminemment ſpaſmodique & permanent retenait les forces dans un état d'oppreſſion, empêchait leur développement, & troublait la

Obs. VII.

marche & l'ordre des mouvemens de la nature ; tellement qu'indépendamment des lavemens, des pédiluves, du petit-lait, de l'eau de grenouilles, de la liqueur minérale anodine d'Hoffmann, & du camphre, nous nous vîmes obligé de faire prendre à la malade, du 5.e au 9.e jour, quatre bains tiedes, entiers, qui appaiſerent l'irritation des nerfs. Comme le trouble de l'action de ces organes ne nous avait pas permis de placer les évacuans, & qu'il y avait des ſignes de turgeſcence, nous preſcrivîmes, le 10.e jour, trois gros de ſel végétal (tartrite de potaſſe), mêlés à un gros de magnéſie (35). Ce remede procura quatre ſelles. — Le 11.e, les pétéchies, la ſurdité & un délire ſourd, alternativement avec un aſſoupiſſement, ſe manifeſterent. La peau était néanmoins moite, le pouls ſouple & les urines troubles. Nous adminiſtrâmes la potion tonique & anti-ſeptique (38) : elle fut continuée juſqu'à la criſe, qui commença le 14.e, & ne ſe compléta que le 17.e jour.

Obs. VIII. En l'abſence de notre collegue Duchadoz, qui, dans les ſept premiers jours de la maladie, avait adminiſtré les remedes généraux à M.lle Fabre, âgée d'environ vingt ans, place des Tilleuls, nous fûmes invité, vers la mi-thermidor an VII, à lui donner des ſoins. Perſuadé,

comme nous l'étions, que la vermination excitait & soutenait l'état spasmodique, qui était très-violent, nous prescrivîmes, le 8.e, une once & demie d'huile douce de Riccin, en deux fois, & à demi-heure d'une dose à l'autre. Cinq selles, assez copieuses, de matieres très-fétides, & la sortie de plusieurs vers, furent le produit de ce cathartique, & décidèrent la rémission des anxiétés précordiales, des crampes, des palpitations & des mouvemens convulsifs. Mais les vertiges subsistaient, la langue & la peau étaient très-seches, le pouls précipité & irrégulier, les redoublemens violens, la toux fatigante, l'insomnie cruelle, & la terreur obsédait la malade. Nous la mîmes, le 9.e jour, à l'usage d'une pilule d'un grain de camphre & de deux grains d'extrait de valériane à prendre toutes les quatre heures ; d'une potion, pour le soir, composée avec une once d'eau de pourpier, autant de sirop de limon & quinze grains de coraline ; &, pour boisson, du petit-lait, alternativement avec une émulsion, l'un & l'autre aromatisés avec l'eau de fleurs d'orange. Ces moyens furent continués. Le 11.e, on s'apperçut de quelques taches pétéchiales sur la poitrine & les bras, & de dureté d'oreille. Le 14.e, les sueurs s'établirent ; il y eut une évacuation alvine très-abondante, & les symptômes, qui

juſques-là avaient conſervé leur intenſité, la perdirent. Dans la convaleſcence, qui commença le 17.e jour, nous fûmes obligé de placer trois purgatifs, à trois jours d'intervalle de l'un à l'autre, &, pour remédier enſuite au mauvais état de l'eſtomac & à la léſion organique des nerfs, de recourir à un ſirop de quinquina & de racine de valériane.

Fievre putride-maligne.

45. Quoique l'état putride indique un caractere d'atonie, l'éréthiſme qui accompagne la premiere période des fievres putrides, maſque plus ou moins l'ordre de l'état malin dont ces fievres ſe compliquent. Cependant des friſſons ſoutenus avec ſtupeur, l'anxiété & les nauſées que le vomiſſement ne calmait pas, des tiraillemens atroces dans les lombes, des douleurs pleurétiques, même avec crachement de ſang, & la perte des forces, ſans raiſon ſuffiſante, nous le faiſaient préſager dès le commençement. Mais très-généralement, vers le 8.e ou le 9.e jour de la maladie, la gravité des ſymptômes, qui ne répondait aucunement aux autres circonſtances, ne laiſſait aucun doute ſur ſon exiſtence. Ces ſymptômes, qui conſiſtaient

consistaient dans la résolution des forces, & un pouls qui, quoique par fois vif & ouvert, s'éteignait par la pression du doigt, étaient, comme ils le sont toujours dans ces cas, seuls pathognomoniques de l'affection particuliere du principe vital qui fait le caractere de l'état malin, & nous montraient la source de cette extrême difficulté d'agir & de sentir que les malades éprouvaient.

46. Ces symptômes s'accompagnaient d'une foule d'autres, qui, quoique non inséparables, étaient néanmoins très-familiers ; tels qu'une douleur de tête gravative ou comprimante, surtout à l'occiput, la respiration plus ou moins laborieuse, & souvent accompagnée de soupirs ; la langue seche, noire, chez les uns, avec des vessies à sa pointe, & chez d'autres, avec des apthes noires ; les dents & les gencives recouvertes d'un limon épais, le plus souvent noir ; les sens hébétés, le visage bouffi, livide, chez quelques-uns ; les yeux involontairement larmoyans, rouges, battus ou appesantis ; le regard fixe ou hagard, chez quelques autres. On remarquait chez un grand nombre l'absence de la soif avec la sécheresse du palais ; comme aussi l'insensibilité & l'indifférence sur leur état, ou bien une tristesse profonde ; chez presque tous, un délire plus ou moins obscur, ou taci-

turne, & quelquefois phrénétique ; chez la plupart, l'aſſoupiſſement, les convulſions, les ſoubreſauts, les ſpaſmes, les tremblemens des membres, des levres, de la langue ; chez un grand nombre, la rétraction de cette derniere au fond du goſier, ainſi que celle des jambes (1); le hoquet, le météoriſme, les déjections verdâtres, les défaillances, la difficulté d'avaler, les parotides, les eſchorres gangreneuſes au coccix, &c.

47. Il eſt convenable, ſans doute, de bien diſtinguer les ſymptômes qui dépendent de l'état malin, d'avec ceux qui dépendent de l'état nerveux. La malignité doit être regardée comme une léſion de l'irritabilité ou de la faculté tonique, une impreſſion de faibleſſe qui porte ſur le principe de vie ; & c'eſt de cette altération que naiſſent l'affoibliſſement du mouvement muſculaire, la molleſſe du pouls, la proſtration des forces, le délire obſcur, l'aſſoupiſſement, la bouffiſſure du viſage, la torpeur, les défaillances, la ſuppreſſion d'urine, & au-

(1) Ayant ſuivi avec attention pluſieurs malades de fievre maligne, chez qui nous n'avons pu remarquer la fluxion des jambes ſur les cuiſſes, tandis que nous l'avons obſervé chez d'autres attaqués de la fievre ſimplement putride, nous ne pouvons regarder ce ſymptôme comme pathognomonique de l'état malin.

tres ſymptômes réellement atoniques. L'état nerveux, au contraire, ne ſuppoſe pas la diminution ou la deſtruction réelle & abſolue des forces : l'affection porte ſur les nerfs ; & c'eſt du trouble qu'elle produit dans leurs fonctions, que réſultent les laſſitudes douloureuſes, la ſtupeur, la peine qu'ont les malades à ſupporter la lumiere & le bruit ; les inſomnies ou un ſommeil inquiet & agité ; les ſpaſmes, les ſoubreſauts, le hoquet ; les tremblemens des membres, des levres, de la langue ; l'inſtabilité des yeux ; le délire phrénétique ; la rétraction de la langue, celle des jambes, & autres produits de l'état ſpaſmodique.

48. C'eſt faute de diſtinguer les objets, ou par une confuſion d'idées, un abus des noms, qu'on s'eſt permis d'appeler *nerveux* les ſymptômes de malignité, ou qui dérivent de l'état atonique. Cette dénomination ne ſaurait exprimer le caractere des fievres malignes, dont les ſymptômes eſſentiels ne peuvent s'expliquer que par l'affaibliſſement du ſyſtême des forces ; & quoique ceux qui dépendent de l'état ſpaſmodique, & dont elles s'accompagnent le plus généralement, ne ſoient qu'une complication, il eſt de la plus grande conſéquence de ne pas les confondre avec ceux qui relevent de l'état

malin, tant pour le diagnoſtique, & plus encore pour le traitement de ces maladies.

49. Les fievres malignes ne ſont pas toujours le produit des miaſmes extérieurs introduits dans le corps. La bile, la matiere des ulceres, celle de la tranſpiration, & autres liqueurs excrémentitielles retenues dans le ſang, par leur ſéjour & autres circonſtances, acquierent quelquefois une qualité délétere, ſuffiſante pour cauſer les maladies : ainſi, l'état putride des humeurs, ou l'air vicié des marais, ou bien les miaſmes contagieux, le virus, en un mot, qui a pénétré ou s'eſt engendré dans le corps, exerce non-ſeulement ſon action ſur les forces vivantes, tend à détruire l'irritabilité, & porte l'atonie principalement ſur les organes vitaux, le cœur & le ſyſtême artérial, d'où réſultent la faibleſſe & la molleſſe du pouls, & la proſtration des forces ; mais encore, par l'impreſſion qu'il produit le plus ſouvent ſur le ſyſtême des nerfs, en trouble les fonctions, ſoit en excitant par trop leur action, ſoit en les jettant dans un état d'oppreſſion ; de-là les ſpaſmes, les convulſions, les tremblemens des membres, le délire phrénétique, la ſtupeur, l'hébétitude des ſens, &c. Ses effets ſur les humeurs ſont de fomenter leur décompoſition, de les faire paſſer promptement à l'état

putride, d'où provient la fétidité des déjections, des ſueurs, des urines, de même que les hémorragies, les taches pourprées, &c.

5o. La diſtinction des accidens nerveux, en *primitifs* ou *concomittans*, & en *conſécutifs* ou *ſecondaires*, eſt encore d'un avantage précieux dans la pratique. Nous nommons *primitifs*, ceux qui ſont le produit immédiat de l'impreſſion que le délétere porte ſur le ſyſtême ſenſible, & qu'on ne peut rapporter à la leſion de quelque organe eſſentiel à la vie dépendante de l'affaibliſſement du principe de l'irritabilité; & *conſécutifs*, ceux qui dérivent des effets mêmes de l'état atonique. Ceux-ci n'ont lieu qu'après que des anxiétés à la région épigaſtrique, une moroſité ſombre, les ſens hébétés, la rougeur des yeux, la vue égarée, l'aliénation des facultés de l'entendement, le délire ou l'aſſoupiſſement, nous donnent la preuve qu'il exiſte des ſtaſes, des engorgemens fâcheux dans le ſyſtême précordial, & principalement dans le cerveau: auſſi avons-nous remarqué dans notre fievre épidémique, comme il arrive dans toutes les fievres malignes, que très-généralement ce n'était que lorſque la tête était priſe, & que les affections cérébrales étaient établies, qu'on voyait ſurvenir les ſpaſmes, les ſoubreſauts, le retirement de la langue, la rétraction des jambes, le ho-

quet continuel, &c. Cependant, il arrive quelquefois que les affections graves des viſceres eſſentiels à la vie, ſont en partie le produit des accidens nerveux, même primitifs. Avec l'affaibliſſement des forces motrices, non ſeulement ils troublent l'ordre, entravent la marche de la maladie; mais encore ils mettent des obſtacles à la circulation des humeurs, & occaſionnent des engorgemens fâcheux : ainſi, l'état nerveux & l'état malin ſe prêtent mutuellement des forces, puiſque l'altération dans la faculté tonique détermine familiérement des ſymptômes nerveux ; & que ceux-ci, à leur tour, favoriſent ſouvent ſon action dans la production des léſions des principaux viſceres. Nous avons vu plus d'une fois l'oppreſſion, un ſentiment de replétion effrayant, ou bien des affections cérébrales, que nous étions fondé à attribuer à des congeſtions dans le poumon ou bien dans la tête, auxquelles des ſpaſmes permanens dans le domaine épigaſtrique donnaient lieu ; & le chemoſis, par l'irritation ſourde que cauſait la préſence des vers dans les inteſtins. Le météoriſme ne reconnaiſſait le plus ſouvent pour principe que l'atonie & des ſtrictures ſpaſtiques çà & là du canal alimentaire ; & la ſuppreſſion d'urine trouvait fréquemment les ſiens dans l'inertie du corps de la veſſie & le ſpaſme de l'urethre.

51. La fievre putride-maligne ſe terminait le dix-ſeptieme, plus ordinairement le vingt-unieme jour, & quelquefois plus tard, par des ſueurs vaporeuſes, des urines ſédimenteuſes & des ſelles abondantes & fétides. Nous avons dû regarder comme critique une eſcarre gangreneuſe, très-étendue ſur l'os ſacrum, avec retention d'urine, qui ſurvint chez une femme le dix-ſeptieme jour de ſa maladie, puiſque la fievre & l'aſſoupiſſement ceſſerent à l'inſtant, ſans retour, & qu'il n'y eut d'ailleurs aucune évacuation apparente. Deux fois nous avons encore vu un flux de ſang critique, & dès la fin du mois de nivôſe, la toux, l'oppreſſion ſurvenir aux évacuations critiques, & ne ceſſer qu'après une abondante expectoration de matieres puriformes (27).

52. Au pronoſtic de la fievre putride ſimple (28), dans lequel rentre, à peu de choſe près, celui de la fievre putride-maligne, nous devons ajouter que nous augurions toujours mal, lorſque le viſage du malade ne s'exténuait pas à proportion de la violence & de la durée de la maladie, & que la gangrene ſurvenait à l'application des véſicatoires ; que c'étaient des ſignes mortels que la flétriſſure du viſage, les yeux à moitié ou inégalement ouverts, le hoquet

continuel & le météoriſme (1), la déglutition difficile ſans tumeur apparente, les déjections noires ou ſanguinolentes, les défaillances fréquentes, &c.

53. Le traitement ayant encore été le même dans la premiere période, celle d'irritation (30 & ſuivans), nous le prendrons immédiatement après le premier ſepténaire, époque où le caractere de malignité ſe mettait le plus ordinairement à découvert, & contre lequel il fallait diriger l'art, à moins que les accidens nerveux primitifs ne prédominaſſent. Nous avons en effet vu pluſieurs malades, chez qui on n'appercevait d'ailleurs aucun ſigne d'engorgement dans les principaux viſceres, tourmentés de crampes, d'inquiétudes, d'agitations, de tiraillemens douloureux, de palpitations, de ſerremens dans la poitrine, avec ſéchereſſe à la peau, la micturition, la difficulté à ſupporter la lumiere & le bruit, & autres ſymptômes éminemment ſpaſmodiques permanens, & qui ſe prolongeaient même fort avant dans la ſeconde période de la maladie, en troublaient la marche, en intervertiſſaient l'ordre, portaient la confuſion dans toutes les opérations de la nature, &

(1) Nous n'avons jamais obſervé le hoquet continuel ſans météoriſme, particuliérement celui du ventricule.

commandaient par-deſſus tout l'uſage des anodins, des anti-ſpaſmodiques, des calmans. Dans ces ſortes de cas, nous employions pour boiſſons le petit-lait, ou une légere infuſion de fleurs de tilleul émulſionnée, l'un & l'autre altérés avec quelques gouttes de liqueur minérale anodine d'Hoffmann, & l'eau de fleurs d'orange; ou bien une eau de grenouilles ou de mou de veau, dans laquelle on faiſait infuſer quelques feuilles de méliſſe, ou quelques fleurs de camomille romaine, ſelon les circonſtances; des demi-lavemens d'une décoction de mauves ou de ſemences de lin, à laquelle on ajoutait pareillement, tantôt la liqueur minérale anodine d'Hoffmann, & tantôt une ou deux cuillerées d'huile camphrée, & des fomentations émollientes ſur l'eſtomac & l'abdomen. Nous avons encore eu recours aux bains de ſiége, & même chez une malade aux bains entiers. Ces moyens, auxquels nous nous bornions quelquefois pendant quatre ou cinq jours conſécutifs, réuſſiſſaient à calmer l'action troublée des nerfs. Il nous eſt cependant arrivé plus d'une fois d'avoir été forcé, par l'intenſité des ſymptômes, & à les continuer plus long-temps, & à leur aſſocier l'uſage, à l'intérieur, du camphre, combiné avec une petite doſe d'extrait thébaïque; & le plus ſouvent, de les adminiſtrer

ſimultanément avec les fortifians, pour ſatiſfaire aux indications compoſées.

54. Soit que les accidens nerveux, primitifs, exiſtaſſent, mais ſans prédominance, ſoit qu'ils ne fuſſent que conſécutifs, les remedes auxquels nous donnions la préférence pour arrêter les progrès de la putridité, ranimer la faculté tonique, & appaiſer en même temps la ſédition des nerfs, roulaient principalement ſur le quinquina, la racine de valériane ſauvage, le ſafran & le camphre, que nous adminiſtrions plutôt ou plus tard, mais toujours après que l'état d'irritation avoit ceſſé. Six onces de décoction de ſix gros à une once de quinquina & de deux gros de racine de valériane, unis à huit grains de carbonate de potaſſe, dans laquelle on fait infuſer demi-gros de ſafran, & avec l'addition d'une once de ſirop de limon & d'autant d'eau de fleurs d'orange, était la potion que nous preſcrivions le plus ordinairement, à la doſe de deux cuillerées, toutes les deux heures. Nous adminiſtrions en pilules, les extraits des deux premieres ſubſtances, combinées avec le camphre, lorſque quelque épaiſſiſſement muqeux dans les organes de la reſpiration, la ſéchereſſe de la peau, des ſpaſmes précordiaux, ou dans l'abdomen, exigeaient encore l'emploi de ce dernier

moyen : nous permettions, toutes les quatre heures, une taſſe de bouillon de viande, bien dégraiſſé, tantôt acidulé avec de ſuc de citron, & tantôt altéré avec une ou deux cuillerées d'une crême de quelques grains farineux, cuits à l'eau. La boiſſon ordinaire était de vin mouillé avec beaucoup d'eau, quelquefois alternativement avec la tiſane de racine de ſcorſonnere. Lorſqu'il n'exiſtait pas d'ailleurs d'accidens trop graves, nous n'avons pas eu à nous repentir de nous en être tenu à ces ſeuls moyens juſqu'à la criſe, bien perſuadé que nous étions, comme Baglivi l'avait judicieuſement remarqué, que, dans les maladies aiguës ou fort compliquées, il faut ſouvent que le médecin ſache beaucoup de choſes pour leur traitement, & mette peu de remedes en uſage.

55. Il n'était pas indifférent, & de n'adminiſtrer le quinquina & autres remedes ſtimulans, qu'après le temps d'irritation que nous indiquaient des urines moins crues, la ſoupleſſe du pouls, la douceur de la peau, l'humidité de la langue &c., & de ne le faire prendre qu'à des doſes convenables. Donnés trop tôt, ou en trop grande quantité, ils faiſaient beaucoup de mal (43), en augmentant la chaleur, la ſéchereſſe, en occaſionnant même le délire, par l'éréthiſme qu'ils portaient quel-

quefois à l'excès : auſſi, nous ne preſcrivions le quinquina, à hautes doſes, combiné ſouvent avec la ſerpentaire de Virginie, que dans les cas de grand relâchement & d'une langueur abſolue des fonctions vitales, pour prévenir ou pour combatre, & les engorgemens dans le cerveau & autres principaux organes qui en dépendent, & les accidens nerveux conſécutifs qui dérivaient de ces engorgemens, tels que le délire ſourd, l'aſſoupiſſement, les ſoubreſauts, la rétraction de la langue, le hoquet, &c.

56. C'eſt encore contre les accidens nerveux conſécutifs, & lorſque le pouls était mou, lent, que les véſicatoires, promenés çà & là ſur les jambes ou les cuiſſes, ſans leur donner le temps de produire des phlictenes, ou à titre ſeulement de rubéfians, avaient des effets ſurprenans, en excitant l'énergie vitale, & en tranſportant ſur ces parties, par une révulſion d'action, celle qui était vicieuſement concentrée ſur le cerveau, ou les autres organes eſſentiels à la vie. Très-généralement ceux qui déterminaient des ſuppurations, nous paraiſſaient moins efficaces ; & ſi quelquefois on remarquait un mieux-être chez les malades, après que la ſuppuration était établie, nous avons cru pouvoir l'attribuer moins à cette derniere, qu'à l'excitement des forces vitales,

dont elle n'était que l'effet. Sans doute que dans les fievres contagieuſes, lorſque les miaſmes ſont encore flottans dans le tiſſu célulaire, & que l'irritabilité, ſelon la remarque d'un auteur, n'eſt encore atteinte qu'à l'extrémité de ſes rayons, les véſicatoires, avec ſuppuration, peuvent les attirer, les attirent même ſouvent au-dehors, & agiſſent ſous le double rapport de révulſifs & d'évacuans. Mais, lorſque le délétere a frappé profondément la faculté tonique dans les organes majeurs, quel autre effet peut avoir l'écoulement que ces moyens déterminent, que d'affaiblir l'énergie vitale ? De-là, une des raiſons, ſi-non la principale, pourquoi les fievres malignes, ſelon la remarque de Sims, ſont d'autant plus dangereuſes, que les véſicatoires procurent une plus grande inflammation & une ſuppuration plus abondante.

57. Le muſc, à la doſe de quatre à ſix grains, ajouté aux potions, ou aux pilules fortifiantes & anti-ſeptiques (54), nous a réuſſi chez quelques malades, dans le cas d'extrême faibleſſe, lors, ſurtout, qu'elle s'accompagnait de ſpaſme, de tremblemens convulſifs, de hoquet, &c. Ce dernier ſymptôme, qui n'avait rien d'effrayant, tant qu'il n'était pas continuel, que la tête n'était pas priſe, qui cédait

même aux moyens dont nous venons de parler, était de mauvais augure, lorſqu'il ſurvenait à la ſtupeur, à l'hébétitude des ſens, au délire ſourd, à l'aſſoupiſſement; & un ſigne mortel, lorſqu'il était conſtant : & nous ne l'avons obſervé tel, qu'autant qu'il était compliqué avec le météoriſme, celui ſur-tout de l'eſtomac.

58. Le météoriſme avait rarement lieu avant les ſignes d'engorgement dans le cerveau, que nous venons de rappeler, & il reconnoiſſait pour élément, & l'atonie, & des contractions ſpaſtiques, çà-&-là, dans le canal alimentaire. (50). Auſſi, pour le combattre, les embrocations avec l'huile d'olive, dans laquelle on avoit fait diſſoudre tout ce qu'on pouvait de camphre, & les potions avec le quinquina, la racine de valériane & le ſafran, auxquelles on ajoutait l'élixir ſulphurique & le ſirop de limon, ont été les moyens que nous avons employés avec le plus de ſuccès. Nous avons encore eu à nous louer du demi-lavement avec une décoction de quinquina, à laquelle on mêlait le camphre broyé avec la gomme arabique.

59. Dès la fin du mois de nivôſe, les ſymptômes catarrheux qui s'étaient manifeſtés au commencement de la maladie chez pluſieurs individus, & que le génie putride & malin avait en quelque ſorte ſuſpendu, ſe

renouvelerent après les évacuations critiques, (27); & il était urgent, par le ſecours du kermès minéral (oxide d'antimoine ſulfuré rouge), uni au camphre, de la gomme ammoniac, de l'oximel ſcillitique, même de quelques gouttes d'eſprit de ſel ammoniac (ammoniaque) étendues dans quelque boiſſon inciſive, d'aider la nature à ſe débarraſſer, par l'expectoration, de cette portion de produit de la coction qu'elle avait dépoſé ſur le poumon : car, malheur aux poitrines faibles ! on obſervait l'engorgement augmenter rapidement, en trois jours au plus tard le râle ſurvenir ; le malade, qui nagueres donnait les plus flatteuſes eſpérances, voyait quelquefois même avec toute ſa préſence d'eſprit, tomber le rideau fatal qui le ſéparait du reſte des vivans.

Madame Rey, rue du Palais, âgée d'environ vingt-deux ans, fut atteinte de la maladie le quatrieme jour de thermidor an VII. = Ennui, mal-être, friſſon ſoutenu, laſſitude générale avec une ſorte d'engourdiſſement, ſommeil agité, douleur comprimante à la tête, tiraillement à la région lombaire & aux molets des jambes, viſage abattu, yeux ternis, langue peu chargée, pouls vif, précipité & inégal, peu de ſoif, urines preſque naturelles, ſentiment d'oppreſſion à l'eſtomac, reſpiration accompagnée

Obs. IX.

de ſoupirs, toux, nauſées, &c. Lavemens, pédiluves, boiſſons délayantes & adouciſſantes; & le 3.e jour, l'émétique par fraction de grain, qui produiſit, haut & bas, des évacuations abondantes de ſucs bilieux; enſuite les pilules de camphre & de nitre, & un bouillon toutes les cinq heures. — La maladie, à peu de choſe près, ſe ſoutint au même état juſqu'au 7.e — Ce jour-là & le 8.e, moroſité ſombre, triſteſſe, hébétitude des ſens, langue brune, anxiété, viſage bouffi, regard fixe, pouls toujours précipité & inégal, rémiſſion de la toux, redoublemens plus forts. Continuation des mêmes remedes. — Le 9.e, taches pétéchiales. — Le 10.e, ſoubreſauts, délire obſcur, yeux involontairement larmoyans, langue noire; les gencives & les dents recouvertes d'un limon ſale; ſurdité, pouls très-dilaté & très-mou, abattement des forces. Nous ſubſtituâmes le quinquina, le ſafran & la racine de valériane (54), aux pilules de camphre, & la tiſanne de racine de ſcorſonnere, au petit-lait & aux émulſions dont la malade uſait. — Le 11.e, 12.e & 13.e, même état, ſinon que le ventre fut plus fourni (1), &

(1) Hyppocrate remarque, quelque part dans ſes écrits, que la tuméfaction du ventre, dans le temps du travail ſuppuratoire, eſt de bon augure. Elle eſt, en effet, un ſigne que la nature ſépare les produits de la coction, & les dépoſe à meſure ſur le canal inteſtinal, pour en déterminer enſuite l'évacuation, lorſqu'il en ſera temps.

mêmes moyens. — Le 14.e, il y eut de la moiteur & une ſelle abondante ; le regard fut plus naturel, le pouls moins abattu ; les ſoubreſauts avaient diſparu, & le délire avait ceſſé ; la malade eut même quelques inſtans d'un ſommeil tranquille. Tous les ſymptômes diminuerent à meſure des évacuations, qui continuerent les jours ſuivans ; & la convaleſcence ne fut plus équivoque le 18.e jour.

La maladie chez le citoyen Conſtant, cafetier, place de la Liberté, âgé d'environ quarante ans, & qui en fut frappé dans les premiers jours du mois de frimaire an VIII, eut la même marche, fut combattue de la même maniere & ſe termina à la même époque. Il n'y eut que cette différence, qu'elle s'accompagnait, dans ſa premiere période, d'un gonflement fatigant de la membrane de Scheneïder, & d'une toux quinteuſe & ſouvent répétée, dont le contre-coup ſe faiſait violemment reſſentir à la tête, & en rendait la douleur déchirante ; & que cette toux, qui était entiérement ceſſée après le premier ſepténaire, ſe rétablit au déclin de la fievre, avec une expectoration muqueuſe très-abondante, & ne céda qu'après ſix à ſept jours, à l'uſage des béchiques inciſifs, & ſucceſſivement de quelques priſes de thériaque. *Obſ. X.*

Nous fûmes prié, le 19.e brumaire, de donner *Obſ. XI.*

des soins à une des filles du cit. Leroux, cordonnier, rue Créqui, âgée d'environ vingt ans, & atteinte, depuis cinq à six jours, de la fievre putride-maligne. Cette maladie, qui ne présenta it rien de bien remarquable, fut combattue avec succès, par la même méthode de traitement ; & il n'y eut que des écarts dans le régime qui rendirent la convalescence longue & pénible. Mais celle

Obs. XII. de la mere de cette jeune personne, qui avait pris son commencement depuis huit jours, & dont on paraissait moins s'occuper, nous présenta des symptômes plus sérieux, tels qu'un abattement extrême des forces, les yeux ternes, le visage plombé, la langue noire & retirée, le pouls petit & sans consistance, la respiration laborieuse, &c. Inutilement nous opposâmes à l'état malin, le camphre, le quinquina, la serpentaire de Virginie, le bon vin, les véscatoires. A ces symptômes, qui prirent plus d'intensité, survinrent, le 10.e jour, des déjections involontaires, la difficulté d'avaler, le hoquet, l'assoupissement, des sueurs visqueuses, la respi-

Obs. XIII. ration stertoreuse, & la mort, le 11.e jour.—Une autre fille du cit. Leroux, âgée d'environ quinze ans, gagna la maladie, douze ou quinze jours après. Il n'y eut de particulier que l'état de vermination qui la compliquait éminemment, & que nous combattîmes avec succès, par les moyens indiqués plus haut (36).

Obs. XIV.

La maladie du citoyen Rambaud fils, de Voiron, âgé de dix-huit à dix-neuf ans, débuta, le cinq du mois de frimaire, par un état d'accablement & de découragement, des alternatives de chaud & de froid, des douleurs tenſives aux tempes, & lancinantes aux lombes. Le 3.e jour, que nous le vîmes pour la premiere fois, ſon viſage était abattu, on appercevait dans ſes yeux l'empreinte de la terreur ; ſa langue était blanche dans ſon milieu & rouge dans ſes bords. Il nous dit que des rêves effrayans lui faiſaient perdre le fruit de quelques inſtans de ſommeil : il ſe plaignait de mauvais goût, d'anxiétés dans le ſyſtème précordial, de nauſées, d'une toux fatigante & de coliques ſourdes ; ſon pouls était vîte, petit, obſcur, inégal. Il avait la peau ſeche & d'une chaleur mordicante ; ſes urines étaient tantôt claires & tantôt troubles, &c. Ces ſymptômes ſe ſoutinrent, avec plus ou moins d'intenſité, durant tout le temps du premier ſeptenaire. Le malade rendait de plus, de temps à autre, quelque peu de ſang par le nez. Nous employâmes les mêmes moyens que chez les malades dont aux obſervations précédentes, avec cette différence que nous preſcrivîmes une potion huileuſe (36), la veille de l'émétique, en lavage, qui fut placé le quatrieme jour ; ce qui favoriſa ſans doute

des ſelles vermineuſes. — Les yeux furent enſuite plus ternes, les redoublemens plus forts ; la raiſon le plus ſouvent égarée, principalement durant la nuit. = Le 9.e jour, éruption des pétéchies, ſurdité, ſoubreſauts dans les tendons, pouls débile. Quinquina, valériane & ſafran (54). = Du 10.e au 11.e jour, langue noire & retirée, pouls abattu, regard fixe, hébétitude des ſens, aſſoupiſſement, hoquet paſſager. Mêmes remedes ; plus, quelques cuillerées de bon vin. = Le 12.e, même état, excepté que l'abdomen eſt bombé. = Du 13.e au 14.e, déjections fétides & vermineuſes rendues involontairement, ceſſation de l'aſſoupiſſement & du hoquet, retour à la raiſon, pouls plus conſiſtant. = Il y eut encore des évacuations les 15.e & 16.e, & les ſymptômes perdirent toujours plus de leur intenſité : le pouls marcha vers l'état naturel ; & le 17.e, le malade entra en convaleſcence.

Obs. XV. Le dix-huitieme jour du même mois de frimaire, le citoyen Blachette fils, payeur, âgé d'environ trente ans, éprouva, tout le long d'un voyage qu'il fit en poſte de Valence à Grenoble, des friſſons, un grand accablement, des inquiétudes dans les membres, le dégoût, des anxiétés précordiales, des douleurs vives à la tête & dans la région lombaire. Ces douleurs

devinrent déchirantes, par une toux aigre & quinteuſe qui ſurvint le lendemain, & qui occaſionnait d'ailleurs des crampes violentes. Les yeux étaient rouges, les paupieres inférieures bourſoufflées, le viſage abattu, le teint olivâtre, le pouls petit, ſerré & inégal, la langue jaune dans ſon milieu & rouge dans ſes bords, la peau ſeche & déſagréablement brûlante, l'inſomnie conſtante. Les redoublemens avaient lieu ſur les deux ou trois heures de l'après-midi; & quoique aſſez forts, ils ſe répétaient quelquefois dans la nuit. La limonade végétale excitant par trop la toux, nous conſeillâmes alternativement une abondante boiſſon d'eau de mou de veau, altérée avec la chicorée douce, de petit-lait, avec quelques gouttes de liqueur minérale anodine d'Hoffmann, & d'émulſions aromatifiées avec l'eau de fleurs d'orange; enſemble des lavemens & de pédiluves ſouvent répétés, comme auſſi une taſſe de crême de riz à l'eau toutes les cinq heures. Malgré l'uſage continué de ces moyens tempérans & anodins, une évacuation conſidérable de ſucs bilieux, que l'émétique, donné par fraction de grain le 4.e jour, procura, par le vomiſſement & par les ſelles, & les pilules de camphre & de nitre; les ſymptômes non ſeulement conſerverent leur gravité durant tout le

temps du premier ſtade de la maladie ; mais, le 8.e jour, il ſurvint des pincemens violens dans l'eſtomac ; les douleurs lombaires furent déchirantes, les urines claires, le pouls toujours petit, accéléré, contracté. Il y eut quelque ſaignement de nez. Continuation des mêmes boiſſons, des lavemens & des pilules ; potions huileuſes (36), avec addition d'un peu de ſirop diacode, fomentations émollientes ſur l'épigaſtre, & bains de ſiége, la chambre du malade ne pouvant comporter le grand bain. Le 11.e, taches pétéchiales, ſurdité, délire durant le redoublement, agitations, langue noire, pouls faible & irrégulier, abattement des forces, rémiſſion des douleurs, urines troubles. L'infuſion de ſafran uni au quinquina (38).=Du 12e au 15e jour, la maladie ſe ſoutint à peu près au même état. Le 16.e, l'enduit de la langue était cotonneux ; le ventre, qui s'était tuméfié, s'ouvrit après le redoublement de la nuit, qui fut violent ; la peau s'humecta ; la maladie déclina chaque jour, & finit le 21.e

Obs. XVI. Une triſteſſe profonde, une moroſité ſombre, la terreur, des ſerremens dans le ſyſtême précordial, des crampes, des palpitations, un pouls petit, contracté, inégal, la ſéchereſſe du palais & de la peau, non ſeulement compliquaient, dans ſon premier période, la maladie,

qui commença le vingt-quatre frimaire, chez le citoyen Cliquot, chargé en chef des équipages des vivres, rue Perriere, âgé d'environ trente-deux ans ; mais encore ils l'accompagnerent, lorſqu'elle eut paſſé à l'état malin, que l'abattement des forces, des momens d'un délire obſcur, un hoquet paſſager, le tremblement des mains, le regard fixe, &c. eurent pris place. Cet état ſpaſmodique, qui paraiſſait excité chez le malade par le ſouvenir d'un ami que la mort lui avait ravi depuis peu de temps, & par la terreur que l'épidémie portait dans ſon ame, & ſoutenu d'ailleurs par une diſpoſition conſtitutionnelle, nous fit mettre la plus grande attention à relever le courage abattu du cit. Cliquot, par le ſecours des calmans que nous ne ceſſions de lui gliſſer par les yeux & les oreilles, ſoit en l'égayant par des hiſtoriettes & des plaiſanteries, ſoit en faiſant découler tous les ſymptômes de l'affection des nerfs, & toujours en empruntant l'air de la plus parfaite ſérénité. Il eſt étonnant combien cette médecine morale diminuait le trouble d'un moment à l'autre, & régulariſait les mouvemens : auſſi, avec ſon ſecours, & celui des mêmes moyens phyſiques, dont en l'obſervation précédente, que nous employâmes, les bains de ſiége & les fomentations exceptés, la maladie ne préſenta, dans ſon

cours, aucun ſymptôme décidément allarmant, & ſe termina, le 17.e jour, par des ſelles abondantes, des ſueurs & l'œdeme des jambes.

Obs. XVII. Les différentes boiſſons délayantes & tempérantes (33), ſuivant le goût du malade, les lavemens, les pédiluves, la potion huileuſe (36), & deux purgatifs dans la premiere période; la potion avec le ſafran & le ſirop de quinquina (38) dans la derniere, & ſur la fin un peu de bon vin, compoſerent tout l'appareil des remedes dont nous pûmes faire uſer au fils du citoyen Nicolas, commiſſaire des guerres, âgé d'environ douze ans, contre la fievre putride-maligne, dont il fut atteint dans la derniere quinzaine du mois de nivôſe. La maladie fut grave, ſans néanmoins avoir jamais préſenté un danger bien imminent, & elle ſe termina le 17.e jour, par des ſueurs & des déjections alvines, qui s'étaient déjà établies dès le 14.e jour.

Obs. XVIII. Madame Nicolas, âgée d'environ trente ans, groſſe de ſept mois, & qui avait prodigué à ſon fils, le jour & la nuit, & ſans aucune précaution, les ſoins les plus aſſidus, ne tarda pas à ſe reſſentir de l'influence contagieuſe. Le 9 du mois ſuivant, laſſitudes, accablement, vertiges, friſſons, douleur à la tête, toux incommode, langue blanche, dégoût, nauſées, anxiétés précordiales, inſomnie, pouls petit & accéléré.

Ces ſymptômes prirent plus d'intenſité les deux jours ſuivans. Lavemens & boiſſons délayantes & tempérantes (33). — L'ipécacuanha fit rendre, le 4.e jour, par le vomiſſement, une grande quantité de ſucs viſqueux & bilieux, décida trois ſelles, & diminua la toux & le ſentiment d'oppreſſion à l'eſtomac ; & comme la matiere des crachats laiſſait à la bouche un goût d'acidité rance, nous placâmes, le 5.e jour, trois doſes de magnéſie, la chacune de demi-gros. — Le 6.e, la toux redevint forte, la reſpiration était plus gênée. Potion huileuſe (36), & une taſſe de crême de riz à l'eau toutes les quatre heures. — Le 7.e & le 8.e, les redoublemens, qui juſqu'alors avaient été très-modérés, devinrent forts, la douleur à la tête plus comprimante, le pouls plus accéléré, petit, inégal ; la peau ſeche, & laiſſant au bout des doigts une impreſſion de chaleur déſagréable ; les yeux abattus & larmoyans, le viſage bouffi, les urines preſque naturelles. Les pilules de camphre & de nitre — Le 9.e, agitations, langue brune, redoublement violent, taches pétéchiales. Continuation des mêmes moyens. — Les 10.e & 11.e jours, le pouls était moins précipité, & l'abattement des forces plus conſidérable ; il y eut quelques idées diſparates & des ſoubreſauts ; la ſurdité s'établit ; les urines ſu-

rent craſſeuſes & difficiles, la reſpiration plus gênée & accompagnée de ſoupirs, les yeux plus larmoyans & le pouls débile. Quinquina, racine de valériane & ſafran (54) ; tiſane de racine de ſcorſonnere, alternativement avec l'eau & le vin, pour boiſſon. Ces remedes furent continués juſqu'à la fin. — Le redoublement du 13.e fut aſſez fort ; il fut ſuivi d'une ſelle & des ſueurs générales qui diminuerent la gravité des ſymptômes; mais, à cette rémiſſion près, ils ſe ſoutinrent juſques après de pareilles évacuations, qui ſe renouvelerent le 17.e ; & dès-lors la maladie prit décidément ſon déclin, & ſe termina complettement le 21.e jour.

Fievre maligne d'hôpital.

60. La marche des fievres malignes eſt inſidieuſe; car l'affection particuliere du principe vital, qui en fait le caractere, change d'abord peu ſenſiblement le pouls & les excrétions, & cache le danger ſous des apparences trompeuſes. Celle qui a déſolé notre commune, était évidemment la *fievre d'hôpital* ou *des priſons*. Elle débutait par des laſſitudes, un état de langueur, des alternatives de chaud & de froid, l'inſom-

nie, ou un ſommeil agite par des fantômes, la tête vertigineuſe, la perte de l'appétit, l'abattement & le découragement. Les urines étaient naturelles & ſemblables à de la bière blanche, le pouls vif & variable, & la chaleur de la peau peu conſidérable. Les malades avaient les yeux battus & appeſantis, le viſage blaffard, la langue blanche, la voix embarraſſée, les idées confuſes & incohérentes, la reſpiration, par momens, laborieuſe & coupée : très-généralement ils ſe plaignaient des douleurs, plus ou moins tenſives ou comprimantes, les uns à l'occiput, les autres aux tempes, preſque tous aux lombes & ſouvent aux hypochondres. On remarquait, chez tous, le tremblement des mains & la ſtupeur des ſens ; ils éprouvaient, plus ou moins, des anxiétés précordiales : la plupart avaient des nauſées, & pluſieurs, des vomiſſemens, par fois même opiniâtres; ceux-ci, des matieres viſqueuſes, & ceux-là, des ſucs porracés.

61. Cet état durait quatre ou ſix jours, & quelquefois juſqu'au ſecond ſeptenaire, époque où les ſymptômes ſuſ-mentionnés prenaient plus d'intenſité. Alors une moroſité ſombre s'emparait des malades, & leur viſage prenait de la bouffiſſure ; les yeux étaient plus appeſantis, troubles chez les uns, larmoyans & rouges chez les autres ; la reſpi-

ration devenait plus laborieuſe & accompagnée de ſoupirs, & la langue noire, ſeche, gercée; les dents & les gencives ſe recouvraient d'un limon épais, ſale, & ſouvent noir : généralement l'éruption des pétéchies, lorſqu'elle ſe faiſait, n'avait lieu que le ſeptieme, le neuvieme ou le onzieme jour; rarement plutôt ou plus tard. La ſurdité comptait parmi les ſymptômes familiers à la maladie; le pouls était petit, plus ou moins accéléré, ſe perdant par la preſſion des doigts; & la ſtupeur des ſens, le tremblement des mains, de même que le délire, lorſqu'il exiſtait, augmentaient avec la faibleſſe du pouls. C'était, pour l'ordinaire, pendant la nuit, que les redoublemens, plus ou moins ſenſibles de la fievre, avaient lieu. On obſervait, chez la plupart des malades, l'abſence de la ſoif avec la ſéchereſſe du palais, & la difficulté de ſortir la langue : pluſieurs l'avaient même fortement retirée au fond du goſier. Il était rare qu'ils ne fuſſent plus ou moins fatigués par le hoquet; comme inſenſibles, ils ſe plaignaient à peine, & on les entendait ſans ceſſe balbutier; leurs urines devenaient troubles, lixivieuſes, d'autres fois très-rouges, & exhalaient une odeur très-fétide.

62. La proſtration des forces était extrême

après le ſecond ſepténaire ; les ſpaſmes, les ſoubreſauts & les tremblemens des levres devenaient plus fréquens ; le délire taciturne ou l'aſſoupiſſement plus conſtant ; les malades retiraient leurs bras, lorſqu'on voulait leur toucher le pouls : ils étaient tourmentés par des inquiétudes, & ſe découvraient continuellement la poitrine. Les taches pétéchiales diſparaiſſaient, pâliſſaient, ou bien prenaient une couleur livide ; les yeux étaient inégalement ouverts : ſurvenaient quelquefois des parotides, ſouvent des ſelles involontaires & colliquatives, le météoriſme, la retention d'urine, la difficulté d'avaler, des défaillances, des ſueurs viſqueuſes, &c. &c.

63. Telle était généralement la marche de cette cruelle maladie, d'abord lente dans ſes progrès : cependant elle était tellement rapide chez quelques malades, qu'avant la fin du premier ſepténaire, on voyait ſe manifeſter les ſymptômes graves de la deuxieme & même de la troiſieme période ; tels qu'une ſtupeur profonde, la réſolution des forces, le délire ſourd, l'aſſoupiſſement, le hoquet, les tremblemens des mains & des levres, l'abattement du pouls, &c. Il était bien rare que ſa durée ne fût que de quatorze jours ; elle ſe terminait pour l'ordinaire le

dix-ſeptieme, ſouvent le vingt-unieme jour, & quelquefois plus tard, par des urines troubles, peu ſédimenteuſes, quelques ſelles & des ſueurs générales, douces, mais moins abondantes que dans la fievre putride-maligne.

64. Quoique nous n'ayons jamais douté que le délétere ne porte pas ſeulement ſon action ſur la faculté tonique, mais encore qu'il frappe les humeurs de ſon caractere propre, cependant, comme nous avons obſervé de ces maladies ſe terminer par une ſimple moiteur & ſans autre excrétion ſenſible, ne ſerait-il pas permis d'attribuer leur terminaiſon, autant au réveil des forces toniques, dont l'impreſſion des miaſmes ſur le ſyſtême animal fomentait la deſtruction, qu'aux évacuations, quelque critiques qu'on les ſuppoſe ? puiſqu'on voyait au même inſtant la langue devenir humide, la peau douce & moite, la tête ſe débrouiller, les fonctions ſe régulariſer, & le pouls reprendre de la conſiſtance & marcher vers l'état naturel.

65. Cette terminaiſon heureuſe, on était ſans doute plus en droit de l'attendre chez les perſonnes d'une conſtitution naturellement forte, celles qui n'étaient pas affaiblies par des maladies antérieures, énervées par des excès, exténuées par des privations, deſſéchées

par des chagrins, que chez celles qui ſe trouvaient dans des circonſtances contraires. Un délire tranquille & peu conſtant, les ſens peu hébétés, les tremblemens modérés, les forces peu abattues, la langue humide, la peau douce & moite, les urines troubles, la faiſaient préſager. Mais nous augurions toujours mal, lorſque la marche de la maladie était rapide, que les vomiſſemens étaient opiniâtres, les inſomnies continuelles & la proſtration des forces abſolue ; que les tremblemens des mains, des levres, de la langue & le hoquet étaient permanens, la ſtupeur profonde, les yeux enflammés, le regard égaré, le ſon de la voix très-altéré, les pétéchies de couleur pourprée, l'apparition des parotides ſans ſoulagement, &c. = Etaient des ſignes mortels, le météoriſme qui ſurvenait à des ſelles involontaires & ichoreuſes, la difficulté d'avaler, la perte de la voix, celle de la vue, les défaillances ; quand les taches pétéchiales prenaient une couleur livide, que les malades faiſaient des efforts continuels pour ſe découvrir ou pour ſortir du lit ; qu'ils avaient les extrémités froides, des ſueurs viſqueuſes, &c.

66. Comme le temps d'irritation de la fievre putride-maligne le commandait (33

ed 37), il était rare que dans la premiere période même de la fievre maligne d'hôpital, nous euſſions à brider une réaction ſupérieure à l'action de la cauſe qui produiſait la maladie, à diminuer la tenſion des fibres, à modérer l'éréthiſme, à enchaîner, en un mot, les mouvemens impétueux de la nature. De tous les ſymptômes dont elle ſe compoſait, les anxiétés dans le domaine épigaſtrique, les naufées, les vomiſſemens & les douleurs tenſives ou comprimantes à la tête, au dos, aux jambes, nous paraiſſaient les ſeuls dépendre de l'état ſpaſmodique, ou de l'impreſſion que le délétere faiſait ſur le ſyſtême ſenſible. Auſſi notre premiere attention était de netoyer au plutôt le canal alimentaire, par le ſecours de l'émétique, des miaſmes qui s'y étaient introduits avec la ſalive; & par une ſecouſſe ſalutaire donnée à tout le ſyſtême, de rompre le rapport qui ſe trouvait exiſter avec eux. Généralement une doſe d'émétique, donnée par fraction de grain, comme nous l'avons dit plus haut (34), décidait d'ailleurs quelques ſelles, ou bien nous les provoquions par quelques lavemens laxatifs; & nous ne doutons pas même un moment que cette méthode ne nous ait réuſſi plus d'une fois à déſinfecter le corps de la contagion, & à faire avorter

la

la maladie ; particuliérement chez Madame Ducros, qui, depuis quatre jours, en préſentait les ſignes les moins équivoques. Ses effets étaient pour l'ordinaire une diminution remarquable dans les ſymptômes ; & les malades en éprouvaient un ſoulagement très-ſenſible, pendant deux & même trois jours (34, 35). Obs. XIX.

67. Il en était de même des boiſſons diaphorétiques, adminiſtrées à larges doſes, dès l'invaſion de la maladie, & avant que la cauſe morbifique eût frappé profondément la faculté tonique juſques dans ſes principaux organes : elles ont ſuffi quelquefois à noyer, en quelque ſorte, & à rendre mobiles les miaſmes, & à les éliminer par l'émonctoire de la peau. Indépendamment de l'exemple que nous en avons rapporté ailleurs (16), il eſt de notre connaiſſance qu'un grand nombre de perſonnes atteintes de la fievre maligne d'hôpital, ſe ſont tirées d'affaire, en ſe gorgeant d'eau froide durant tout le cours de la maladie. Nous ne doutons nullement que les véſicatoires, appliqués dans le premier temps de la maladie, n'euſſent quelquefois réuſſi à attirer au dehors les corpuſcules contagieux ; mais nous avouons franchement que nous n'y avons eu recours que dans le ſecond ou même le troiſieme période.

68. Il était très-avantageux de placer les malades, autant que faire ſe pouvait, dans des chambres ſpacieuſes; &, ſelon le conſeil de Pringle, d'en renouveller ſouvent l'air, par le moyen du feu, & en tenant ouverts les rideaux des lits, les portes & les fenêtres; comme auſſi d'en corriger l'infection avec le vinaigre, ou l'acide muriatique mis en évaporation. Dans la premiere période de la maladie, la boiſſon était le petit-lait, aromatiſé avec un peu d'eau de fleurs d'orange, la tiſane de chicorée douce, dans laquelle on faiſait infuſer quelques fleurs de camomille romaine; quelquefois la limonade végétale, ou bien l'orangeat, ſelon les circonſtances. Nous permettions de plus aux malades, toutes les quatre ou cinq heures, un bouillon dégraiſſé, & altéré avec l'oſeille dans le temps, & dans un autre, avec la chicorée, le cerfeuil, la carotte ou l'oignon, ou même avec deux ou trois cuillerées de crême de riz à l'eau.

69. Les premieres voies étant débarraſſées (66), à moins que des anxiétés précordiales, des nauſées, les vomiſſemens, & autres ſymptômes proprement nerveux (47 à 50), ne nous obligeaſſent à recourir, ſelon le cas, à quelques anti-ſpaſmodiques (37), quelquefois aux narcotiques même, comme la thériaque ou

quelque petite doſe d'opium ; nous ne tirions plus nos indications que de la léſion de la faculté tonique : car, quoique les miaſmes contagieux agiſſent directement ſur les humeurs en les corrompant, cette corruption & les ſuppurations dans les principaux viſceres, qui en étaient les ſuites funeſtes, nous paraiſſaient encore plus dépendre des ſtaſes, des engorgemens réſultant de l'état malin ou atonique. Le camphre, le quinquina, le ſafran, la racine de valériane, la ſerpentaire de Virginie (38), étaient encore ici notre principale reſſource. Nous les preſcrivions de bonne heure, lorſque la marche de la maladie était rapide ; plus tard, lorſqu'elle était lente, & à des doſes proportionnées à l'état de délire, de ſtupeur, d'abattement des forces, mais ſans jamais les outrer.

70. Dans les états de grande faibleſſe, avec ſpaſmes, tremblemens, hoquet & autres ſymptômes nerveux conſécutifs (47 à 50), nous aſſocions le muſc aux moyens ci-deſſus, non à un gros par jour, comme le veut Leclerc, mais ſeulement à dix ou douze grains au plus ; une plus forte doſe, comme le font les ſtimulans trop actifs, nous ayant paru exciter trop tumultueuſement l'énergie vitale & augmenter le délire. Combiné principalement avec l'extrait

de quinquina & le camphre, nous lui avons vu produire des effets surprenans. Une seule fois, nous avons administré, mais sans succès, le phosphore dans du bon vin, contre l'exolution extrême des forces.

71. C'est dans ces circonstances que les vésicatoires promenés çà & là, à titre seulement de rubéfians, nous ont paru utiles : en excitant puissamment les forces vitales, ils accéléraient puissamment la résolution des humeurs, & favorisaient cette moiteur salutaire, qui nous annonçait que la maladie marchait vers sa fin. Nous avons quelquefois obtenu le même succès de l'esprit de Mindererus (acétite ammoniacal), administré à la même époque : mais rien ne plaisait plus aux malades, & ne les soulageait autant que le bon vin; son usage relevait singuliérement le pouls, débarrassait la tête & diminuait la stupeur. Aussi, dès le neuvieme ou le dixieme jour de la maladie, nous en faisions donner après chaque dose des toniques anti-septiques & des bouillons; & encore, pour boisson ordinaire, mouillé avec quatre ou cinq parties d'eau. Un jeune homme a bu, de cette maniere, environ une pinte de vin de Bourgogne ou de l'Hermitage, toutes les vingt-quatre heures, durant presque tout le cours de la derniere période de la ma-

ladie ; & nous ne doutons pas un moment qu'il ne doive ſa guériſon principalement à cette boiſſon.

72. Auſſitôt la fievre tombée, nous purgions avec trois onces de manne & un ou deux gros de ſel d'epſom (ſulfate de magnéſie), diſſous dans ſept à huit onces d'une décoction d'un gros & demi à deux gros de quinquina. Quelques jours après, nous placions encore un cathartique d'un gros de rhubarbe & d'autant de crême de tartre (tartrite acidulé de potaſſe) en poudre ; & nous remédions, par le ſecours de quelques fortifians, d'alimens légers & analeptiques, & de l'exercice pris avec modération, à la ſomnolence, à l'hébétitude des ſens, à la faibleſſe de la vue & à la perte de la mémoire, dont la convaleſcence s'accompagnait ſouvent.

Les dames, veuve Riondel, âgée d'environ ſoixante ans, & veuve Mollard ſa fille, âgée d'environ quarante ans, après avoir donné leurs ſoins, dans la maiſon d'arrêt, à des pauvres priſonniers atteints de la fievre de priſon, ſe rendirent à leur campagne à Varce, le 8 du mois de meſſidor an VII. Déjà ſans doute frappées de l'influence contagieuſe, elles n'y furent pas plutôt arrivées, qu'elles éprouverent, l'une & l'autre, des laſſitudes, de l'accablement, un étonnement de tête, des vertiges, des *Obs. XX.*

alternatives de chaud & de froid, un ſommeil agité, des douleurs comprimantes à l'occiput & lancinantes aux lombes, un ſentiment d'oppreſſion à la région de l'eſtomac, des nauſées, &c. Appelé auprès d'elles, auſſitôt après le premier ſepténaire, durant lequel le citoyen Perot, officier de ſanté à Vif, leur avait adminiſtré les délayans & les évacuans, nous remarquâmes, chez la mere, le viſage abattu, les yeux appeſantis, la voix embarraſſée, la reſpiration gênée, la ſtupeur des ſens, le tremblement des mains, la ſurdité, le ventre dévoyé & la matiere des déjections verdâtres : la langue était ſeche & gercée, le pouls peu accéléré, mais mou. Limonade légere de crême de tartre (tartrite acidulé de potaſſe), ſoluble, pour boiſſon ordinaire ; camphre & nitre, & une taſſe de crême de riz à l'eau, toutes les quatre heures. — Deux jours après, 10.e de la maladie, viſage bouffi, yeux inégalement ouverts, langue ſeche, noire & retirée, taches pourprées, ſtupeur profonde, délire obſcur, tremblemens des levres, ſoubreſauts dans les tendons, hoquet, déjections involontaires, météoriſme, abattement du pouls, véficatoires, qui ne rougirent pas même la peau ; toniques antiſeptiques (54), que la malade n'avalait qu'avec la plus grande difficulté. Elle mourut

le 13.e jour. = Chez sa fille, le 8.e jour de sa maladie, visage bouffi, yeux battus, douleur tensive de tête, qui, de l'occiput, répondait aux sinus frontaux, tiraillemens incommodes dans la région lombaire, langue seche, respiration gênée, anxiétés précordiales, hébétitude des sens, langueur, abattement des forces, pouls vîte & faible. Tisane de chicorée ou autre délayant, une tasse de crême de riz à l'eau toutes les quatre heures; pilules de camphre, de safran & de nitre. = Le 10.e, yeux ternes & larmoyans, visage plus abattu, langue noire, limon sale autour des dents, stupeur des sens plus profonde, respiration coupée, taches pétéchiales, surdité, tremblement des levres, voix embarrassée, prostration des forces, pouls petit & peu consistant, hoquet passager, soubresauts. Aux pilules précédentes, fut ajouté l'emploi de quinquina & de la valériane (54); on donna pour boisson la tisane de racine de scorsonnere, & on appliqua les véscatoires aux jambes. = Nous fûmes instruit, le 14.e, qu'on s'était opposé, la veille, à l'administration d'un cathartique, que nous n'avions pas conseillé; qu'une douce sueur & une selle abondante avaient suivi le redoublement, qui avait été violent; mais que la malade était très-assoupie, & que ses forces

Obs. XXI.

paraiſſaient extrêmement abattues. Continuation du même moyen ; plus une taſſe de bouillon de viande bien dégraiſſé, toutes les quatre heures, & quelques cuillerées de bon vin. = Nous dérobâmes, le 15.e, trois heures à nos occupations de la ville, pour aller voir la malade. Nous lui trouvâmes la langue humide, dans ſes bords, & la croûte qui la recouvrait, légérement ſoulevée & bourſouflée, la peau douce au toucher, les urines troubles. Il y avait des inſtans d'un délire tranquille ; d'autres, d'un aſſoupiſſement dont on la tirait facilement en lui parlant. La reſpiration était d'ailleurs fort libre ; &, malgré l'abattement des forces, nous osâmes prédire qu'avec le ſecours des mêmes moyens, la maladie déclinerait décidément, le 17.e jour ; ce qui arriva en effet.

Obs. XXII. La maladie du cit. Andrieu, débitant de tabac, rue St. Louis, âgé d'environ trente-cinq ans, que nous vîmes pour la premiere fois, le treizieme du mois de brumaire an VIII, & de la maladie le 3.e jour, ſe compoſait des ſymptômes ſuivans : Langueur, mal-aiſe, engourdiſſement des membres, ſommeil troublé par des rêves effrayans, vertiges, douleurs tenſives & à la tête & aux lombes, découragement, yeux appeſantis, viſage abattu, reſ-

piration entrecoupée, ſentiment d'oppreſſion à l'épigaſtre, dégoût, langue blanche, nauſées, urines naturelles, pouls peu fréquent & variable. Tiſane de chicorée à boire avec le ſirop de vinaigre, clyſteres; & le lendemain 4.e, l'émétique par fraction de grain. Ce dernier remede produiſit quatre vomiſſemens de ſucs viſqueux, & pluſieurs ſelles de matieres porracées & vermineuſes. = Les 5.e & 6.e, même état: pilules de camphre, d'extrait de valériane & de nitre. = Les 7.e & 8.e, viſage plus abattu, regard fixe, yeux larmoyans, langue ſeche & brune, voix embarraſſée, reſpiration accompagnée de ſoupirs, idées confuſes, ſtupeur des ſens, pouls petit & plus accéléré, urines blanches. Mêmes remedes, & une taſſe de crême de riz à l'eau toutes les quatre heures. = Le 9.e, le redoublement de la nuit s'était accompagné de mouvemens convulſifs; taches pourprées, yeux rouges, ſaignement de nez, langue noire, délire obſcur, tremblement des mains, pouls petit & intermittent. Aux pilules précédentes, fut aſſociée une potion avec l'eau de pourpier & de tilleul, celle d'eau de fleurs d'orange, la coraline & le ſirop de fleurs de pêcher. = Les 10e & 11e, ſurdité, agitations convulſives, qui ſe répétaient fréquemment; délire ſoutenu, langue retirée, un limon noir

recouvrant les dents & les gencives, ſoubreſauts, hoquet paſſager ; pouls petit, ſe perdant par la preſſion des doigts ; déjections verminеuſes rendues involontairement ; le malade retirant le bras, lorſqu'on lui tâtait le pouls : les redoublemens dans la nuit étaient toujours violens & les yeux très-enflammés ; celui ſurtout du côté droit, qui ſe trouvait frappé d'un chemoſis. Véſicatoires aux jambes, potion compoſée avec la décoction de quinquina, de racine de valériane & de ſafran, à laquelle on ajoutait l'eau de fleurs d'orange, la liqueur minérale anodine d'Hoffmann & le ſirop de limon. = Les 12.e & 13.e, les ſymptômes ſe ſoutinrent au même degré d'intenſité; redoublemens toujours violens, toujours quelques mouvemens convulſifs, quelques déjections involontaires, qui ne diminuaient pas la tuméfaction de l'abdomen, ſaignement de nez, hoquet momentané, aſſoupiſſement, viſage blaffard, pouls abattu. L'eſprit de Mindererus (acétite ammoniacal) fut ajouté à la potion précédente, & on donna de plus une taſſe de bouillon de viande, bien dégraiſſé, & acidulé avec le ſuc de citron, & quelques cuillerées de bon vin de temps en temps. = Les 14.e, 15.e & 16.e, même état & mêmes remedes, ſi ce n'eſt qu'on augmenta la quantité de vin. = Le 17.e, il y eut des ſelles

abondantes à la ſuite du redoublement, & qui ſe répéterent les jours ſuivans ; la peau fut douce & moite, la tête ſe débrouilla, la connaiſſance revint, la croûte noire de la langue ſe bourſouffla, devint ſpongieuſe, le pouls reprit de la conſiſtance ; chaque jour on remarquait un mieux-être, les fonctions marcher vers l'état naturel ; & le 21.e jour, le malade entra en convaleſcence ; mais elle fut longue & pénible.

Observ. XXIII.

Notre collegue Chanoine fut aux ſoins des cit. Gagnon & Chabert, médecins, & Boſſet, officier de ſanté militaire, pendant le premier ſeptenaire de la maladie qu'il contracta dans les hoſpices, ſur la fin du mois de brumaire. Appelé, le 8.e jour en remplacement du cit. Gagnon, qui ſe trouvait abſent, nous trouvâmes le pouls du malade, quant à la fréquence, à-peu-près dans l'état naturel, mais moins conſiſtant. La chaleur de la peau & les urines n'avaient éprouvé aucun changement ; les idées n'étaient rien moins que nettes ; la tête était étonnée & affectée d'une douleur gravative ; les yeux étaient appeſantis, le viſage abattu, la langue blanche. Ces ſymptômes s'accompagnaient de laſſitude, de langueur, de triſteſſe & d'un état de ſtupeur. Le malade s'était adminiſtré l'ipécacuanha dans les premiers jours, &

il n'y eut de preſcrit qu'une infuſion légere de fleurs de tilleul & de violettes, pour boiſſon, alternativement avec le petit-lait altéré avec le ſirop violat & l'eau de fleurs d'orange, les pilules de camphre & de nitre. = Le 9.e, les idées furent plus diſparates, les ſens plus hébétés, la voix plus embarraſſée, les yeux plus battus, le pouls était variable & la langue ſeche & brune : déjà il y avait des agitations dans les membres, des ſoubreſauts dans les tendons. Aux pilules de camphre & de nitre, on ajouta l'extrait de valériane & quelques gouttes de liqueur minérale anodine d'Hoffmann au petit-lait. = Le 10.e, même état & mêmes remedes. = Le 11.e, langue ſeche, noire & retirée, limon ſale autour des dents & des gencives, délire taciturne, taches pétéchiales, ſurdité, reſpiration coupée, tremblement des mains, mouvemens convulſifs, ſpaſmes des muſcles de la face, ſoubreſauts continuels, redoublemens plus forts durant la nuit, pouls toujours vif, mais petit, & s'effaçant par la preſſion des doigts. Mêmes remedes ; plus, la potion avec le quinquina, la racine de valériane & le ſafran (54). L'application des véſicatoires & l'emploi des acides minéraux furent propoſés & rejetés. = Les 12.e & 13.e, non ſeulement les ſymptômes ſe ſoutinrent, mais

les accidens nerveux avaient pris plus d'intenſité. A la potion précédente, furent ajoutés quelques grains de muſc. = Le 14.e, après une ſelle qui ſurvint au redoublement de la nuit, la peau fut moins ſeche, & le pouls un peu moins vif & roide ; néanmoins l'état ſpaſmodique ſubſiſtait toujours. Il paſſa qu'on appliquerait les véſicatoires, dont le rebut qu'ils avaient déjà eſſuyé, il y avait trois jours, avait fait ſonner le tocſin dans la ville. = Les 15.e & 16.e, les mouvemens convulſifs furent, & plus répétés & plus alarmans : le malade, au moment de pouſſer une petite ſelle ou de chaſſer un vent, donnait des ſignes d'inquiétude, il éprouvait des agitations horribles qui lui faiſaient ſe battre le ventre avec les mains ; & enſuite l'irradiation nerveuſe paraiſſait gagner les parties ſupérieures, & produiſait la convulſion des muſcles du viſage (1). Continuation des mêmes

(1) Non ſeulement l'action des véſicatoires, en effarouchant davantage la ſenſibilité, avait excité cette excandeſcence des mouvemens, bien capable de faire avorter la révolution critique ; mais encore celle des oignons qui furent appliqués dans le même temps, à notre inſçu, & dont nous n'avons été inſtruit que long-temps après la maladie. Les commeres ne ſont pas toutes dans les campagnes, il en exiſte dans les villes ; & généralement elles ne laiſſent enſevelies dans l'ombre du myſtere que celles de leurs ſottiſes qui n'ont pas décidé la perte des malades.

moyens, potions huileuſes (36) & topiques anodins ſur l'abdomen. = Le 17.e, les ſelles eurent lieu ſans agitations : elles furent abondantes ; il y eut une douce ſueur générale ; la tête commença à ſe débrouiller, le pouls prit de la conſiſtance, & la maladie ſon déclin.

Observ. XXIV. La contagion dont notre eſtimable collegue Duchadoz, âgé de cinquante ans, fut frappé le quinzieme jour du mois de frimaire, ſe manifeſta par un état de langueur & d'engourdiſſement, des laſſitudes, des friſſons vagues, des douleurs à la tête & à la région des lombes, le dégoût & un ſommeil agité. N'écoutant que le zele pour l'exercice de ſon état, il ſe traîna encore le lendemain, 2.e jour de la maladie, auprès de quelques-uns de ſes malades. = Le 3.e, nous fûmes appelé pour le voir avec le cit. Gagnon, médecin, & Bilon, officier de ſanté ; & nous remarquâmes les ſymptômes ſuivans : Viſage abattu, yeux appeſantis, langue blanche ; toux violente, qui rendoit déchirantes les douleurs à la tête & aux lombes ; reſpiration accompagnée de ſoupirs ; anxiétés précordiales, abattement, agitations, terreur qui tenait du déſeſpoir, pouls vif & accéléré, chaleur de la peau peu conſidérable, urines naturelles. Lavemens,

pédiluves, boiſſons acidulées. = Le 4.e, même état; émétique en lavage qui provoqua trois vomiſſemens de ſucs viſqueux, & décida quatre ſelles. = Les ſymptômes perſiſterent au même degré, les 5.e & 6.e: la toux était toujours importune & très-fatigante; elle excitait, même par fois, des nauſées; la peau était plus aride, & le pouls plus vif & variable. Petit-lait, alternativement avec la limonade végétale pour boiſſon, pilules de camphre & de nitre. = Les 7.e & 8.e, morofité ſombre, reſpiration coupée, tête embarraſſée, pouls plus petit & plus faible. Quinquina & ſafran (38). = Le 9.e, toux moins incommode, redoublemens vagues & plus forts, langue ſeche & noire dans ſon milieu, reſpiration plus gênée, raiſon par fois égarée, hoquet paſſager, ſtupeur des ſens, pouls moins conſiſtant. La ſerpentaire de Virginie fut aſſociée au quinquina & au ſafran. = Le 10.e, même état, ſi ce n'eſt que nous trouvâmes, & le cit. Trouſſet auſſi préſent, & le ventre plus fourni, & la langue plus humide dans ſes bords. Ces deux ſymptômes parurent indicatifs d'un laxatif: il fut propoſé; & il paſſa, avec le conſentement du malade, qu'il ſerait adminiſtré auſſitôt. Quatre ſelles furent le produit du remede. = Le 11.e, délire taciturne, hoquet plus fréquent, ſoubreſauts dans les tendons, tremblement des

mains, pouls plus débile, proſtration des forces, telle que le malade qui reſtait ſouvent couché ſur un des côtés, ne put plus l'être que ſur le dos. Le muſc fut aſſocié à la potion précédente ; on appliqua les véſicatoires, & on donna quelques cuillerées de vin. = Les ſymptômes prirent toujours plus d'intenſité, le viſage ſe tuméfia & devint blaffard, les yeux furent larmoyans, la reſpiration plus laborieuſe, les ſoubreſauts & le hoquet conſtans, le pouls miſérable, le ventricule ſe météoriſa, &c. malgré les ſecours précédens, la mixture de Riviere, les lavemens de quinquina, de camphre & de fleurs de camomille, les ſinapiſmes, &c. ; & la mort vint ravir, le 13.e jour, cet intéreſſant malade, dont la perte a fait le plus grand tort à ſa famille, à ſes amis & à ſa patrie.

Obs. XXV & XXVI. La crainte, le déſeſpoir, donnerent pareillement, dans le courant du mois de nivôſe, la plus grande énergie à l'action de la contagion, & chez le citoyen Cabane, chirurgien en chef de l'hoſpice militaire de cette ville, & chez le citoyen Champion, négociant, rue du Quai, âgés l'un & l'autre d'environ trente-cinq ans, & chez le citoyen Treillard, directeur de la meſſagerie, âgé d'environ ſoixante-quinze ans. La maladie des deux premiers ſe compoſa des mêmes ſymptômes que celle dont en l'obſervation

l'obſervation précédente ; elle eut la même marche & la même terminaiſon. Il eſt pourtant à remarquer que le premier de ces malades eut l'art d'eſcamoter, pendant cinq jours, les pilules de camphre & de nitre, & que chez le ſecond, nous trouvâmes, de même que le cit. Bilon, un amendement dans ſon état, après des déjections & une moiteur générale qui eurent lieu à la ſuite du redoublement du 11.e jour ; que la langue devint plus humide, la reſpiration moins gênée ; le hoquet ne fut que paſſager, de continuel qu'il était ; la tête ſe trouva moins occupée, le ventre moins tendu & le pouls plus raſſurant : mais que le lendemain, 12.e, un lit de ſangle, ſur lequel on avait tranſpoſé le malade, & dont les jambages étaient mal arrêtés, s'affaiſſa ; & qu'auſſitôt après cette ſecouſſe, nous vîmes nos eſpérances s'évanouir : le hoquet redevint conſtant, la reſpiration très-laborieuſe, l'aſſoupiſſement ſe rétablit, le viſage s'affaiſſa, le pouls fut miſérable, & le malade termina ſa carriere le 13.e jour.

Quant au troiſieme malade, (le cit. Treillard), nous le vîmes, pour la premiere fois, le 7.e jour de ſa maladie, avec le cit. Joubert, ſon médecin. A la terreur, à l'accablement, au découragement & à la ſtupeur près, le pouls, *Obs. XXVII.*

la reſpiration & les urines, ne préſentaient aucun ſigne d'altération ; ceux de gaſtricité nous firent placer, ce même jour, un cathartique, qui procura quelques ſelles. — Le 8.e, même état. Pilules de camphre & de nitre, & continuation des mêmes boiſſons délayantes acidulées. — Le 9.e, délire conſtant, taches pourprées, ſurdité, ſoubreſauts des tendons, hoquet paſſager, voix embarraſſée, viſage abattu, pouls fréquent & faible. Potion tonique (54). — Le 10.e, pouls moins conſiſtant, les ſymptômes nerveux plus permanens, affection comateuſe. Véſicatoires, addition du muſc à la potion précédente, quelques cuillerées de bon vin. — Les 11.e & 12.e, les fonctions vitales devinrent toujours plus languiſſantes, l'abattement des forces plus conſidérable, malgré les ſtimulans précités, quelques gouttes d'eſprit de ſel ammoniac (ammoniaque), même quatre grains de phoſphore dans deux onces de vin d'Eſpagne ; & le malade périt le 13.e jour.

OBS. XXVIII. Ce fut le onzieme du même mois de frimaire, & le 9.e jour de la maladie, que nous fûmes prié de voir la femme Fette, rue Perriere, âgée d'environ trente-ſix ans. Déjà un aſſoupiſſement carotique, la langue ſeche, noire & retirée, la reſpiration très-gênée, le pouls faible & ſe perdant par la preſſion des doigts, la

difficulté d'avaler, &c. nous firent préſager la mort très-prochaine. En effet, les véſicatoires, & ſucceſſivement les ſinapiſmes, ne rougirent pas même la peau ; le vin & les autres fortifians furent inutiles, la déglutition étant empêchée ; & la maladie ſe termina par la mort, le 11.e jour. = Les principaux ſymptômes que nous remarquâmes chez la fille Fette, âgée de treize ans, & qui avait contracté la maladie dans le même temps que ſa mere, conſiſtaient en un délire obſcur & continuel, viſage abattu, yeux troubles, reſpiration embarraſſée, ſoubreſauts dans les tendons, tremblement des mains, langue ſeche, noire & retirée, fluxion des jambes ſur les cuiſſes, pouls petit & faible. Comme on nous aſſura qu'il avait été de toute impoſſibilité, durant tout le temps de la maladie, de lui faire avaler autre choſe que de l'eau froide, nous conſeillâmes de continuer cette boiſſon, en y mêlant un peu de vin ; ce qui fut exécuté le même jour, & le lendemain, 11.e de la maladie. Cette boiſſon paraiſſant plaire ſinguliérement à la malade, nous preſcrivîmes, dans les intervalles, quelques cuillerées de vin pur. — Le 12.e, on crut s'appercevoir d'une rémiſſion dans les ſymptômes. — Le 13.e, après deux ſelles & une moiteur générale, la connaiſſance revint à la malade, la reſpiration fut libre, la

langue humide, le pouls avait pris de la force, les ſoubreſauts & les tremblemens des mains n'exiſtaient plus. — Le lendemain, 14.e, la malade était ſans fievre ; elle demanda à manger. Je lui fis donner du pain trempé dans le vin; & elle ſe tira d'affaire, ſans autre ſecours que l'eau & le vin.

Obs. XXIX. Le même fait ſe préſenta dans la famille du citoyen Ville, Pont-Saint-Jaime, dont dix perſonnes, ſur onze dont elle eſt compoſée, furent frappées de la contagion dans le même mois de frimaire & le ſuivant, & aucune n'a ſuccombé ſous ſes coups : de quatre enfans qui la contracterent en même temps, avec madame Ville leur mere, peu de jours après leur arrivée en cette commune, il fut impoſſible de faire prendre à deux des filles, l'une âgée de cinq & l'autre de onze ans, autre choſe que de l'eau froide, & quelques morceaux de croutes de pain ou de gâteau, qu'on leur accordait de temps à autre. Nous fîmes encore ajouter le vin à l'eau, vers le 9.e jour, & ſucceſſivement quelques cuillerées de vin pur; & malgré la gravité des ſymptômes malins dont la maladie ſe compoſait, chez l'une & chez l'autre, elle ſe termina heureuſement le 14.e jour.

Obs. XXX. La même difficulté ſe préſenta chez la cuiſiniere, âgée d'environ vingt-deux ans. On l'eût

priſe pour une extatique, ſi grande était la ſtupeur des ſens dès le 4.e jour de la maladie, & qui ne ceſſa le 8.e, que pour faire place à un délire, tel que la malade était ſaiſie de ſpaſme, lorſque quelqu'un s'approchait de ſon lit, par la crainte où elle était qu'on ne venait que pour la mettre dans un cercueil & l'enſevelir; ce qui lui faiſait d'ailleurs rejetter tout ſecours, excepté l'eau froide. Les mains & les levres étaient tremblantes, le regard égaré, la reſpiration entrecoupée, le viſage bouffi, le pouls petit & débile. On appercevait des taches pétéchiales ſur la poitrine & les bras; il y avait des ſoubreſauts dans les tendons: on entendait la malade ſans ceſſe balbutier. Nous ne pûmes jamais ſavoir d'elle les ſentimens de douleur & d'anxiété qu'elle pouvait éprouver, ni examiner l'état de ſa langue. Sa mere, arrivée le 10.e jour pour la ſoigner, réuſſit à lui faire avaler quelques taſſes de bouillon maigre, dans lequel on avait fait tremper un morceau de pain. Nous fîmes ajouter du vin à l'eau qui lui ſervait de boiſſon, enſuite lui en donner quelques cuillerées de pur. — Le 11.e, il y eut une rémiſſion ſenſible dans les ſymptômes; le délire ceſſa, & la maladie ſe termina heureuſement, le 14.e jour, par des déjections & une moiteur générale.

Obs. XXXI. Sur la fin du mois de nivôſe, nous fûmes priés de donner des ſoins à la femme Grand, rue Neuve, âgée d'environ cinquante ans. Elle était au 9.e jour de ſa maladie, & avec les ſymptômes les moins équivoques de la fievre maligne d'hôpital. Douleur de tête gravative, ſtupeur des ſens, langue noire, yeux appeſantis, viſage blaffard, reſpiration gênée, anxiétés précordiales, pétéchies, abattement des forces, tremblement des mains, pouls petit & variable. Juſques à ce jour, on n'avait adminiſtré que la tiſanne d'orge : je preſcrivis celle de chicorée avec le ſirop de vinaigre, une taſſe de crême de riz à l'eau toutes les quatre heures, & les pilules de camphre & de nitre. — On ne put réuſſir à faire avaler à la malade que deux ou trois de ces pilules, & à des intervales fort éloignés ; & il en fut de même de la potion avec l'infuſion de ſafran & le ſirop de quinquina (38), que nous leur ſubſtituâmes. — Le 11.e, ſoubreſauts dans les tendons, tremblemens des mains & des levres, hoquet paſſager, délire taciturne, langue noire, les dents & les gencives recouvertes d'un limon noir, abattement du pouls. L'eau & le vin pour boiſſon, un bouillon de viande dégraiſſé, à la place de la crême de riz, & par-deſſus, un peu de bon vin pur. — Le 13.e, abattement extrême des forces, pouls

grand, mais qui s'éteignait par la preſſion du doigt, reſpiration gênée & coupée par des ſoupirs, yeux inégalement ouverts & larmoyans, viſage bouffi, aſſoupiſſement, ventre tuméfié : la malade ſe découvrait involontairement la poitrine, & retirait le bras lorſqu'on lui tâtait le pouls. On mêla une plus grande quantité de vin à l'eau qui lui ſervait de boiſſon; on en donna d'ailleurs une demi-taſſe tout par, de deux en deux heures; on continua le bouillon de viande toutes les quatre heures; l'application des véſicatoires ſouffrit quelques difficultés, & n'eut pas lieu. — Le 14.e, déjections alvines, ſueur générale : l'état de la malade en fut ſenſiblement amélioré ; les ſymptômes perdirent chaque jour de leur force, & la fievre ceſſa parfaitement le 17.e jour, ſans autre ſecours.

Agitations, impatience, palpitations, difficulté à ſoutenir la lumiere & le bruit, ſoif, ſéchereſſe du palais, aridité de la peau : tels étaient les ſymptômes nerveux primitifs que nous remarquâmes prédominer, le vingt-deux frimaire, 6.e jour de la maladie, chez le cit. ***, âgé d'environ vingt-cinq ans, d'une conſtitution naturellement faible, & non encore parfaitement déſinfecté du virus vénérien. Comme il avait déjà été évacué, nous preſcrivîmes le petit-lait, avec quelques gouttes anodines d'Hoffmann, *Obs. XXXII.*

pour boiſſon, alternativement avec une émulſion aromatiſée avec d'eau de fleurs d'orange, des lavemens, & les pilules de camphre & nitre. — Il ne ſe paſſa rien de bien remarquable juſqu'au 9.e jour. Alors pétéchies, ſurdité, tremblement des mains, langue ſeche & brune, yeux fixes, abattement des forces, délire : le malade, qui avait ſouffert des perſécutions de la révolution, ne voyait plus que gendarmes, maiſons d'arrêt, cachots, guillotines. A une infuſion de racine de valériane, on ajouta l'eau de fleurs d'orange & les ſirops de quinquina & de limon. Mêmes boiſſons. — Le 10.e, même état & mêmes remedes. — Le 11.e, hémorragie naſale très-abondante, proſtration abſolue des forces, pouls déprimé, aſſoupiſſement, viſage abattu, yeux troubles & à moitié ouverts. On remplaça la crême de riz à l'eau, qu'on avait donnée toutes les quatre heures, par un bouillon gras, acidulé avec le ſuc de citron, & par-deſſus, une ou deux cuillerées de bon vin; & à la potion précédente, on ajouta l'élixir ſulfurique. — Le 12e jour, le pouls fut moins abattu. Mêmes moyens. — Le 13.e, déjections de ſang; l'état du malade en fut amélioré; & le 17.e, la maladie ſe termina heureuſement par des ſueurs générales.

Obs. XXXIII. Vers la fin du mois de nivôſe, la femme du cit. Rivoire, cordonnier, rue des Vieux-Jéſuites,

âgée d'environ quarante-cinq ans, eut les ſymptômes les plus familiers au premier ſtade de la fievre maligne d'hôpital (60). Ces ſymptômes prirent tous les jours plus d'intenſité. Boiſſons délayantes acidulées, émétique en lavage, le 5.e jour de la maladie ; enſuite le camphre & le nitre. — Du 8.e au 10.e, taches pourprées, abattement plus conſidérable des forces, pouls ſerré, petit & variable, langue noire, délire obſcur, reſpiration coupée, ſtupeur des ſens. Nous fîmes aſſocier le ſafran aux pilules précédentes. — Du 11.e au 13.e, ſurdité, tremblement des mains, difficulté de ſortir la langue. Potion avec la décoction de quinquina & de racine de valériane (54) ; le vin mêlé à l'eau, pour boiſſon ; une taſſe de bouillon gras, toutes les quatre heures, à la place d'une crême de riz à l'eau. — Le 14.e, déjections alvines involontaires, affection comateuſe, rétraction des jambes, ſoubreſauts, hoquet paſſager, abattement du pouls. L'eſprit de Minderérus (acétite ammoniacal) fut ajouté à la potion précédente ; on appliqua les véſicatoires, & on donna un peu de bon vin de temps à autre. — Les 15.e & 16.e, les déjections n'eurent plus lieu ; la malade ſe découvrait continuellement la poitrine ; la reſpiration était très-laborieuſe, le pouls très-abattu, le viſage blaffard ; le hoquet, juſques-là

très-rare, devint plus fréquent. Continuation des mêmes moyens. — Le 17.e au matin, les ſens furent moins obſcurcis, le viſage moins abattu, le pouls moins fréquent & plus conſiſtant ; la malade commença à jouir de ſes facultés intellectuelles, elle put ſortir ſa langue, qui était humide ; la peau était douce ſans être moite. Nous apprîmes qu'il n'y avait eu ni ſueur, ni déjection ; que la malade, depuis la veille, n'avoit pas même mouillé les linges qu'on avait gliſſés ſous elle, & qu'il lui était ſurvenu une tache noire au derriere. Nous trouvâmes en effet une eſcharre gangreneuſe, très-étendue, ſur l'os ſacrum ; nous retirâmes en même temps, par le ſecours de l'algalie, au moins trois pintes d'urine. La maladie déclina chaque jour ; il n'y eut plus de fievre le 19.e ; mais la convaleſcence fut très-longue & très-pénible, tant par rapport aux ſuites de l'eſcharre gangreneuſe, dont la chûte avoit mis à découvert & l'os ſacrum & les apophiſes épineuſes des deux dernieres vertebres lombaires, comme par rapport à l'atonie de la veſſie, qui a rendu le cathéteriſme indiſpenſable, au moins pendant ſix décades.

OBSERV. XXXIV. La maladie, dont la D.lle Brun, tailleuſe, montée du Pont-de-bois, âgée d'environ quarante-cinq ans, fut atteinte dans le même mois de nivôſe, ſe compoſait, à quelques modifications

près, des mêmes ſymptômes : elle eut la même marche, la même durée, & nous employâmes, pour la combattre, la même méthode de traitement. Sa terminaiſon ne différa non plus de celle dont en l'obſervation précédente, qu'en ce que l'eſcharre gangreneuſe qui ſe manifeſta, le 17.e jour, dans une grande étendue ſur l'os ſacrum, ne fut pas accompagnée d'iſchurie ; qu'il n'y eut pas non plus de déjections alvines, mais bien une moiteur générale, & que la fievre ceſſa complettement le même jour. Cette révolution critique fut d'ailleurs précédée, la veille, d'un violent état ſpaſmodique, excité ſans doute, du moins en partie, par l'action des ſinapiſmes, que des commeres avaient appliqués, en ſecret, à la plante des pieds, & dont l'inflammation, ſucceſſivement la ſuppuration, qui en furent les ſuites, tourmenterent long-temps la malade, & nuiſirent long-temps à ſon rétabliſſement.

Observ. XXXV.

L'expoſition au froid, & la diſparition conſécutive des douleurs articulaires, firent d'abord ſoupçonner que le vice arthrétique était du moins pour quelque choſe dans la production de la maladie dont le citoyen Colaud, cafetier, place de la Conſtitution, âgé d'environ cinquante ans, fut atteint dans la ſeconde décade du mois de pluviôſe : en conſéquence, boiſ-

ſons délayantes, pédiluves ſinapiſés & évacuans. Mais, à la perte de l'appétit, à l'état de langueur, aux laſſitudes, aux étonnemens de tête, au viſage rubicond, ſurvinrent, le 7.e jour de la maladie, des anxiétés précordiales, la reſpiration lourde & embarraſſée, une douleur comprimante à l'occiput, la ſtupeur des ſens, l'abattement des forces, la langue ſeche & noire dans ſon milieu, la confuſion des idées, le pouls faible & petit, &c.; & ces ſymptômes nous ſignalerent ſans équivoque la fievre maligne d'hôpital. Nous preſcrivîmes les boiſſons acidulées & les pilules de camphre & de nitre. — Le malade, qui déjà était dur d'oreille, devint parfaitement ſourd le 9.e jour: le redoublement ſurvint à l'entrée de la nuit, comme de coutume, mais très-fort, d'abord avec une reſpiration ronflante & un délire obſcur, enſuite avec la perte de la parole & preſque du ſentiment. Le pouls n'était pas bien fréquent, mais il était lourd & intermittent. Ce redoublement, qui dura une partie de la nuit, ſe termina par une abondante ſueur. Potion avec une forte décoction de quinquina & de racine de valériane, & quelques cuillerées de bon vin. — Les 10.e & 11.e, ſtupeur des ſens, reſpiration gênée, langue ſeche & noire, & abſence de la ſoif, yeux appeſantis, abattement des

forces, pouls faible & variable, affection caro-tique durant les redoublemens, qui étaient toujours forts. Les véficatoires furent appliqués; la ſerpentaire de Virginie fut ajoutée à la potion précédente, enſemble quelques grains de muſc. — Le 12.e, les ſymptômes avaient la même intenſité; l'abdomen était tuméfié. Quelques gouttes d'eſprit de ſel ammoniac (ammoniaque) furent encore unis à la potion : on avait, d'ailleurs, la plus grande confiance en un lavement dans lequel on faiſait entrer deux onces d'huile d'olives, tenant en diſſolution un gros de camphre, & il fut ſervi le ſoir. Deux ou trois ſelles abondantes en furent le produit, & les aſſiſtans s'en réjouirent. — Le lendemain matin, 13.e, réſolution abſolue des forces, reſpiration plus laborieuſe, déglutition difficile, pouls miſérable: ces ſymptômes furent pour nous le préſage de la mort prochaine du malade, qui eut lieu, en effet, ſur les quatre heures de l'après-midi du même jour.

Le citoyen Chaboud, orfevre, montée du Pont-de-bois, âgé d'environ quarante ans, éprouva, ſur la fin du mois de pluviôſe, des inſomnies, une douleur de tête gravative, des agacemens dans les lombes, des laſſitudes, des engourdiſſemens, le dégoût, des nauſées, &c. Il prit deux doſes de pilules de Sibier, à un ou *Observ. XXXVI.*

deux jours d'intervalle de l'une à l'autre. Ce remede procura, chaque fois, des évacuations exceſſives, & à la fin, ſanglantes. Nous ne le vîmes que le 6.e jour de ſa maladie. Les yeux étaient appeſantis, la tête lourdement douloureuſe & vertigineuſe, le viſage blaffard, la langue ſeche & rouge, les ſens obſcurcis, les forces abattues, le pouls petit, vif & variable : il y avait des crampes, des inquiétudes, des agitations. Boiſſons mucilagineuſes & quelques taſſes d'une infuſion légere de fleurs de tilleul, une taſſe de crême de riz à l'eau toutes les quatre heures, les pilules de camphre & de nitre, & quelques petites doſes de diaſcordium pour modérer la diarrhée qui ſubſiſtait. — Non ſeulement les ſymptômes perſiſterent, mais ils s'agraverent le 9.e jour, excepté la diarrhée qui ſe trouvait être de beaucoup diminuée ; de plus, moroſité ſombre, ſtupeur profonde, délire paſſager, langueur plus conſidérable des forces vitales, ſurdité. Potion avec la décoction de quinquina, de racine de valériane & de ſafran (54). — Le 11.e, tremblement des mains, taches pourprées, retour de la diarrhée. L'élixir ſulfurique fut ajouté à la potion précédente. — Le 12.e, diminution de la diarrhée ; mais elle reprit le 13.e, & fut ſanglante : il y eut des nauſées, des vomiſſemens, un délire

paſſager. Mêmes remedes, de même que le 14.e — Le hoquet devint plus fréquent le 15.e — Le 16.e, la diarrhée n'exiſtait plus, l'abdomen était météoriſé, & le pouls très-déprimé. A la potion, furent ajoutés quelques grains de muſc; on fit des embrocations ſur l'abdomen, avec de l'huile fortement camphrée, mêlée avec de l'éther ſulfurique, & on donna un peu de bon vin. = Le 17.e, douce moiteur; le météoriſme était diminué de plus de moitié, quoiqu'il n'y eût pas eu de déjections alvines; les ſens furent moins hébétés, le pouls moins débile, & le malade eut quelques heures de bon ſommeil. Nous fîmes remplacer l'elixir ſulfurique par l'eſprit de Mindererus (acétite ammoniacal); les embrocations furent continuées, & la doſe de vin augmentée. L'état du malade s'améliora chaque jour; & après quelques ſelles qui ſurvinrent le 21.e, & une moiteur générale, la fievre ceſſa parfaitement.

Observ. XXXVII.

Le citoyen Allier, tréſorier de l'armée des Alpes, âgé d'environ trente-cinq ans, contracta la maladie dans le mois de germinal. Nous ne fûmes appelé que le 8.e jour, pour lui donner des ſoins, avec le citoyen Fournier, officier de ſanté, qui l'avait traité juſqu'à ce moment. Une moroſité ſombre, la crainte, les yeux appeſantis, la tête fatiguée par une douleur

gravative, les ſens obſcurcis, la langue rouge dans ſes bords & brune dans ſon milieu, la reſpiration coupée par des ſoupirs, un ſentiment d'oppreſſion dans tout le domaine épigaſtrique, le pouls peu accéléré, mais variable ; tels étaient les ſymptômes que nous remarquâmes chez le malade, & qui ſe ſoutinrent à-peu-près au même degré d'intenſité juſqu'au 11.e jour. Pilules de camphre & de nitre, boiſſons délayantes acidulées, une taſſe de crême de riz à l'eau toutes les quatre heures. — Aux ſymptômes précédens, ſe joignirent, le 11.e, la ſtupeur des ſens plus profonde, la ſurdité, les tremblemens des mains, quelques ſoubreſauts dans les tendons, un délire taciturne, mais paſſager, des éructations. Potion avec l'infuſion de ſafran & le ſirop de quinquina & de limon (38). = Le 13.e, le redoublement de la nuit fut plus fort, &, quoique ſuivi d'une ſueur abondante, il n'apporta aucun amendement dans les ſymptômes. = Les 14.e & 15.e, viſage bouffi, yeux inégalement fermés, reſpiration plus gênée, abattement plus conſidérable des forces, pouls déprimé, aſſoupiſſement, tuméfaction de l'abdomen. L'eſprit de Mindererus (acétite ammoniacal) fut ajouté à la potion, & on donna un peu de bon vin. — Le 16.e, les ſymptômes furent plus allarmans, le redoublement

redoublement violent ; & le 17.e, déjections alvines, ſueur générale, & ceſſation de la fievre.

Fievre lente nerveuſe.

72. Après les pluies de la fin du mois de nivôſe, non ſeulement les maladies prirent une phyſionomie catarrhale, comme nous l'avons déjà fait remarquer (27 - 58) ; mais encore la fievre lente nerveuſe, fievre lymphatique ou muqueuſe maligne, qui ne s'était montrée que paſſagérement aux mois de vendémiaire & de brumaire précédens, reparut de nouveau, & quelques perſonnes en furent atteintes. Elle débutait par des horripilations vagues & ſouvent répétées, un mal-aiſe, des laſſitudes, l'abattement, le découragement, le dégoût, une douleur obtuſe, qui de l'occiput répondait aux ſinus frontaux, des vertiges, & un état de ſomnolence troublée par des rêves. La débilité augmentait ; les malades étaient ſombres, triſtes, inquiets : on remarquait chez eux peu de ſoif, peu de chaleur à la peau & l'obſcurciſſement des ſens : ils avaient la reſpiration plus ou moins gênée & coupée par des ſoupirs : ils ſe plaignaient de bourdonnemens d'oreilles,

d'une anxiété fatigante dans le domaine épigaſtrique, des nauſées, des douleurs dans les hypocondres, qu'une toux ſeche augmentait : quelques-uns vomiſſaient des ſucs viſqueux. Le pouls était faible, peu fréquent, ſouvent intermittent ; la langue blanche, & chargée d'un mucus plus ou moins épais, & les urines étaient décolorées.

73. Ces ſymptômes prenaient plus d'intenſité au ſecond ſeptenaire. La ſalive devenait plus épaiſſe, & le mucus de la langue s'étendait ſur les gencives & les dents. La torpeur & la langueur des fonctions vitales étaient plus conſidérables, l'oppreſſion précordiale plus inquiétante : il était rare que les malades ne devinſſent ſourds. Il ſe manifeſtait, chez quelques-uns, des aphtes ; d'autres étaient fatigués par un teneſme ou une diarrhée muqueuſe ; tous avaient un délire taciturne, principalement durant l'exacerbation de la fievre, qui avait lieu à l'entrée de la nuit, & finiſſait ſur les une ou deux heures du matin, avec une légere moiteur. Les urines étaient alors un peu troubles ; la langue devenait ſeche, l'aſſoupiſſement plus profond & l'abattement des forces plus allarmant. On remarquait quelques ſpaſmes dans les tendons, même le hoquet. Le pouls

était plus fréquent, & proportionnellement plus faible.

74. La derniere période était remarquable par des anxiétés cruelles dans le ſyſtême précordial, l'hébétitude des ſens, la proſtration abſolue des forces, le regard égaré, la vue obſcurcie, la langue tremblante, les urines ſtrangurieuſes, la reſpiration ſtertoreuſe, la difficulté d'avaler, les ſueurs viſqueuſes, les défaillances, &c. ſymptômes qui annonçaient une terminaiſon funeſte.

75. Cette maladie était d'une durée aſſez longue; généralement elle ne finiſſait, avant la fin du troiſieme ſepténaire, que par la mort du malade. Il était rare que ſa terminaiſon heureuſe arrivât même le dix-ſeptieme jour : elle avait lieu le vingt-unieme, quelquefois ſeulement le vingt-quatrieme, même plus tard, principalement par des urines troubles, & qui dépoſaient un ſédiment muqueux & léger, & des ſueurs douces & générales. Celles qui ſurvenaient aux redoublemens des onzieme, quatorzieme, dix-ſeptieme jours, la tête moins embarraſſée, la reſpiration plus libre, la langue, qui de ſeche devenait humide, une moindre ſtupeur, un pouls plus conſiſtant, la faiſaient préſager.

76. Comme dans cette maladie l'affection portait autant ſur les humeurs que ſur le principe

de l'irritabilité, l'effet de l'émétique, donné en lavage dans le commencement, était non-seulement de débarraſſer le canal alimentaire des ſucs viſqueux dont il était ſurchargé, mais encore d'exciter l'action vaſculaire par trop languiſſante, & d'inviter la nature à des mouvemens utiles. Si l'épaiſſiſſement muqueux exigeait les délayans, l'inertie du tiſſu cellulaire & de tout le ſyſtême glanduleux & lymphatique nous rendait réſervé ſur l'abus des relâchans. Pour boiſſon, nous adminiſtrions à nos malades une légere infuſion de fleurs de ſureau, ou bien une décoction de racine de ſcorſonnere, ou de feuilles de chicorée, que nous faiſions aiguiſer, au beſoin, avec de petites doſes d'émétique, ou d'oximel ſcillitique ; & à ces réſolutifs, ſur leſquels nous inſiſtions plus ou moins long-temps, nous aſſocions les pilules de camphre, de ſafran & de nitre, ſur la fin de la premiere période, ou au commencement de la ſeconde.

77. Mais les véſicatoires, appliqués d'abord après le premier ſepténaire, & que nous faiſions fluer long-temps, étaient ici une de nos plus grandes reſſources, tant dans l'objet d'augmenter la réaction, d'empêcher un trop grand aſſoupiſſement, qui devenait pernicieux, en diminuant davantage l'action du ſyſtême vaſculaire, comme pour prévenir les congeſtions & les épanchemens

dans la poitrine ou le cerveau. Dans le cas de grande foibleſſe, avec aſſoupiſſement, ſoubreſauts dans les tendons, hoquet, & autres accidens nerveux conſécutifs, nous ajoutions le muſc aux pilules précédentes ; ou bien nous donnions pardeſſus une doſe de décoction de racine de valériane & de ſerpentaire de Virginie. Nous ſoutenions ainſi, nous excitions même les forces durant l'état de la maladie, & par ces moyens, & par la tiſanne de racine de ſcorſonnere, & par quelque peu de bon vin, & par un bouillon dégraiſſé, donné toutes les quatre ou cinq heures.

78. Lorſque des urines troubles, l'humidité de la langue, une peau douce & moite, les ſenſations moins obſcures, une moindre confuſion dans les idées, nous annonçaient que la maladie marchait vers ſa fin, nous ne nous occupions pas ſeulement à ſoutenir le développement des forces, mais encore à accélérer la réſolution des humeurs, & leur évaporation, par le ſecours d'une décoction de quinquina & de ſerpentaire de Virginie, à laquelle on mêlait de l'eſprit de *Mindererus*, (acétite ammoniacal).

79. Les éloges que des praticiens prodiguent, dans pareilles circonſtances, à l'uſage de l'opium, pour favoriſer le développement & la diſtribution égale des forces, & l'évaporation

des ſubſtances dégénérées, comme pour diſſiper l'aſſoupiſſement, ne nous ont pas plus ſéduit dans le traitement de la fievre lente nerveuſe & des autres fievres malignes, que la différence d'action de ces remedes, comme on le remarque à l'égard du vin, peut produire dans l'état de ſanté & dans celui de maladie. Nous ſommes du ſentiment de Yong & de Haller, qui ont prouvé, par des expériences poſitives, que cette ſubſtance tend puiſſamment à déterminer les mouvemens vers les parties ſupérieures, & à favoriſer les congeſtions de la tête; depuis ſur-tout que nous avons vu, avec douleur, une fille âgée d'environ cinquante-cinq ans, tourmentée par des coliques ſpaſmodiques, tomber dans un aſſoupiſſement mortel, auſſitôt après un lavement qu'on lui ſervit, & où l'on avait fait entrer vingt-quatre gouttes de laudanum liquide; & une dame, à-peu-près du même âge, ſubir le même ſort, le douzieme jour d'une colique avec ſtrangurie, & qui avait reſiſté aux mucilagineux, aux relâchans & à l'application des ſangſues, par l'effet d'un ſeul grain d'opium, donné encore par quart, de quatre en quatre heures, durant le cours de la nuit, & preſcrit par un collegue, contre notre avis, que nous fondions ſur la peſanteur de tête dont la malade ſe plaignait, & la diſpoſition du

cerveau à s'embarraſſer. Marc Gerbeſius prédiſit ce funeſte événement chez un hypocondriaque qui uſait des pilules de cynagloſſe ; & ſa prédiction ſe vérifia malheureuſement peu de temps après (1).

80. Si le docteur Wals, dans ſa lettre au docteur Badley, rapporte des obſervations, des ſuccès heureux d'un mêlange d'éther, depuis vingt juſqu'à quarante gouttes, & de teinture thébaïque depuis quinze juſqu'à trente gouttes pour chaque doſe, adminiſtré après les évacuans, dans le traitement des fievres malignes; on remarque que ſon intention était non ſeulement de procurer une rémiſſion pour placer enſuite le quinquina avec fruit, mais encore de prévenir la trop grande atteinte que le narcotique aurait portée aux forces vitales, en le combinant avec les liqueurs éthérées ; & nous ne doutons pas que tous les avantages qu'on attribue à l'opium, donné ſur la fin de ces maladies, ne ſoient dus à de pareilles combinaiſons, parce qu'on l'a preſcrit ſimultanément ou alternativement avec le caſtoreum, le quinquina, la ſerpentaire de Virginie & autres ſtimulans ; & que ſon effet étant de diminuer la réſiſtance des petits vaiſſeaux, ſuivant l'opinion

(1) *Hiſt. Epid. Germaniæ, an. 1719.*

de Wirtenſon, par là même il augmente relativement la force du cœur, & favoriſe les ſueurs.

OBS. XXXVIII. Horripilations vagues & répétées, triſteſſe, laſſitudes, abattement des forces, engourdiſſement des ſens, vertiges, douleur de tête qui avait ſon ſiége à la baſe du cerveau, bourdonnemens d'oreilles, ſomnolence, reſpiration gênée, anxiétés précordiales, dégoût, langue blanche & couverte d'un limon épais, toux, nauſées, vomiſſement des ſucs viſqueux, pouls développé, peu fréquent & faible, nulle chaleur à la peau, urines aqueuſes; tels furent les ſymptômes qui nous ſignalerent la fievre lente nerveuſe chez le citoyen Mortier, montée du Pont de pierre, âgé de ſoixante ans, auprès de qui nous fûmes appelé le vingt-ſept du mois de vendémiaire, 3.e jour de la maladie. Boiſſons délayantes & réſolutives. = Le 4.e, quinze grains d'ipécacuanha, combiné avec un tiers de grain de tartre ſtibié (tartitre de potaſſe antimonié), déterminerent quatre vomiſſemens de ſucs viſqueux & très-épais, & produiſirent trois ſelles de même nature. La tête ſe trouva débarraſſée, la reſpiration devint libre, les laſſitudes & les anxiétés diſparurent; il n'y eut aucun redoublement à l'entrée de la nuit, & le malade crut ſa fievre avortée. = Mais le 5.e, ſur le tard, les ſymptômes ſus-mentionnés,

excepté le vomiſſement, ſe renouvelerent avec plus d'intenſité ; le redoublement, qui avait manqué la veille, fut très-fort, & les forces en furent conſidérablement abattues, la ſomnolence plus ſoutenue & plus pénible, l'oppreſſion précordiale plus fatigante, le pouls petit, fréquent & variable, la langue enduite d'un limon épais. Tiſanne de chicorée avec une once d'oximel ſcillitique pour la boiſſon du jour ; pilules de camphre, de ſafran, & d'une petite quantité de kermès minéral (oxide d'antimoine ſulfuré rouge). = Le 6.e, même état & mêmes remedes. = Le 7.e, les ſymptômes perſiſtaient, la langue était ſeche, le malade ne pouvait plus avaler les pilules ; il n'avalait même qu'avec beaucoup de peine, quelques cuillerées d'un liquide quelconque. Même boiſſon ; véſicatoires. = Le 8.e, le malade éprouvait une plus grande difficulté à avaler. Julep camphré & muſqué ; les véſicatoires, qui n'avaient pas décolé l'épiderme, furent renouvelés. — Le 9.e, ſurdité ; il y eut deux petites déjections des ſucs viſqueux ; toujours ſomnolence, reſpiration gênée, voix embarraſſée, langueur des fonctions vitales. Une cuillerée d'un liquide, quel qu'il fût, mettait le malade dans un état violent, & excitait une toux & des mouvemens convulſifs. Les véſicatoires furent encore ſans

effet. — Les 10.e & 11.e, les yeux furent larmoyans & inégalement ouverts, le visage bouffi, le pouls plus fréquent & proportionnellement plus faible ; on appercevait quelques soubresauts dans les tendons : le malade excité, ne sortait de son état d'assoupissement que pour entrer dans un délire obscur : dans ce dernier cas, il balbutiait continuellement ; la strangulation, la toux & les agitations convulsives, devenaient horribles, pour peu qu'on lui humectât les levres avec quelque liquide que ce fût, même avec la vapeur de l'oxycrat. Les embrocations sur tout le devant de la gorge, avec de l'huile d'olives, tenant en dissolution le camphre & l'opium, n'eurent aucun succès ; le pouls devint plus misérable, la respiration stertoreuse ; & cette affreuse maladie se termina par la mort, à la fin du 12.e jour, & le 5.e de l'hydrophobie.

Observ. XXXIX. Le citoyen Palassou, adjudant-général, âgé d'environ quarante-cinq ans, fit réclamer notre ministere sur la fin du mois de nivôse. Les symptômes de sa maladie, qui datait alors de trois jours, étaient des vertiges, un étonnement de tête, compliqué d'une douleur obscure, qui, de l'occiput, répondait aux sinus frontaux ; des frissonnemens, les yeux appesantis, l'ennui, la tristesse, la torpeur, le découragement, un

ſentiment d'inquiétude à l'eſtomac & aux hypocondres, la langue blanche & limoneuſe, le dégoût, une toux fatigante, la peau moite, l'abſence de la ſoif; le pouls, à peu de choſe près, dans l'état naturel. Boiſſons délayantes & réſolutives, & le lendemain, 4.e jour, émétique par fraction de grain. Ce remede fit rendre, par le vomiſſement, beaucoup de ſucs viſqueux, & ne produiſit qu'une ſeule ſelle. = Le 5.e, mêmes boiſſons. — Le 6.e, un cathartique provoqua quatre déjections alvines de matieres glutineuſes. — Le 7.e, ſomnolence, viſage blaffard, reſpiration par fois entrecoupée, hébétitude des ſens; la fievre exacerba plus fortement dans la nuit; la langueur des fonctions vitales fut plus conſidérable. Pilules de camphre, de ſafran & de kermès minéral (oxide d'antimoine ſulfuré rouge). — Le 8.e, même état, mêmes remedes. — Le 9.e, les ſens furent plus obſcurcis. — Le 10.e, le malade refuſa d'avaler les pilules; il gardait la boiſſon dans la bouche, & la rejettait enſuite. — Le 11.e, ſurdité, pouls plus faible & intermittent, délire taciturne, langue ſeche. Potion avec la décoction de quinquina & la racine de ſerpentaire de Virginie, à laquelle on ajoutait de l'oximel ſcillitique; véſicatoires fluans. — Les 12.e & 13.e, les ſymptômes perſiſtaient; le

malade oubliait toujours dans ſa bouche les liquides qu'on lui donnait, & les rejettait quelques inſtans après. — Le 14.e, regard égaré, ſoubreſauts dans les tendons, hoquet paſſager, pouls débile & intermittent, déjections alvines poiſſées. Le muſc fut ajouté à la potion précédente, & on parvint à en faire avaler quelques doſes au malade, enſemble quelques cuillerées de bon vin. — Le 15.e, rien de nouveau, ſinon que la peau fut plus ſeche. L'eſprit de Minderérus (acétite ammoniacal) fut ſubſtitué au muſc. — Le 16.e, le pouls, qui avait ceſſé d'être intermittent, le redevint, & l'abdomen fut tuméfié. — Le 17.e, un redoublement très-fort ſe termina par une ſueur générale & des déjections alvines très-abondantes; les ſens furent ſucceſſivement moins obſcurcis, la tête parfaitement ſaine & la langue humide; la fievre ceſſa, & le pouls prit de la conſiſtance. — Le 18.e, le malade voulut ſortir de ſon lit; il marcha, à l'aide de deux bras, juſqu'auprès du feu, où il paſſa le jour ſur une chaiſe longue. Son pouls parut ſe ſoutenir; mais il ſe plaignait d'une gêne dans la poitrine; il touſſait, & rendait quelques crachats muqueux & épais. A une potion compoſée avec la décoction de ſerpentaire de Virginie & de ſafran, on mêla de nouveau l'oximel ſcillitique. — Le

19.e, le malade ſe rendit, comme la veille, ſur ſa chaiſe longue, où il paſſa encore tout le jour ; il expectora avec plus de facilité ; ſon pouls ſe trouvait être à peu-près dans l'état naturel. = Le 20.e, même état. On excita l'écoulement des véſicatoires, qu'on avait ceſſé d'entretenir ; on ajouta même à la potion quelques gouttes d'eſprit de ſel ammoniac (ammoniaque), pour débarraſſer plus efficacement le poumon. — Le 21.e, ſur les deux heures du matin, l'expectoration diminua, la reſpiration devint plus laborieuſe & ſucceſſivement ſtertoreuſe ; & trois heures après, le malade périt ſuffoqué.

Nous fûmes invité, dans le même temps, à donner des ſoins, avec le citoyen Fournier, officier de ſanté, qui l'avait traité les neuf premiers jours de ſa maladie, au cit. Simonneau, caiſſier des détails de la poſte militaire, âgé de vingt-ſix à vingt-ſept ans. Outre la narration hiſtorique des ſymptômes qui avaient précédé, & de leur marche, qui ſignalaient la fievre lente nerveuſe, on remarquait ce jour-là, 10.e, chez le malade, la tête ſinguliérement occupée, les yeux appeſantis, un délire obſcur, la reſpiration coupée par des ſoupirs, l'abſence de la ſoif & de la chaleur à la peau, la ſalive épaiſſe, la langue blanche & enduite d'un *mucus* épais, *Obs. XL.*

l'obſcurciſſement des ſens, le pouls peu accéléré, grand & faible, des redoublemens qui commençaient, chaque jour, ſur les ſept heures du ſoir, & ſe prolongeaient juſqu'après minuit. Tiſanne de racine de ſcorſonnere pour boiſſon; potion avec la décoction de quinquina & de ſafran, à laquelle on ajoutait l'oximel ſcillitique. — Le 11.e, ſurdité, plus de gêne dans la reſpiration, plus de langueur dans les fonctions vitales. Véſicatoires fluans aux jambes, un bouillon dégraiſſé toutes les cinq heures. — Les 12.e & 13.e, même état. — Le 14.e, langue ſeche, ſomnolence. — Les 15.e & 16.e, ſoubreſauts, éructations qui jouaient le hoquet, abattement plus conſidérable des forces. Le muſc fut ajouté à la potion. = Le 17.e, déjections involontaires, & moiteur après l'exacerbation. La potion fut continuée; on ne donna plus que le vin mêlé à trois parties d'eau pour toute boiſſon, & de plus, une cuillerée de vin tout pur, toutes les deux heures. = Les 18.e & 19.e, les ſymptômes perſiſterent au même degré. = Le 20.e, la ſomnolence ſe convertit en aſſoupiſſement; le pouls fut plus débile, le viſage gonflé & la reſpiration laborieuſe. Autres véſicatoires fluans aux cuiſſes; potion avec la décoction de ſerpentaire de Virginie, la racine de valériane & de ſafran, à laquelle l'eſprit de

Mindererus (acétite ammoniacal) fut ajouté ; & toujours un peu de bon vin, donné même toutes les heures. = Le 21.e, le pouls fut moins déprimé. = Les 22.e & 23.e, nul changement ſenſible, ſinon que le ventre fut tuméfié & le pouls intermittent. = Le 24.e, moiteur générale & déjections alvines. Les évacuations eurent lieu pendant trois jours conſécutifs ; le pouls ſe développa à meſure, & prit plus de conſiſtance ; l'aſſoupiſſement & la fievre diminuerent ; ils ceſſerent complettement le 27.e, & le malade entra en convaleſcence.

81. Exiſte-t-il des fievres ſimplement nerveuſes ? Il n'eſt perſonne, ſans doute, qui ignore que les mouvemens impétueux de l'ame, comme la joie, la colere, la fureur, le deſir, l'amour, l'ambition, &c. en excitent quelquefois, & en fomentent même de très-graves ; ou du moins dont les ſymptômes, quoique, pour l'ordinaire, ſans danger, ſont néanmoins très-effrayans, comme horripilations, accablement, découragement, pouls vif, accéléré, inégal ou intermittent, nauſées, douleurs au ſcrobicule du cœur, inſomnies, délire, ſomnolence, ſpaſmes précordiaux, ſoubreſauts dans les tendons, hoquet, mouvemens convulſifs, regard égaré, défaillances, &c. ; & que non ſeulement ces affections nerveuſes ſont le produit des ſecouſſes

violentes que ces paſſions ont portées ſur le ſyſtême des nerfs, & du trouble qui en eſt réſulté dans les fonctions de ces organes; mais encore qu'on ne ſaurait leur aſſigner d'ailleurs aucune cauſe réelle, ſanguine, bilieuſe ou pituiteuſe, ni aucune altération dans la ſubſtance des organes : finalement que ces maladies cedent au repos, à la tranquillité d'eſprit, aux relâchans, aux anodins & aux calmans phyſiques & moraux, ſans évacuation critique, autre qu'une douce moiteur, mais qu'il faut plutôt conſidérer comme étant l'effet de la réſolution de l'état ſpaſmodique. C'eſt ici où l'opium triomphe, lors ſur-tout qu'il eſt adminiſtré après l'uſage du petit-lait altéré avec le ſirop violat, l'eau de poulet ou de grenouilles, la tiſanne de ſalep ou les émulſions aromatiſées avec l'eau de fleurs d'orange, les lavemens anodins, les pédiluves, ou même les bains entiers. Il s'empare de la ſenſibilité nerveuſe, hébete en quelque ſorte les nerfs, & détruit l'habitude convulſive. C'eſt par cette propriété qu'il calme les friſſons & même les accès fébriles, qu'il convient contre les vomiſſemens nerveux dans le commencement de la groſſeſſe, qu'il réuſſit à diſſiper les ſpaſmes qui accompagnent & retardent l'accouchement, qu'il eſt un remede con-

tre les gangrenes, qui débutent par des douleurs vives dans les extrémités, &c.

82. Si l'ame, dans ſes paſſions violentes, s'élance, en quelque ſorte, hors d'elle-même & agite tumultueuſement le ſyſtême des nerfs; dans les paſſions mortes, telles que la crainte, la triſteſſe, la terreur, l'horreur, le chagrin, la compaſſion, la pudeur, elle perd, au contraire, ſon activité, & reſte comme concentrée en elle-même : un ſaiſiſſement s'empare de toutes les puiſſances du corps & les engourdit; le ton des parties eſt relâché, les forces motrices ſont alanguies, & les ſpaſmes, qui en dérivent, n'exiſtent que par atonie; c'eſt-à-dire que les forces toniques devant être conſidérées comme le modérateur des forces ſenſitives, celles-ci ſe trouvent relativement augmentées par la léſion des forces toniques. Ainſi les paſſions mortes, de même que les miaſmes contagieux, l'état putride des humeurs, l'air des marais, ou bien vicié par les exhalaiſons des matieres putrides, par l'haleine ou la tranſpiration d'un grand nombre de perſonnes, la diſette, les travaux forcés, les évacuations immodérées, en portant leur affection ſur l'irritabilité, produiſent des fievres malignes; & les accidens nerveux dont elles s'accompagnent, ne doivent être conſidérés & combattus que comme des accidens nerveux par atonie, ou

conſécutifs, par le ſecours des toniques anti-ſpaſmodiques, & nullement des narcotiques.

83. Lorſque l'affection porte à la fois, & ſur le principe de la ſenſibilité & ſur le principe de l'irritabilité, & que des léſions graves des principaux viſceres ſont néanmoins occaſionnées par les accidens nerveux primitifs (50), l'opium réuſſit alors, en diminuant le ſentiment des nerfs, en détruiſant les contractions ſpaſtiques, & en prévenant, par ce moyen, ou en arrêtant les progrès & les ſuites funeſtes des ſtaſes & des altérations dans la ſubſtance des viſceres eſſentiels à la vie. Telles ſont les fievres intermittentes pernicieuſes. Le ſpaſme, dans ces maladies, mis d'abord en action par l'impreſſion du délétere, non ſeulement ouvre la ſcene à l'accès, mais encore il s'établit & ſe concentre ſur le cerveau, la poitrine ou le domaine épigaſtrique, & y décide des congeſtions fâcheuſes, à la faveur de l'état atonique dont il ſe trouve compliqué.

84. L'opium, adminiſtré peu de temps avant le retour, ou bien dans le commencement de l'accès fébrile, celui même de l'intermittente pernicieuſe, n'en modere évidemment la violence, ne le ſuffoque quelquefois même, & en détourne, pour l'ordinaire, les effets fâcheux, qu'en prévenant ou en diminuant l'action troublée du ſyſtême nerveux. Ces avantages nous

donnent la facilité ou le temps de placer utilement le quinquina dans l'intermiſſion, & de faire ceſſer, ou du moins d'affaiblir la cauſe formelle, en remédiant à la léſion de la faculté tonique. C'eſt ainſi que par le ſecours de quatre-vingt-quinze gouttes de laudanum liquide, verſées dans la bouche d'une femme qui ſe trouvait dans l'accès d'une fievre intermittente ſoporeuſe, Hoffmann, de Munſter, diſſipa, en peu de temps, le danger; que le dégoût, dont la malade était fatiguée, ne lui ayant pas permis d'avaler de quinquina, celui qui lui fut adminiſtré en lavement, ne put prévenir l'accès qui revint la nuit ſuivante, & accompagné des mêmes ſymptômes, que le laudanum diſſipa encore; & que le dégoût s'oppoſant toujours à l'uſage du quinquina, le laudanum fût donné une heure avant le retour de l'accès, qui revint, mais ſans ſymptômes effrayans, & que la malade pût après prendre le quinquina, & fût guérie.

Obs. XLI. La ſurcharge du canal alimentaire nous ayant obligé, il y a environ cinq ans, à placer l'émétique en lavage, & ſucceſſivement un cathartique, dans la premiere & la ſeconde intermiſſion d'une pareille fievre réglée en tierce, dont le citoyen Silvy, fils aîné, ſe trouvait pris à la ſuite de ſollicitudes & des chagrins vifs; & craignant les ſuites du quatrieme accès, nous fûmes attentif,

au moment de l'invaſion, à lui faire avaler trente gouttes de teinture thébaïque & vingt gouttes de liqueur minérale anodine d'Hoffmann (1). Ce remede modéra ſinguliérement la violence des ſymptômes ; la ſtupeur, le délire & l'aſſoupiſſement, qui venaient à leur ſuite, n'eurent pas lieu; la reſpiration fut moins laborieuſe, le pouls moins obſcur ; & le quinquina, qui fut enſuite adminiſtré à haute doſe, & uni à la racine de valériane, diſſipa la fievre ſans retour.

Obs. XLII. Nous venons d'employer la même méthode de traitement ſur le nommé Jacquemet, cordonnier, rue St.-Laurent, âgé d'environ ſoixante ans. Appelé auprès de lui, dans le temps du ſecond accès de la fievre carotique, nous lui avons fait prendre, dans celui de l'intermiſſion, une once & demie de quinquina, mêlé à trois gros de racine de valériane. Mais comme nous nous ſommes méfié de la qualité ou de l'inſuffiſance de la doſe du remede, nous avons preſcrit trente gouttes de laudanum liquide & vingt-quatre de liqueur minérale anodine d'Hoffmann, dans de l'eau de tilleul, pour l'adminiſtrer au moment de l'invaſion de la fievre, ſi elle avait lieu. L'accès a été retardé de cinq heures ; il a

(1) Wirtenſon a obtenu, dans les mêmes circonſtances, les plus heureux ſuccès de l'opium donné avec l'éther ſulfurique.

été moins long & moins alarmant, ce calmant ayant été donné au moment du retour. On a encore placé, dans l'intermiſſion, la même doſe de quinquina & de racine de valériane, & la fievre a diſparu. Onze jours après, le malade, qui, depuis cinq à ſix jours, vaquait à ſes travaux ordinaires, ſe permit de boire, avec un de ſes voiſins, trois chopines d'un vin verd & fort âpre. Le lendemain, l'accès fébrile le reprit; l'aſſoupiſſement carotique parut d'abord céder à la teinture thébaïque & à la liqueur minérale anodine d'Hoffmann; mais cette rémiſſion fut de courte durée. Les frictions ſeches & rudes ſur les extrémités inférieures, parurent auſſi produire un bon effet; le malade reprit, par leur ſecours, la connaiſſance; il demanda même l'urinal, & il retomba cinq à ſix minutes après dans l'aſſoupiſſement. L'accès ſe prolongea à quarante-huit heures, & décida la mort du malade.

Obs. XLIII. Il y a environ trois ans que nous fûmes appelé auprès de l'épouſe du citoyen Chaper, adminiſtrateur des ſubſiſtances militaires : elle était, depuis dix heures, ſans connaiſſance, ſans ſentiment & ſans parole, ſi ce n'eſt qu'elle balbutiait, de temps à autre, quelques mots. Son viſage était abattu, ſa reſpiration entrecoupée; les membres étaient roides, le pouls petit & intermittent. Il ne nous fut pas difficile de re-

connaître la fievre intermittente ſoporeuſe, lors ſur-tout que nous fûmes inſtruit que la malade avait été, à peu-près, dans le même état deux jours auparavant. Des frictions ſur toutes les extrémités inférieures, & à la plante même des pieds, que nous fîmes exécuter ſur-le-champ avec des broſſes, décompoſerent le ſpaſme concentré ſur le cerveau; le ſentiment & la parole ſe rétablirent, & l'accès ſe termina heureuſement. Nous fûmes obligé d'adminiſtrer, en lavement, une partie du quinquina que la malade ne pouvait avaler; la fievre fut réduite en tierce ſimple, & céda à un traitement méthodique.

Obs. XLIV. Les accès pernicieux ne ſe manifeſtent quelquefois qu'après quelques jours d'une fievre continue. Nous avons vu, il y a environ quinze mois, le citoyen Graff, braſſeur, de Lyon, attaqué d'une fievre avec tous les caracteres de la gaſtrique bilieuſe, & contre laquelle nous employâmes les délayans acidulés & les évacuans. La maladie paraiſſait marcher décidément vers ſa fin, lorſque, le 7.e jour, le malade, après un friſſon violent, ſurvenu à l'entrée de la nuit, perdit le ſentiment & la parole. Comme il était logé hors de l'enceinte de la ville, nous ne fûmes inſtruit de cet accès, qui ſe prolongea pendant douze heures, que le len-

demain au soir, au moment même du retour de la fievre : les calmans, & tous autres moyens, ne purent ni la prévenir ni la modérer : sa durée fut de trente heures, & sa terminaison funeste. Sans doute, le troisieme accès avait été subinstant ; il s'était greffé sur le second.

Tout récemment le citoyen Marchise, ami-donnier, rue Saint-Laurent, âgé d'environ trente-six ans, d'une constitution seche, sans cesse en voyage, adonné à la pipe, & faisant journellement abus des oignons, des anchois & autres substances de cette nature, a eu une fievre continue, qu'on a combattue par l'émétique & des cathartiques. Appelé le 6.e jour de la maladie pour lui donner des soins, nous l'avons trouvé avec une violente douleur de tête, la langue rouge & seche, beaucoup de soif, la peau aride & brûlante, le pouls petit & accéléré, les urines rares & hautes en couleur, des inquiétudes, l'insomnie, &c. Eau de grenouilles, altérée avec la chicorée douce, alternativement avec une émulsion pour boisson ; lavemens avec l'eau dégourdie, & demi-once de vinaigre ; une tasse de crême de riz à l'eau, toutes les quatre heures, & quelques fruits fondans dans les intervalles. — Le 8.e, la fievre, & tous les symptômes dont elle s'accompagnait, sont tombés ; mais le soir de ce même *Obs. XLV.*

jour, le malade a été saisi d'un frisson violent ; le délire est survenu, & successivement la respiration laborieuse & l'affection comateuse. Cet état a duré toute la nuit, & s'est terminé par deux selles très-abondantes & une sueur générale. Comme c'était le premier accès, sur la nature duquel nous ne nous sommes pas mépris, nous avons voulu néanmoins nous assurer du second, qui n'a pas manqué de venir à la même heure, qui a été plus alarmant, & a eu la même durée. Un gros de quinquina rouge en poudre, mêlé à deux scrupules de racine de valériane sauvage, administré toutes les deux heures, durant tout le cours de la journée, n'ont pas, à la vérité, jugulé la fievre ; mais ils l'ont réduite à une simple fievre intermittente, qui a cédé, sous peu de jours, au même remede, donné ensuite trois fois, successivement deux fois, & finalement une fois chaque jour. Mais il est arrivé que le malade, qui n'a pas tardé à reprendre ses travaux, ses voyages, & son régime diététique accoutumé, est retombé, dix-huit ou vingt jours après, dans l'intermittente soporeuse, que nous nous sommes hâté d'étouffer par le secours du quinquina & de la valériane, à forte dose, avant le retour du second accès.

86. Ce n'était que dans l'état de la mala-

die, que nous avons obſervé, durant le cours de l'épidémie, quelques paroxiſmes pernicieux, & dont le quinquina, adminiſtré à haute doſe, dans le temps de la rémiſſion, triomphait facilement. Comme il n'était pas poſſible de faire avaler aux malades une aſſez grande quantité de ce remede en ſubſtance, nous l'épuiſions en décoction, d'après le conſeil de Delunel, avec l'addition de quelques grains de ſel de tartre (carbonate de potaſſe) (1).

OBSERV. XLVI.

Nous fûmes appelé, le trente du mois de

(1) C'eſt de cette maniere que nous traitons un ſirop tonique & anti-ſpaſmodique, dont nous faiſons familiérement faire uſage & avec ſuccès, à la doſe d'une cuillerée à bouche, matin & ſoir, avant le dîner & avant le ſouper, dans le cas de faibleſſe d'eſtomac, compliquée ſur-tout d'irritation, dans celui d'inapétence, de digeſtion pénible, & des affections qui en dérivent, comme aigreurs, flatuoſités, oppreſſion, migraine, &c. Voici la formule :

Prenez quinquina concaſſé, une once & demie.
Racine de valériane ſauvage, demi-once.
Carbonate de potaſſe, douze grains.
Eau, ſeize onces.
Faites bouillir, pendant ſept à huit minutes, à petit feu, & filtrez : ajoutez,
Sucre, ſix onces.
Laiſſez encore bouillir, toujours à petit feu, pendant trois quarts d'heure ; & aromatiſez le ſirop avec
Eau de fleurs d'orange, demi-once.

frimaire, auprès du citoyen Michalet, rue Perriere, âgé d'environ ſoixante ans : c'était le 9.e jour de ſa maladie, qu'on avait combattue, juſqu'alors, avec tout l'appareil anti-pleurétique. Nous trouvâmes encore des looks, aiguiſés avec le kermès minéral (oxide d'antimoine ſulfuré rouge), & un véſicatoire pour être appliqué ſur le point douloureux. Le malade ſe plaignait d'une douleur de tête & de côté, plus obtuſe qu'aiguë, & d'un ſentiment d'inquiétude dans la région épigaſtrique ; la reſpiration était gênée, & la matiere de crachats teinte de ſang ; les yeux étaient battus ; le viſage blaffard & bourſoufflé, la voix embarraſſée, les ſens hébétés, la langue luiſante, le pouls accéléré & faible, les mains tremblantes : enfin, le délire durant le redoublement de la nuit, la ſomnolence en-après, l'abattement & le découragement, ne nous laiſſerent aucun doute ſur le caractere de la fievre d'hôpital. Ces ſymptômes parurent perdre de leur intenſité par l'uſage des pilules de camphre & de nitre, & d'une potion, compoſée avec le quinquina & le ſafran. Mais le 12.e jour, après une horripilation forte, il ſurvint un redoublement violent avec délire, & ſucceſſivement l'aſſoupiſſement & la reſpiration laborieuſe, qui durerent toute la nuit. N'ayant le temps de viſiter le malade qu'une

fois le jour, nous ne fûmes inſtruit que le ſoir de cet accident, & nous preſcrivîmes une potion narcotique, à prendre au moment de l'invaſion du redoublement, & d'abord après, une forte décoction de quinquina, épuiſé & uni à la racine de valériane (1). Avec l'aide de ces moyens, le redoublement fut modéré, & le ſuivant ne fut pas non plus accompagné d'orage. La décoction fut continuée à une moindre doſe. Les évacuations critiques commencerent le 17.e jour; elles continuerent en détail juſqu'au 21.e, & le malade entra en convaleſcence.

Notice des Maladies qui ont ſuivi l'Epidémie.

87. Les pluies de la fin du mois de nivôſe, & du commencement de pluviôſe, nous laiſſerent des affections catarrhales. Celles ſur le péricrane & les gencives, céderent facilement à

(1) Dans le traitement même des fievres intermittentes ſimples, nous avons toujours l'attention d'aſſocier au quinquina une quatrieme partie de racine de valériane ſauvage. C'eſt là le fébrifuge le moins infidelle que nous ayons trouvé.

la diete, au repos, à une douce température, aux boiſſons délayantes, mucilagineuſes & légérement diaphorétiques, aux pédiluves, aux lavemens, & aux fumigations avec une infuſion de fleurs de ſureau & une huitieme partie de vinaigre. Nous avons toujours fait appliquer avec ſuccès les ſangſues au cou, lorſque l'humeur était portée ſur la gorge & produiſait l'augine; & lorſqu'elle avait fait ſa jettée ſur les muſcles interceſtaux ou la pleuve ſouſcoſtale, nous avons eu recours aux béchiques légérement inciſifs, aux pilules de camphre, de nitre, & un peu de kermès minéral (oxide d'antimoine ſulfuré rouge), même à un véſicatoire appliqué ſur le point douloureux.

88. Les maladies devinrent plus rares en germinal, & elles parurent ceſſer dans le mois ſuivant; mais les pluies froides qui ſurvinrent en prairial, les reſſuſciterent, & donnerent de plus naiſſance à quelques fievres pulmoniques, avec complication, & même, chez quelques-uns, avec prédominance d'affection bilieuſe, qui exigeait l'émétique en lavage, dans les premiers jours. Ce remede procurait, haut & bas, une évacuation abondante de ſucs altérés, & de différentes couleurs; & par le ſecours des pilules dont nous avons parlé, & des boiſſons inciſives, nous ſoutenions la liberté du ventre, &

nous aidions la réſolution & l'expectoration de l'humeur.

Observ. XLVII.

La maladie du fils du citoyen Pomier, capitaine d'artillerie, âgé d'environ vingt-cinq ans, ſe compoſait des ſymptômes ſuivans : Friſſons légers, ſuivis, quelques heures après, d'une douleur pungitive, & à la fois tenſive à la partie inférieure de la poitrine, du côté gauche, s'étendant, plus ou moins, à tout le ſyſtême épigaſtrique ; reſpiration pénible & coupée, crachats jaunes & mêlés de ſang ; ſoif, agitations, crampes, inſomnies, douleur aiguë à la partie antérieure de la tête, teint olivâtre, yeux brillans, urines hautes en couleur, pouls vif & fréquent, chaleur mordicante à la peau, langue couverte d'un limon épais & jaune. L'émétique, donné le 2.e jour, produiſit une évacuation abondante de ſucs bilieux, alégea la tête, & rendit l'expectoration plus facile. Nous preſcrivîmes les lavemens émolliens, les boiſſons délayantes & inciſives, une pilule, toutes les trois heures, d'un grain de camphre, de deux de nitre, & d'un ſixieme de grain de kermès minéral (oxide d'antimoine ſulfuré rouge), & des fumigations réſolutives avec l'infuſion des fleurs de ſureau, & une douzieme partie de vinaigre. Ces moyens furent continués ; & la maladie, qui s'était ſoutenue, à

peu-près, avec une égale force, jusqu'au 7.e jour, prit alors un aspect plus sérieux. La douleur de côté devint plus violente, la respiration plus laborieuse, l'expectoration moins abondante, les anxiétés plus continuelles; le visage fut affaissé, le regard fixe, le pouls faible & précipité; il y eut délire, saignement de nez, &c. Des fomentations relâchantes sur l'épigastre, & une infusion de safran, unie au sirop de quinquina, à l'eau de fleurs d'orange, & à l'oximel scillitique, que nous ajoutâmes aux remedes précédens, suffirent pour dissiper l'orage. — Le 9.e, la peau devint douce & moite, les crachats ne furent plus que jaunâtres, la respiration fut aisée; le malade eut quelques heures de sommeil; il entra en convalescence le 11.e jour, & fut purgé le 12.e

Observ. XLVIII. L'humeur, qui s'était d'abord établie à la tête ou dans les environs, se déplaça chez deux malades, se porta sur la vessie, & produisit le catharre de ce viscere. Les urines étaient très-muqueuses, & leur sortie douloureuse. Cette affection s'accompagnait d'ailleurs d'un mal-être général, sur-tout de beaucoup d'inquiétude & de faiblesse dans les jambes, d'insomnie & de dégoût. Le pouls était vif, serré, inégal, accéléré; il ne perdit son rhythme fébrile que du 12.e au 15.e jour: il devint alors plus souple & plus

régulier; mais les autres ſymptômes ſe ſoutinrent, plus ou moins, chez l'un des malades, pendant cinq décades, & chez l'autre, pendant près de trois mois, malgré l'uſage abondant des tiſannes de racine de guimauve & de graines de lin, auxquelles on uniſſait même la gomme arabique, d'eau de grenouilles ou de mou de veau, des émulſions, des lavemens émolliens, de quelques doſes de ſirop diacode, & des bains.

89. Nous avons encore eu à traiter des rhumatiſmes vagues : la fievre, dont ils s'accompagnaient, était de douze à quinze jours; elle n'était pas beaucoup aiguë, quoique les douleurs fuſſent quelquefois cruelles. Dans ce dernier cas, nous nous ſommes contenté de faire appliquer quelques ſangſues ſur les articulations les plus affectées ; &, dans tous, de mettre les malades à une abondante boiſſon de petit-lait, &, plus encore, d'une tiſanne de piſſenlit ou de chicorée, unie quelquefois à la ſaponaire, avec addition tantôt de nitre, & tantôt de roob de ſureau ; de leur faire ſervir fréquemment des lavemens émolliens ; de placer, tous les quatre ou cinq jours, un purgatif ſalin, & d'aſtreindre les malades à la diete végétale : généralement les douleurs arthritiques cédaient à ce traitement, continué pendant un mois ou cinq décades. Mais, lorſque nous nous apper-

cevions, ſur-tout après la ceſſation de la fievre, qu'elles lui réſiſtaient, qu'elles ne perdaient pas même de leur intenſité, que l'éréthiſme nuiſait à la ſéparation & à l'évacuation de l'humeur, nous nous ſommes bien trouvé de quelques bains tiedes, dans l'objet de faire tomber l'état ſpaſmodique, & de rendre l'humeur mobile. Nous adminiſtrions, en même temps, le camphre uni aux fleurs de ſoufre & à l'antimoine. Deux fois nous avons eu recours aux véſicatoires ; mais ils ne nous ont paru avoir quelque ſuccès que dans les premiers jours de leur application. Les frictions ſeches, le quinquina, la racine de gentiane, le trefle d'eau, & autres amers de cette ſorte, ont terminé la cure. Chez deux malades néanmoins, l'affection réſiſta non ſeulement aux moyens ſus-mentionnés, mais encore à la morelle, à l'arnica, à la ſalſepareille, au gayac, aux douches & aux bains d'eau ſulfureuſe artificielle. L'un d'eux n'a paru trouver un ſoulagement ſenſible que dans l'uſage de la teinture de réſine de gayac au taffia. Une gonorrhée arthritique avait précédé, chez le même, d'environ quinze jours, les douleurs articulaires ; à quelques jours d'intermiſſion près, elle s'eſt ſoutenue tout le temps de la maladie ; & nous n'avons pas remarqué que ce flux apportât le moindre amendement aux

Observ. XLIX.

aux souffrances, dans les jours même où il était très-abondant.

Il survint au citoyen B * * * un écoulement, par l'uretre, d'une matiere jaunâtre, & qui s'accompagnait d'ardeur & de difficulté d'uriner. Quelques jours après, le genou, du côté droit, devint douloureux, & se tuméfia, sans diminution du flux. Appelé auprès du malade, nous apprîmes qu'on lui frictionnait, chaque jour, le genou, avec trente gouttes d'éther acétique; qu'on lui faisait faire des injections dans l'uretre avec une décoction de quinquina, dans laquelle on faisait diffoudre de l'opium, & qu'on lui administrait la décoction de salsepareille, avec invitation pressante de prendre le roob antisyphillitique, malgré l'assurance positive qu'il donnait de ne s'être pas exposé à l'infection vénérienne, depuis six ans qu'il était marié, & la santé de sa femme & de trois enfans, qui justifiait parfaitement sa déclaration. Les injections relâchantes, les boissons mucilagineuses, les bains de siége, & un exutoire au bras, ont fait tous les frais de la cure. *Obs. L.*

90. Il n'est pas d'année où, depuis longtemps, l'on n'innocule un grand nombre de personnes dans cette commune; & nous croyons avoir observé que la petite-vérole artificielle ne propage la contagion que par le contact & l'at-

touchement immédiat. Ce qu'il y a de bien certain, c'eſt que la pratique ſalutaire de l'innoculation a été encore plus en vigueur dans ces années dernieres, qu'elle ne l'avait été auparavant ; que la petite - vérole naturelle ne s'était pas renouvelée depuis l'épidémie déſaſtreuſe de l'an IV, & qu'elle n'a commencé à paraître qu'en thermidor de l'an VII. D'abord, peu répandue, & bénigne juſqu'à la fin du mois de frimaire de l'an VIII, elle s'eſt propagée avec célérité en pluviôſe & les mois ſuivans. La conſtitution épidémique des fievres malignes qui régnaient alors, la frappait de ſon caractere ; & elle a été très-meurtriere durant tout le cours de cette année. C'eſt de celles - là ſeulement dont nous entendons parler, car il en exiſtait des bénignes.

91. Lorſque les douleurs continuelles de tête & des lombes, les anxiétés précordiales, les vomiſſemens, la fievre, le délire, l'aſſoupiſſement & autres ſymptômes de l'invaſion, étaient violens, & néanmoins l'éruption tardive, il fallait s'attendre à une petite-vérole de mauvais caractere. Il en était de même, lorſque l'éruption était prématurée & tumultueuſe ; qu'elle s'accompagnait d'hémorragie, des taches pourprées ; qu'elle s'opérait ſans le ſecours de la ſueur, & ne décidait pas la ceſſation, ou du

moins une diminution ſenſible de la fievre. Alors, les boutons étaient généralement nombreux, preſſés, pâles, indigeſtes, plats ou flétris, ne ſubiſſant que très-difficilement leur maturation, ou plutôt ſe confondant ou ſe réuniſſant ſouvent en veſſies pleines d'une matiere tenue & ichoreuſe.

92. Chez quelques-uns, les boutons étaient encore cruds, verruqueux, & ſe gangrenaient; chez les autres, le viſage ſe gonflait dans le temps même de l'éruptiou, s'affaiſſait peu de jours après, de même que les boutons : les tégumens devenaient durs & coriaces vers le 9.e jour; en ſorte qu'il n'y avait ni maturation ni ſuppuration : chez d'autres, enfin, aucun ſymptôme grave ne ſe manifeſtait dans le temps de l'invaſion ni de l'éruption; les boutons ſe rempliſſaient même ſuffiſamment; & à l'époque de la maturation, ou au plus tard de la ſuppuration, il ſurvenait, comme dans les autres petites-véroles malignes, des ſymptômes alarmans, tels qu'un pouls faible & fréquent, l'abattement des forces, le délire, l'aſſoupiſſement, des ſpaſmes, des hémorragies, la difficulté de reſpirer, des vergetures, & autres ſignes d'une mort certaine, qui arrivait du 11.e au 13.e jour.

93. Les délayans rafraîchiſſans, les lavemens, les pédiluves, étaient les moyens que

nous preſcrivions dans le temps de l'invaſion. Mais l'émétique, donné dans le premier ſtade de la maladie, produiſait les meilleurs effets; non ſeulement il débarraſſait l'eſtomac des ſucs altérés, mais encore il donnait une ſecouſſe ſalutaire à tout le ſyſtême, ſoulageait la tête, développait les forces, & favoriſait la direction des mouvemens du centre à la circonférence.

94. Nous ſoutenions cette détermination, à l'époque de l'éruption, ou dans le deuxieme ſtade, plus ou moins avancé, de la maladie, par le ſecours du camphre & du nitre, uni au ſafran, dans le cas de langueur des fonctions vitales : & lorſque nous nous appercevions, dès le 9.e jour, que le viſage, au lieu de ſe tuméfier, reſtait affaiſſé; que les boutons ne ſe rempliſſaient pas, qu'ils étaient plats ou creux, & flétris, & peu ou point diſpoſés à ſubir leur maturation & leur ſuppuration, nous faiſions appliquer les véſicatoires. Il était bien rare d'obtenir quelque ſuccès de ce remede, ſi on n'y avait recours qu'après le 10.e jour.

95. A l'époque de la fievre ſecondaire, nous uniſſions le quinquina, à plus ou moins forte doſe, au camphre & au ſafran, tant pour ſoutenir l'énergie vitale, comme pour arrêter les progrès de la putridité. Nous les combinions quelquefois avec un laxatif, pour dimi-

nuer encore plus le danger de la reſorption ; avec l'oximel ſcillitique, ſi l'embarras du poumon l'exigeait ; avec l'eſprit de *Mindererus* (acétite ammoniacal), lorſque la peau était dure, renitente ; & avec les acides minéraux, dans les cas d'hémorragie, de taches pourprées ou noires. Le renouvellement de l'air & la propreté étaient d'ailleurs ſinguliérement recommandés dans tous les ſtades de la maladie.

96. Nous avons eu, dans le printemps, des vérolettes ſporadiques, & des oreillons qui n'ont rien préſenté de particulier. Les fievres intermittentes ont généralement cédé aux évacuans & aux délayans apéritifs, méthodiquement adminiſtrés ; en ſorte que bien rarement nous avons été obligé d'avoir recours au quinquina. Les coqueluches ont encore été fréquentes ; & quoique aſſez opiniâtres, on les combattait, avec ſuccès, par le ſecours des évacuans, ſucceſſivement du lichen d'Irlande, & finalement du quinquina. L'adminiſtration prématurée de ce dernier remede rendait la toux plus violente, plus fréquente, & la maladie plus rebelle. Il en était de même de l'opium donné avant d'avoir débarraſſé l'eſtomac des ſucs viſqueux : il les fixait, les rendait plus épais, plus tenaces, pour quelques momens de calme qu'il procurait.

Obs. II. Nous fûmes appelé pour donner des ſoins à une dame âgée d'environ trente ans. Depuis quinze jours, elle nourriſſait un enfant dont elle était accouchée de vingt-cinq jours, à peu-près, avant le terme, par l'effet des quintes de toux convulſive dont elle était atteinte depuis cinq à ſix décades. A deux doſes d'ipécacuanha près, qu'on lui avait adminiſtré les deux derniers jours, la premiere de quinze, & le lendemain, une ſeconde de trente grains, elle avait été juſques-là traitée à la Brownienne, avec force quinquina & opium. Après quelques jours d'uſage que nous lui fîmes faire de demi-gros de magnéſie blanche calcinée (carbonate magnéſien), trois fois le jour, & d'une tiſanne de lichen d'Irlande, ſans les diſcontinuer, nous preſcrivîmes, de plus, des embrocations ſur la région épigaſtrique, avec l'huile fortement camphrée, combinée avec une ſeizieme partie de teinture thébaïque. Ces remedes procurerent un ſoulagement bien ſenſible ; mais il ne fut pas de longue durée : celui qui ſuivit l'uſage des eaux gazeuſes, fut tel, que la malade ſe crut débarraſſée, pendant pluſieurs jours, de la coqueluche : mais les quintes revinrent avec autant de violence ; & les vomiſſemens de ſucs épais, très-gluans, & d'une ſaveur exceſſivement acide, furent auſſi fréquens qu'ils ne l'a-

vaient encore été. Alors, nous eûmes recours au sel alkali fixe de tartre (carbonate de potasse), à la dose de trente grains par jour, dans de l'eau distilée de menthe, à prendre par cuillerée, de trois en trois heures, & à une infusion, faite à froid, d'iris de Florence, pour boisson ordinaire. Ces remedes firent cesser les vomissemens; ils détruisirent les aigreurs, & diminuerent même la violence de la toux, que l'éther acétique, à la dose de six gouttes, trois fois par jour, réussit ensuite à éteindre parfaitement.

Obs. LII.

Au mois de messidor dernier, nous avons encore obtenu les plus heureux effets du carbonate de potasse dans le traitement de la fievre puerperale. — Madame Virville avait des rhagades aux mamelons, & n'allaitait pas moins son enfant. Elle en était au quatrieme jour de ses couches, lorsque, dans un moment d'impatience, elle lui donna le sein sans aucune précaution. La douleur qu'elle y ressentit, lui occasionna une commotion violente dans tout le système sensible; quatre heures après, il survint un frisson, les seins se trouverent flétris, & un sentiment d'oppression à la région épigastrique se fit ressentir, avec un goût acide que la malade sentait partir de l'estomac. A notre visite du matin, nous apprîmes que, soit par pusillanimité, soit

par le conseil de sa garde (& nous en avons de trop savantes) , elle n'avait pas pris l'ipécacuanha que nous lui avions prescrit pour le soir même. Elle éprouvait des douleurs cruelles dans l'abdomen , qui s'était météorisé , à mesure que l'estomac s'était allégé. Le pouls était faible , le visage très-abattu ; les lochies étaient entiérement supprimées. L'application des sangsues à la vulve , que nous proposâmes , étant encore rejettée , nous prescrivîmes des embrocations sur la région hypogastrique, avec de l'huile fortement camphrée , & qui seraient répétées toutes les trois heures ; une cuillerée à bouche , de deux en deux heures , d'une potion composée avec quatre onces d'eau distillée de menthe , vingt-cinq grains de carbonate de potasse , & une once de sirop de capillaire , & quatre lavemens avec l'eau de savon , dans le courant de la journée. Dès le soir de ce même jour , les coliques furent moins vives , l'abdomen moins tendu ; dans les matieres des déjections que les lavemens sollicitaient abondamment , on remarquait des grumaux qui ressemblaient à du lait broffé. Le cours des lochies fut rétabli le lendemain , le ventre moins tuméfié & moins douloureux ; en sorte qu'avec le secours de ces moyens qui furent continués , les symptômes perdirent , peu-à-peu , de leur intensité , & la maladie fut terminée le 5.e jour.

97. Les affections catarrhales qui avaient régné en floréal & prairial, firent prendre le change à plusieurs, au sujet des toux gastriques qui se manifesterent dans le courant du mois de messidor. Les béchiques & tous les adoucissans réussissaient fort mal : l'émétique, & successivement les fortifians, en étaient les remedes. Les chaleurs qui s'étaient établies au commencement de ce même mois, & qui avaient continué avec force, même durant tout celui de thermidor, soit en augmentant les produits bilieux, soit en les altérant, ont occasionné à la peau des exauthemes de différente nature, des coliques & des diarrhées bilieuses, qu'on combattoit avantageusement par le secours des délayans, des mucilagineux sur-tout, de la diete végétale & de quelques minoratifs. Les fievres intermittentes se sont encore multipliées & ont cédé aux évacuans, aux apozemes apéritifs, & successivement aux amers, autres que le quinquina.

98. Plusieurs personnes, dans la derniere quinzaine du mois de thermidor, ont été atteintes, les unes de la fievre gastrique bilieuse, & les autres de la fievre bilieuse générale. Un émético-cathartique dans le commencement, le petit-lait, l'eau de grenouilles, altérée avec la chicorée & l'oseille, quelques tasses d'émulsion, la limonade, celle sur-tout de crême de tartre

(tartrite acidulé de potaſſe), pour boiſſon, des lavemens, des fruits mûrs, une taſſe de crême de riz à l'eau toutes les cinq heures, quelquefois un minoratif le 8.e ou le 9.e jour de la maladie, & toujours un autre cathartique à ſon déclin, ont fait tout l'appareil du traitement. Le quinquina rétabliſſait enſuite les fonctions des organes digeſtifs.

99. Sur la fin du mois de thermidor, & durant tout le cours de celui de fructidor, les fievres intermittentes ſe montrerent avec un caractere plus rebelle. Si elles ne cédaient pas aux amers ſimples, ſans le ſecours du quinquina, elles étaient auſſi ſujettes à rechûte, lorſqu'avant l'emploi de ce dernier remede, on n'avait pas inſiſté, pendant pluſieurs jours, ſur l'uſage des toniques apéritifs, tels que la gentiane, les feuilles de trefle aquatique, & autres, propres à remédier à l'état atonique dans lequel les chaleurs longues & exceſſives avaient jeté les viſceres. Nous avons vu une de ces fievres ſe terminer à l'apparition des douleurs articulaires.

Obs. LIII. Après l'émétique & un cathartique que nous fîmes prendre au citoyen Bailly, demeurant chez le citoyen Falque, chargé de la fourniture des viandes pour l'armée, contre une fievre tierce dont il fut attaqué dans les premiers jours du mois de fructidor, nous le mîmes à

l'uſage de la tiſanne de chicorée, pour boiſſon; & d'une taſſe, matin & ſoir, d'une forte décoction de trefle aquatique. Le ſixieme accès, au moment de ſon retour, fut remplacé par des douleurs qui ſe firent reſſentir, avec gonflement aux deux genoux : elles s'étendirent ſucceſſivement aux autres articulations, tant des extrémités inférieures que des ſupérieures, aux vertebres cervicales, à la machoire, même à l'os hyoïde, & qui céderent, en quinze jours, à une abondante boiſſon de tiſanne de chicorée & de ſaponaire, à une taſſe, matin & ſoir, de décoction de trefle d'eau, & à un cathartique, chaque cinquieme jour. Voici une tranſmutation de la même maladie, mais d'un autre genre. *Obs. LIV.*

Le citoyen Ripert fils, demeurant à Corp, âgé de vingt-trois ans, vint nous conſulter, il n'y a pas long temps. Il nous raconta qu'il y avait deux mois, qu'attaqué d'une fievre intermittente depuis huit jours, on lui conſeilla de la chaſſer par le ſecours de l'eau-de-vie; qu'au moment de l'accès, il en but une livre & demie; que la fievre ſe trouva en effet jugulée, & qu'il dormit pendant dix heures; mais qu'à ſon réveil, le pied droit & toute la partie externe de la jambe & de la cuiſſe, du même côté, ſe trouverent frappés d'une inſenſibilité parfaite, & le tarſe d'une foibleſſe telle que le pied ne

lui paroiſſait qu'un corps étranger ajouté à la jambe, & qui ſe jettait en dedans ou en dehors, lorſqu'il cherchait à s'appuyer deſſus. Les véſicatoires qu'on avait appliqués & entretenus fort long-temps, n'ayant aucunement amélioré l'état du malade, & les eaux thermales de la Motte, dont nous lui avions conſeillé les douches, ſe trouvant fermées, nous nous ſommes contenté de lui preſcrire, en attendant, la décoction des bois ſudorifiques, & des frictions ſur les parties affectées, avec le vinaigre de cantharides.

100. Après les pluies qui ſurvinrent dans les premiers jours du mois de fructidor, & qui tempérerent les chaleurs exceſſives, quelques perſonnes furent frappées d'hémiplégie, ſubite chez les uns, & ſans que l'affection eût porté à la tête; lente chez les autres, & précédée de faibleſſe, de ſtupeur & de vertige. Les ſangſues, appliquées ſur le trajet des veines jugulaires, l'émétique enſuite, & ſucceſſivement les véſicatoires à la nuque, ont été les remedes qui ont le mieux réuſſi, lorſqu'on y avait recours à temps. Ils n'ont cependant apporté qu'un très-léger amendement dans l'état de quelques-uns, & leur maladie a ſucceſſivement réſiſté à différens autres moyens, même aux douches des eaux thermales ſulfureuſes d'Aix dans le Mont-Blanc. — Nous avons encore eu à traiter, dans

le même mois, quelques fievres bilieuſes, des coliques, des teneſmes, des exauthemes à la peau. Nombre d'enfans, & quelques adultes, ont de plus été attaqués de la fievre ſcarlatine, qui cédait aux lavemens, aux pédiluves, à un vomitif dans l'invaſion, lorſqu'il exiſtait des ſignes de gaſtricité; aux ſangſues au cou, aux boiſſons adouciſſantes & rafraîchiſſantes, & à un véſicatoire à la nuque, toutes les fois que la violence du mal de gorge l'exigeait. Nous avons employé, & avec un égal ſuccès, la même méthode de traitement dans des maux de gorge qui régnaient en même temps, qui s'accompagnaient d'une fievre qui durait quatre jours, & ne reſſemblait pas mal à celle de la ſcarlatine, mais ſans aucune rougeur à la peau. Une fievre, ou une efferveſcence particuliere, & *ſui generis*, quoique ſans éruption, conſtituerait-elle eſſentiellement la ſcarlatine, comme l'efferveſcence variolique conſtitue à elle ſeule la petite-vérole?

Nota. Depuis environ quatre décades (le 10.e jour du mois de frimaire), il regne épidémiquement dans cette commune & les environs, une fievre catharrale, aſſez ſemblable à celle qui, déſignée ſous les noms de *Grippe*, *Follette*, *Coquette*, *Influenza*, ſe répandit dans toute la France en 1760 & 1761, & enſuite dans toute l'Europe en 1782. Cette maladie, qui ſemble reſpecter l'enfance, ſe compoſe des ſymptômes ſuivans: Friſſons, laſſitude générale, mêlée ſouvent d'engourdiſſement, découragement, douleur de tête généralement gra-

vative, quelquefois néanmoins aiguë ; somnolence ou sommeil agité, enchifrenement, esquinancie toussilaire, douleurs de dents, d'oreilles & autour du cou chez les uns, engorgement des glandes cervicales chez les autres ; enrouement, toux incommode, avec une excrétion plus ou moins abondante du *mucus* guttural, & qui ne présente, dans aucun temps, des signes de coction ; langue blanche, bouche pâteuse, inapétence, fievre souvent très-légere, avec redoublemens le soir, &c.... Il n'est pas rare que sa durée ne soit que de quatre à six jours ; plus fréquemment elle s'étend à une décade. Les symptômes graves dont elle s'accompagne quelquefois, ne sont, pour l'ordinaire, que le produit de la drogue-manie, fille de l'ignorance ou du charlatanisme. — Le repos, la chaleur, la tranquillité, la diete végétale, des lavemens, des pédiluves, même sinapisés selon les circonstances, une large boisson pectorale, anodine, & légérement diaphorétique ; telle qu'une infusion de fleurs de bouillon blanc ou de mauves, & de celles de coquelicot, suffisent le plus souvent pour la dissiper. On a recours aux sangsues, appliquées sur le trajet des veines jugulaires, lorsque la violence des douleurs de tête, la gravité de l'esquinancie l'exigent. Les vésicatoires à la nuque diminuent l'excès de l'éréthisme guttural : dans ce cas, on administre de plus, comme dans celui de trop grande chaleur, l'eau de poulet ou de grenouilles avec les navets, les gargarismes ou les fumigations, ensemble les loocks tempérans, adoucissans, même narcotiques. Très-généralement, après le quatrieme jour, on se trouve bien de quelque béchique stimulant, comme l'oximel scillitique, ou bien le camphre uni à une très-petite dose de kermès minéral (oxide d'antimoine sulfuré rouge) ; de placer un minoratif vers le déclin de la maladie, & de terminer la cure par le secours des fortifians, le quinquina, la cascarille, &c.

DISCOURS

Sur les connaiſſances utiles au Médecin, & ſur l'abus de la Saignée ; prononcé dans la ſéance publique de la Société de ſanté de Grenoble, le 5 brumaire an 7, par Laugier, Médecin.

Citoyens,

L'Art de guérir eſt ſans contredit une des ſciences qui demande le plus des connaiſſances antérieures, & l'anatomie eſt abſolument néceſſaire à celui qui s'y deſtine. Ce n'eſt pas dans les livres, mais bien dans le ſein même de la nature, qu'il doit puiſer la connaiſſance exacte de la ſtructure admirable du corps humain, de la poſition, de la connexion, & de la forme de ſes parties dans le plus grand détail : autrement, comment pourrait-il en ſaiſir les rapports? quelle idée ſe formerait-il de leur uſage, de leur mécaniſme, en un mot, de l'homme vivant ? L'étude du cadavre lui eſt donc indiſpenſable ; &

ſans elle, l'hiſtoire des phénomenes de l'économie animale lui ſera à jamais inconnue. A-t-il gravé dans ſa mémoire les os, les cartilages, les ligamens, les membranes, les muſcles, les viſceres, les vaiſſeaux, les nerfs, les glandes, les fibres même; il n'eſt encore qu'aux premiers élémens de la ſcience, puiſque cette connaiſſance du corps humain, ſans action & ſans vie, ne lui offre que des ſenſations ou des tableaux qui ne peuvent le conduire ſeul aux idées phyſiologiques.

La vie n'eſt que ſentiment & mouvement. Les forces ſenſitives & les forces motrices ſont conſéquemment les deux grands moyens de la nature pour la production des phénomenes de la vie : les forces ſenſitives ſont, en quelque maniere, la ſentinelle de la nature; elles lui tranſmettent les impreſſions & les qualités des objets, par les rapports qu'elles ont avec eux, & deviennent ainſi la cauſe d'excitement des forces motrices qui s'exercent à des degrés différens dans les différentes parties, & qui alterent les alimens, préparent les ſucs nourriciers, les diſtribuent, favoriſent les ſecrétions, &c.

Quoique les divers organes jouiſſent chacun d'un ſentiment et d'un mouvement particuliers, qu'ils aient chacun un certain département, une

une certaine ſphere d'action, en un mot, une vie particuliere; toutes leurs fonctions néanmoins ſont liées entre elles, toutes ſe correſpondent par communication, impulſion ou autrement; toutes s'aident mutuellement; toutes ſont dépendantes les unes des autres, quoiqu'elles s'exécutent ſéparément; & c'eſt cet accord, cette harmonie particuliere qui conſtitue la vie générale.

Qu'il eſt épais le nuage qui couvre le mécaniſme du corps humain! S'il veut le percer, l'anatomiſte doit ſoumettre à ſon entendement les faits anatomiques; à la notion claire & préciſe des parties ſenſibles du corps humain, il doit joindre celle des lois que ſuivent les corps ſolides, les fluides, la lumiere: mais, ſans le ſecours des connaiſſances phyſico-mathématiques, il ne parviendra jamais à déterminer ces lois: au lieu qu'à l'aide de ce flambeau, & en ſaiſiſſant tous les mouvemens obſervables dans l'économie animale, leur enchaînement & leurs modifications dans tous les âges, dans toutes les circonſtances; en ſuivant les différens phénomenes qui accompagnent les différentes fonctions, & en démêlant les rapports qu'elles ont entre elles, il ſe fera, par cette méthode, un guide des obſervations; des faits il ſe formera des principes; & s'élevant ainſi, par la

ſyntheſe, à la région des abſtractions, il pourra alors pénétrer dans le laboratoire de la nature.

Suppoſons maintenant notre médecin à former, muni de ces connaiſſances, ſeules capables de lui montrer la nature à découvert, & de le conduire à la ſolution des problêmes phyſiologiques; il n'a encore embraſſé qu'une partie de la ſcience, & le parvis du ſanctuaire de la médecine lui eſt ſeulement ouvert. Cependant, aſſez inſtruit d'ailleurs pour reconnaître les dérangemens ſurvenus dans les opérations de l'économie animale, pour appercevoir que l'équilibre eſt rompu entre les organes; que les mouvemens ont perdu leur concordance; ces ſignes de la ſanté & de la maladie lui formeront cette branche importante de l'art que nous appelons *ſameiotique*: mais la *pathologie* proprement dite, lui enſeignera à ſe faire un plan philoſophique des maladies, & des cauſes qui les produiſent. Ce ſera moins dans les livres particuliers de pathologie, que dans la lecture des ouvrages des médecins cliniciens, & en conſultant d'ailleurs la nature & les malades, qu'il apprendra la *noſographie*, ou l'hiſtoire des infirmités humaines, tant par la deſcription exacte de leurs ſymptômes, dont la réunion forme le tableau des maladies, comme par leur marche, leur événement; & à l'aide d'une

ſaine logique, & d'un jugement diſtinct des rapports eſſentiels qui exiſtent entre les effets & leurs cauſes, il s'ouvrira la route dans cette autre branche, non moins ſaillante, de la pathologie, qu'on nomme *étiologie*, ou la médecine philoſophique.

Ce dernier ordre de connaiſſances médicinales eſt vraiment ſublime; il eſt le fruit du génie, & il n'eſt réſervé qu'aux adeptes. C'eſt par lui, & uniquement par lui, qu'on peut ſpécifier les maladies; c'eſt par ſon ſecours qu'on peut tourner avec fruit ſes regards vers les obſervations cliniques, qu'on peut recueillir les faits médicinaux de tous les âges; c'eſt par ſon moyen qu'on peut les apprécier, réunir ceux qui ſont ſemblables, ſéparer ceux qui different, les animer même en quelque maniere, les lier par leurs rapports, & les réduire en corps de doctrine.

Enfin, ſi aux indications & aux raiſons de conduite claires & diſtinctes pour le traitement des maladies tirées de leurs cauſes réelles, il joint un recueil d'obſervations bien faites des bons & des mauvais effets des élémens, des alimens, des médicamens, des poiſons même; s'il joint la connaiſſance plus approfondie de leurs principes conſtitutifs, & de leurs propriétés que la chimie enſeigne, pour, d'après

les lois des attractions, en régler la composition, le mélange, les préparations & l'usage ; ensemble, celle des opérations de la nature & des secours chirurgicaux employés pour détruire les causes des maladies ; il embrassera la derniere partie de l'art de guérir, ou la *thérapeutique*. = Nous disons de l'art de guérir, car l'*hygiene*, ou l'art de conserver la santé, est encore une branche bien précieuse de la médecine, dont les anciens, qui en avaient senti toute l'importance, s'étaient sérieusement occupés, & qu'on ne peut saisir que par une étude approfondie de ce que peuvent sur nous les choses que les scholastiques nomment non naturelles ; comme l'air, les boissons & les alimens, le travail & le repos, le sommeil & la veille, les vêtemens, les excrétions, & les affections de l'ame, pour les appliquer convenablement au corps vivant, selon le temps, l'âge, le tempérament, & les différentes circonstances de la vie.

Combien est vaste la carriere que présente à parcourir l'étude de l'homme & de la nature ! combien sont étendues & variées les connaissances physiques, historiques & philosophiques, pour celui qui, guidé par l'amour de l'humanité, ne veut pas faire de la médecine un art sordide ! . . . . . Et pour les acquérir, ces connaissances, que de difficultés n'a-t-il pas à surmon-

ter ! que des ennuis n'a-t-il pas à dévorer ! à combien de lectures, à combien de recherches, à quelles méditations ne doit-il pas se livrer ! .... *Dii laboribus omnia vendunt.* = Car quand même, avec le secours de la langue maternelle, il aurait meublé sa tête des principes mathématiques ; qu'il aurait présens à sa mémoire les images anatomiques, l'histoire & les lois de l'économie animale, & qu'il aurait exercé son esprit à l'art de raisonner ; il lui resterait toujours à recueillir ces préceptes sublimes, ces découvertes utiles, ces vérités médicinales, en un mot, ces dogmes fondamentaux sur lesquels la médecine clinique repose essentiellement : & dans quelles sources plus pures & plus fécondes pourrait-il les puiser que dans les écrits grecs des peres de la médecine, *Hippocrate*, *Alexandre* de Tralles, *Aretée*, &c. ou du moins, dans les traductions latines & exactes que nous en avons ; que dans les ouvrages latins des *Gallien*, des *Celse*, des *Lomnius*, des *Sydenham*, des *Baglivi*, des *Baillou*, des *Fernel*, des *Stahl*, des *Hoffmann*, des *Boerhaave*, des *Marton*, des *Mead*, des *Tarti*, des *Verlhoff*, des *Wans-Wieten*, des *Senac*, des *Lieutaud*, des *Dehaen*, des *Morgani*, des *Schroeder*, des *Stoll*, des *Selle*, & une infinité d'autres. Mais, sans la connaissance de la langue latine, toutes ces richesses seront perdues pour

lui : & inutilement voudrait-on nous faire remarquer qu'on voit tous les jours des médecins ſe créer ſans tant de ſoins & de peines : ſi l'étude n'eſt pas profondément ſuivie, elle ne peut faire que des fléaux de la ſociété.

On nous demandera peut-être ſi c'eſt le proſpectus d'un cours de médecine que nous préſentons..... Si nous déroulons le tableau des connaiſſances abſolument néceſſaires au médecin, c'eſt parce que les perſonnes verſées dans l'art, éprouvent toujours un nouveau plaiſir à ſe les rappeler ; que les éleves en appercevront la marche, l'ordre, l'enchaînement & l'étendue ; & que les citoyens de tout autre état, qui nous honorent de leur préſence, concevront ſans peine que l'art de guérir n'eſt pas un jeu d'eſprit dangereux ; qu'il a pris ſa ſource dans l'obſervation, & qu'un eſprit accoutumé à raiſonner, en tire les principes, d'où naiſſent des conſéquences démontrées ; que le fonds de l'art eſt toujours le même, & que ſi les médecins different entr'eux, c'eſt ſeulement ſur les explications phyſiques des phénomenes, & ſur les inſtrumens avec leſquels on remplit les indications, qui ſont toujours invariables ; & ils déploreront ſans doute qu'une foule de téméraires, ſans études préalables, ſans connaiſſances antérieures, ſans latin, ſans érudition, ſans princi-

pes, ſans connaiſſance même de la nomenclature de la ſcience, oſent s'ingérer en médecine: eh ! pourquoi craindrions-nous de le dire ? ne rougiſſent pas de faire trafic de la vie des hommes :

Fingit ſe Medicum Judæus, idiota ſacerdos,
Pharmacopolus, vates, hiſtrio, raſor, anus.

Hippocrate ſe plaignait déjà de ce qu'on ne faiſait pas de la médecine tout le cas qu'elle mérite ; & il en trouve la raiſon, parce que, dans les villes, on ne décerne d'autre peine que l'ignominie contre ceux qui en abuſent, & dont ils ſe ſoucient peu. = *Monteſquieu* remarque qu'à la vérité, à Rome, s'ingérait de la médecine qui voulait ; mais que les lois romaines voulaient auſſi que les médecins puſſent être punis pour leur négligence ou pour leur impéritie. . . . . Aujourd'hui, plus que jamais, l'anarchie médicinale, levant un front audacieux, particuliérement ſous l'égide des patentes d'officier de ſanté, qu'on ſe procure ſans beaucoup de difficulté, doit faire deſirer que la ſageſſe du Gouvernement, en ſecondant les vues bienfaiſantes des autorités conſtituées, les autoriſe formellement à réprimer le débordement d'une nuée de médicaſtres; à faire rentrer dans l'obſcurité ces brigands en médecine,

qui, dans l'impoſſibilité de ſe rendre recommandables au-dedans de leur miniſtere, trouvent dans l'art de ſe faire répandre par des petites intrigues, par des amis, des commeres, des promeſſes, des prétendus ſecrets, en un mot, par des dehors, celui d'abuſer cruellement de la crédulité du peuple ignorant, toujours aux dépens de ſa bourſe, de ſa ſanté, & malheureuſement trop ſouvent de ſa vie.

Car, & on ne ſaurait trop le répéter, la médecine, comme toutes les autres ſciences ſéveres, n'étant que l'hiſtoire des faits, généraliſés & réduits en principes poſitifs ; comment, ſans études, ſans érudition, ſans connaiſſance de l'homme & de la nature, pourront-ils ſe rendre raiſon des phénomenes que le corps humain leur préſente dans l'état de maladie ? comment ſauraient-ils remonter à leurs cauſes par l'échelle des rapports eſſentiels qu'ils ont avec elles, ſuivant le grand principe de Werulam ; ſpécifier par-là les maladies, & établir des indications & des raiſons de conduite claires & diſtinctes ?

Auſſi, incapables de ſe former un plan d'après ces baſes, on les voit, les uns, ne s'occuper que des accidens des maladies, & s'arrêter honteuſement à la *médecine ſymptômatique ;* les autres, n'agir que d'après la répétition

de certaines maximes dont ils ignorent les raiſons & les rapports, & n'employer les remedes que ſur la tradition & l'uſage qu'ils en ont vu faire dans des circonſtances à-peu-près analogues, & font *la médecine routiniere.*

Ceux-ci, non moins étrangers aux principes, mais riches en recettes, & ſemblables à ce prêtre qui recommandait à un moribond de produire, le plus qu'il pourrait, d'actes de contrition, parce que, ajoutait-il, il ſerait bien étonnant que, dans le nombre, il ne s'en trouvât pas un qui fît fortune ; on les voit adminiſtrer, ſimultanément ou ſucceſſivement, toutes ſortes de remedes & de différentes propriétés, eſpérant auſſi que, dans le nombre, quelqu'un pourra réuſſir, & font *la médecine du haſard.*

Ceux-là enfin, peu inquiets de tout ce qu'on a dit de grand & d'utile dans tous les âges, ou bien, peu à même de ſaiſir & d'apprécier ces grandes découvertes, de recueillir ces vérités utiles qui ſont le piédeſtal de l'art de guérir, ſe reſſerrent dans la lecture de ces abrégés de médecine, de ces livres populaires & éphémeres (1), qui ne ſont que des ſquelettes de la

(1) Le Dictionnaire de Santé. — L'Avis au Peuple, de Tiſſot. — Le Précis de Médecine de Lieutaud. — La Médecine domeſtique de Buchan, &c.

ſcience, & qui ne contiennent au plus que des idées ſimples, de petites théories ſans fondement, des obſervations iſolées, ſans réſultats généraux, des faits ſans raiſons & ſans preuves ; & c'eſt à la faveur de ce ramaſſis d'idées indigeſtes & confuſes, & où ils ne ſauraient d'ailleurs diſtinguer une ſeule vérité médicinale, que ſe croyant au niveau des plus grands maîtres, on les voit marcher à tâtons dans une terre étrangere, dans un pays de ténebres, & faire, avec fracas, la *médecine domeſtique* ou *des commeres*, & tous profaner le ſanctuaire de l'art le plus difficile, & qui a pour objet la ſanté & la vie des hommes.

Le tempérament eſt la premiere choſe qui doit fixer l'attention des médecins auprès des malades. *Pitcarn* a dit avec raiſon, que le tempérament n'était autre choſe qu'une diſpoſition particuliere & indélébile à telle ou telle maladie : mais la connaiſſance des principaux ſymptômes des maladies ne peut à elle ſeule nous conduire à des voies de traitement, attendu qu'il eſt de fait que les mêmes maladies tiennent ſouvent à des cauſes ſpécifiques différentes, qui déterminent les cauſes générales, & qui exigent conſéquemment des moyens curatifs très-différens. On ne peut donc établir un traitement méthodique & convenable que ſur la

connaiſſance de la cauſe réelle, d'après ſes ſymptômes propres, puiſque ce n'eſt que contre elle qu'il faut diriger l'art. Ce point de doctrine eſt d'une trop haute importance dans la pratique, pour ne pas l'éclaircir par des exemples.

Lorſque nous aurons reconnu la pleuréſie d'après ſes principaux ſymptômes, tels que ſont une fievre aiguë, la douleur de tête, la difficulté de reſpirer, la toux, & le plus ſouvent, le crachement de ſang, il nous reſtera à ſpécifier la maladie d'après les ſymptômes de ſa cauſe, ou de la diatheſe dominante, puiſque ce n'eſt que d'après elle que nous pourrons d'abord diſtinguer ſi la pleuréſie *eſt vraie*, *phlogiſtique* ou *eſſentielle*; ou bien, ſi elle eſt *rhumatiſmale*, *catharrale* ou *lymphatique*, *ſcorbutique*, *ſpaſmodique*, *vermineuſe*, *gaſtrique*, *bilieuſe eſſentielle* ou *putride*; & enſuite nous faire un plan de traitement approprié à chacune de ces eſpeces : car, par exemple, quoiqu'il ſoit certain que les antiphlogiſtiques ſoient ſuffiſamment indiqués dans la pleuréſie vraie ou eſſentielle, il ne l'eſt pas moins, que les ſaignées multipliées abattent, à la vérité, l'inflammation; mais qu'elles épuiſent les forces, affaibliſſent le poumon, favoriſent l'engorgement de la partie muqueuſe qui fait le noyau de l'inflammation, nuiſent à l'expectoration, & font mourir les malades ſuffoqués.....

Que la bonne pratique exige qu'on ſoit très-réſervé ſur l'uſage de ce moyen dans la pleuréſie rhumatiſmale, & qu'on s'en abſtienne dans les autres eſpeces, comme décidément nuiſible, & même mortel dans quelques-unes ; = cependant, & perſonne ne l'ignore, l'empyriſme aveugle fait couler le ſang, & ſouvent à flots, au ſeul nom de pleuréſie, n'importe quelle. = Nous faiſons la même remarque pour l'apoplexie : les ſaignées, dans celle que nous nommons *ſanguine*, & qui eſt beaucoup plus rare qu'on ne le penſe communément, ſi elles ſont abondantes, portent un tel affaibliſſement dans le ſyſtême cérébral, qu'il eſt ſuivi d'abolition des mouvemens qui s'y exercent pour l'entretien & la diſtribution des forces vivantes ; & elles ſont mortelles dans les apoplexies *ſéreuſes*, *urineuſes*, *gaſtriques*, *ſpaſmodiques* & *pernicieuſes*. = C'eſt ainſi qu'on abuſe des meilleurs remedes : une fois connus, on les donne ſans attention, ſans réflexion. *Dolendum* (dit Pline) *hanc eſſe omni in re animarum conditionem, ut ex neceſſariis orta primò cuncta pervenerint ad nimium.*

Sans doute que dans le cas de pléthore abſolue, ou lorſque la partie rouge peche par excès, les organes ont peine à mouvoir le ſang, & que la ſaignée en facilite le cours, en donnant plus de liberté au jeu des vaiſſeaux, tant

parce qu'elle en diminue la maſſe, comme parce qu'elle la ſpolie de ſa partie rouge. Mais la plénitude & la roideur du pouls ſont-ils toujours des ſignes ſuffiſans de pléthore ou d'épaiſſiſſement phlogiſtique du ſang ? ou plutôt, ne ſont-ils pas ſouvent des ſignes trompeurs d'un excès de force vitale, comme il arrive dans tous les cas où les vaiſſeaux du tiſſu cellulaire, & les principaux organes, ſont embarraſſés, ſurchargés par la retention de la matiere de la tranſpiration, ou bien par d'autres humeurs dégénérées ou mal élaborées ? Auſſi, les effets de la ſaignée ſont-ils bien différens dans ces différens cas : là, elle diſſipe les maladies, quelquefois comme par enchantement, parce qu'elles ſont le produit d'une cauſe véritablement inflammatoire, ou, comme s'exprime *Baillou*, de la phlogoſe du genre vaſculeux ; & ici, elle les rend plus graves, parce qu'elles dépendent du vice, de l'altération des humeurs. La plénitude des vaiſſeaux n'eſt conſéquemment pas une raiſon ſuffiſante pour la ſaignée ; il faut encore en tirer l'indication de la nature & de la grandeur de la maladie, des cauſes qui l'ont précédée ou favoriſée, de la ſaiſon & de la conſtitution de l'atmoſphere, du port extérieur, du tempérament, de l'âge & des forces du malade. En effet, l'obſervation juſtifie que

les jeunes gens, les pléthoriques, les femmes, les perſonnes maigres, ſupportent mieux la ſaignée; & que les manœuvres & autres, qui ſont livrés à des travaux forcés, s'en accommodent peu; que les maladies du printemps exigent plus ce remede que celles d'été & d'automne; qu'on peut être moins économe du ſang, lorſque le temps eſt froid, ſec, & que les vents ſont au nord ou nord-eſt, que lorſque le temps eſt humide, chaud, & que les vents ſont au ſud ou ſud-oueſt; dans les pays tempérés, que dans les climats chauds ou trop froids. = Voilà pourquoi les Français ſupportent mieux la ſaignée que les Anglais, les Hollandais & les autres peuples du nord, & les Pariſiens, mieux que ceux qui habitent le midi de la France. = Voilà pourquoi, au rapport de *Cœlius Aurelianus*, ceux qui avaient été ſaignés à Rome & à Athenes, dans les pleuréſies, s'en trouvaient plus mal; tandis que, dans la même maladie, la ſaignée avait été utile à Paros & ſur l'Helleſpont. = Voilà enfin pourquoi *Hippocrate*, qui exerçait la médecine dans les contrées chaudes de la Grece, & où les maladies tenaient plus du caractere bilieux ou putride, était très-modéré ſur l'uſage de ce moyen.

Ce n'eſt pas une choſe nouvelle que la ſaignée, diſait *Celſe*, mais elle l'eſt, qu'on l'employe

dans toutes les maladies, nous pouvons ajouter dans l'état même de ſanté ; telles ſont les ſaignées de précaution, qui non ſeulement affaibliſſent peu-à-peu le corps, rendent les fibres plus lâches, mais encore elles dégénerent en une habitude, à laquelle on ne peut manquer ſans qu'il n'en réſulte quelque accident. — Les ſaignées inconſidérées changent la proportion qui doit exiſter naturellement entre les parties intégrantes du ſang, en ſpoliant celui-ci de ſa partie rouge, & en introduiſant dans le corps un état de cacochymie. — *Hunter*, *Vilſon* & *Fontana* ont prouvé, par des expériences poſitives, que le ſang jouit réellement d'un certain degré de vitalité, d'une qualité vivante. — *Roſa* a reçu, dans un inteſtin de poulet, du ſang artériel d'un animal vivant, & a vu que cet inteſtin battait quelque tems, comme les arteres avec leſquelles il n'avait plus de communication : il a obſervé de plus, que dans l'état naturel, le ſang des arteres eſt dans un état d'expanſion conſidérable, & que le volume qu'il occupe, pendant la vie, dans les arteres, eſt à celui qu'il occupe après que la vie eſt éteinte, comme 10 à 1. — Or, ce principe de vie, ne fût-il qu'une faculté irritante que le ſang emprunte du colorique dans ſon contact avec l'air inſpiré, paraît réſider plus particuliérement

dans la partie rouge, puiſque *Haller* s'eſt aſſuré, par ſes expériences, que le ſang de l'animal naiſſant & de l'animal affaibli, eſt jaune, & qu'il devient d'un rouge d'autant plus foncé, que l'animal eſt plus formé & plus robuſte. — Il eſt donc évident que plus on fait couler le ſang, plus on retranche de ſa force active; plus la circulation languit, & plus on diminue les reſſources de la nature pour la production des mouvemens néceſſaires à la vie. — Ainſi, la phlébotomie change le tempérament des ſujets; elle le rend faible, débile, & expoſé aux dérangemens par les moindres cauſes: & cependant la médiocrité routiniere en fait ſon remede favori, dans tous les cas & dans preſque toutes les circonſtances. — En vain, cette douleur de tête n'eſt qu'une affection correſpondante d'une congeſtion dans l'eſtomac; on ſaigne. — En vain, les éryſipeles ont pour élément le vice de la bile; on prodigue le ſang. — Cette femme enceinte eſt ſaignée, par la ſeule raiſon qu'elle eſt enceinte. — Y a-t-il hémorragie, n'importe qu'elle ſoit active ou paſſive, on a recours à la ſaignée. — On ne laiſſe pas que d'employer ce moyen affaibliſſant après un état de frayeur, quoique l'atonie ſoit une ſuite inévitable du ton ſpaſmodique que cette affection imprime au corps, comme elle l'eſt toujours après la réaction

du

du pouvoir nerveux au-delà de ſes bornes naturelles.

Si nos plus grands ſuccès, comme le remarque judicieuſement *Boerrhave*, dépendent des évacuations faites à propos, de quelle nuiſibilité ne doivent pas être celles qui ſont faites à contre-temps ? Pénétré de cette vérité pratique, notre très-honoré collegue Gagnon s'éleva, dans la derniere ſéance publique, contre l'abus qu'on ſe permettait des purgatifs dans le temps du travail de la coction ou de l'état ſuppuratoire des fievres. Fondé ſur l'expérience, appuyé par le raiſonnement, & fort de l'autorité, il porta le plus grand jour ſur les effets pernicieux de la médecine perturbatrice, & démontra que, par cette méthode, on diminue par trop les forces & la fievre, qu'on porte la confuſion dans le ſang, qu'on détourne le mouvement de la nature, qu'on trouble ſes efforts & ſes opérations, & qu'on empêche ainſi les révolutions critiques ; que ſi on n'étouffe pas les criſes, du moins on n'en procure que des fauſſes : *judicatoria non decernentia*, comme s'exprime Hippocrate ; & qu'au lieu d'une convaleſcence aſſurée, on n'a plus que des métaſtaſes, des récidives, des mutations des maladies, des fievres lentes, &c.

Telles ſont encore les ſuites des ſaignées déplacées, dans l'objet de combattre la fievre,

& qui, en épuiſant les forces de la nature, la mettent hors d'état d'opérer la criſe. — La diete, le repos, la tranquillité d'eſprit, ſont ſouvent ſuffiſans pour détourner certaines maladies imminentes, ou même déclarées, ſans avoir recours à des grands remedes, qui, par le trouble qu'ils portent dans les humeurs, ou les ſecouſſes qu'ils occaſionnent, ſont capables de devenir une cauſe procathartique, & faire déclarer la maladie, ou bien une concauſe, & d'aggraver la maladie exiſtante. C'eſt là le grand défaut de nombre de médecins, qui ne ſauraient voir une perſonne menacée ou atteinte d'un commencement de maladie, ſans avoir recours à des grands moyens. La doctrine de l'autocratie, ou la puiſſance de la nature, eſt pour eux un langage inconnu : ils ſe chargent de tout; ils ſe rendent les arbitres de l'économie animale ; ils maîtriſent la nature : auſſi, qu'on le remarque bien, ils n'ont preſque jamais que des grandes maladies à traiter (1).

Sans doute, on ne doit pas careſſer les maladies; car la médecine trop molle, trop com-

(1) Que ces médecins qui ne rougiſſent pas de publier qu'*on ne croit plus à la nature*, parce que ſans doute ils la tyranniſent, ils l'aſſaſſinent eux-mêmes, ne dédaignent pas de jetter leurs regards ſur les infortunés habitans des chaumieres : là, témoins des opérations de cette puiſſance curatrice, jouiſſant de ſes droits, ils ſeront forcés de reconnaître ſon exiſtence & d'abjurer leur impiété.

plaiſante, en un mot, la médecine anodine eſt auſſi dangereuſe que la médecine trop active. Il faut ſimplifier le traitement, & faire une application mâle des remedes héroïques ; mais il faut diſtinguer avec ſoin les cas où ils conviennent, ſavoir les manier & les placer à propos. Dans les maladies aiguës, la premiere attention du médecin eſt de reconnaître le génie de la fievre concommittante ; ſi elle eſt inflammatoire, bilieuſe, ou pituiteuſe ; puiſque c'eſt de la diatheſe dominante qu'il doit tirer ſes indications, & que c'eſt contre elle qu'il doit diriger l'art. — Les tempéramens ſanguins, les climats froids & ſecs, la ſaiſon du printemps, les alimens ſucculens, les ſubſtances animales, le vin & les boiſſons ſpiritueuſes, les travaux forcés, les ſuppreſſions d'hémorragies accoutumées, tendent tous à introduire une diſpoſition phlogiſtique dans le corps ; & ſi, avec ces circonſtances, on trouve que le pouls ſoit plein & dur, on aura à combattre une maladie inflammatoire, à brider, à modérer la réaction relativement ſupérieure du ſang, ſans s'occuper trop à l'éteindre, par la ſaignée & les remedes anti-phlogiſtiques. Une fievre proportionnée eſt toujours néceſſaire ; elle préſerve d'une fâcheuſe terminaiſon. C'eſt même dans cette juſte modération des mouvemens ſalutaires de la nature,

que consiste tout le secret de la guérison. Si on les affaiblit trop, les produits de la coction ne seront pas suffisamment travaillés pour obéir à l'action des organes secrétoires ; & l'affection inflammatoire dégénere en fievre lente, comme *Platner* l'a fort bien remarqué.

Si donc, dans les maladies même inflammatoires, ce n'est pas seulement de la nature & de la grandeur de la maladie qu'il faut tirer ses indications pour la saignée, mais encore de l'état & des forces du malade ; combien, à plus forte raison, doit-on être en garde contre ce remede, lorsque c'est le génie bilieux, putride, pituiteux, ou malin, qui domine ? Si nous sommes attentifs à distinguer avec soin les symptômes qui dépendent des efforts de la nature, d'avec ceux qui dépendent de la cause de la maladie ; si nous considérons que les fievres bilieuses, putrides, pituiteuses, malignes, viennent après des fatigues, des excès, la disette, des évacuations immodérées, des affections tristes de l'ame, une atmosphere relâchante, & autres causes énervantes ; combien il est ridicule, & d'en accuser une suffocation des forces, un état de pléthore, ou une affection phlogistique, & de les combattre par les moyens appropriés à ces dernieres affections ! = La nature s'insurge contre le principe morbifique qui trouble l'harmonie de ses mouvemens, & qui,

par ſon action ou ſon influence, excite & ſoutient les ſymptômes. Craignons-nous que ſes efforts ſoient nuiſibles, qu'ils puiſſent devenir un inſtrument de ſa deſtruction par la violence de l'éréthiſme qui accompagne ſouvent le premier temps de la maladie ; dirigeons l'art contre le principe qui les excite, & non contre la nature elle-même. Dans ces circonſtances, que peut la ſaignée contre des ſucs excrémentitiels retenus ? Que peut la ſaignée contre des liqueurs vapides, mal élaborées ? Que peut la ſaignée contre des humeurs dégénérées ? Que peut la ſaignée contre cet état putride, ces miaſmes contagieux, ces affections triſtes de l'ame qui frappent de ſtupeur les ſources d'où émanent les irradiations vivifiantes ? La ſaignée ne peut ſans doute rien retrancher de la cauſe réelle des maladies qui nous occupent ; elle les rend même relativement plus puiſſantes, en affaibliſſant l'énergie vitale : on arrache ainſi les armes à la nature, on la met hors d'état d'opérer la révolution critique, & elle ſuccombe.

Il ne faut jamais perdre de vue que le ſymptôme le plus redoutable dans ces maladies, c'eſt la proſtration des forces, & que nous devons veiller religieuſement à leur conſervation. — Parce que la nature, effarouchée, en quelque ſorte, dans le premier temps, conſume quelquefois trop de l'énergie vitale, qu'elle

tourne ſes forces contre elle-même, eſt-ce une raiſon pour que nous l'énervions de notre côté par la ſaignée ? C'eſt bien aſſez pour un malade, dit Hippocrate *de affectionibus*, d'avoir à lutter contre ce qui dépend de la maladie, ſans avoir à réſiſter contre les maux que lui fait ſon médecin. — Comme le génie bilieux ou le génie putride, qui ſe développe dans le deuxieme ſtade des maladies inflammatoires, eſt critique pour la diatheſe inflammatoire, de même le génie phlogiſtique l'eſt auſſi pour la diatheſe bilieuſe, putride ou pituiteuſe. Voila le ſecret de la nature : tout ſon travail tend à imprimer à l'économie animale, un mouvement, une diſpoſition contraires à ceux qui la maîtriſent déjà, & qui en troublent les opérations. Le médecin inſtruit ne s'occupe qu'à l'imiter. Dans les fievres phlogiſtiques, il dirige l'art contre la nature, puiſqu'il travaille à affaiblir l'action vicieuſement augmentée dans le ſyſtême artériel, par la ſaignée, les adouciſſans, les anti-phlogiſtiques, les antimoniaux ; & à introduire ainſi une diatheſe oppoſée à celle qui domine. Sa conduite eſt bien différente dans le traitement des fievres frappées du caractere bilieux, putride ou pituiteux : ce n'eſt pas contre la nature qu'il dirige ſes vues ; au contraire, après avoir ſatisfait, dans la période d'irritation, aux indications tirées de la turgeſcence de la ma-

tiere dans les premieres voies, lorſqu'elle exiſte ; après avoir enchaîné l'action du principe morbifique, & avoir rendu ce principe mobile par le ſecours des délayans, des adouciſſans, des acidules & des réſolutifs, adminiſtrés avec diſcernement ; non ſeulement il devient circonſpect ſur l'uſage de ces moyens & des antimoniaux, qui, dans le deuxieme ſtade, accélerent l'état putride ; mais encore il travaille à ſoutenir le ſyſtême des forces, ou à en exciter le développement, à combattre l'affaibliſſement ou le trouble de l'action nerveuſe, à rallier les principes du ſang, & à arrêter la dégénération putride, par le ſecours des ſtimulans, des anti-ſpaſmodiques & des toniques anti-ſeptiques, ſelon les circonſtances : & loin de redouter le danger fantaſtique de la réaction vitale, il la ſollicite, il la provoque, comme étant le ſeul moyen de transformer la cauſe matérielle, & de lui faire ſubir le mode de la coction.

Nous ne ſommes cependant pas hémophobes ; nous n'ignorons pas qu'il eſt des cas où la ſaignée eſt quelquefois utile dans le commencement des maladies dont il s'agit : mais, nous le diſons avec confiance, comme ces cas ne découlent que d'un état décidément pléthorique, ils ſont extrêmement rares, par la raiſon que ces maladies prennent familiérement leur ſource dans des cauſes affaibliſſantes. Ailleurs,

ce remede eſt plus qu'inutile ; il eſt pernicieux, même dans les inflammations qui accompagnent les fievres putrides, parce qu'elles ne ſurviennent que lorſque le ſang eſt diſſous, & ne ſont proprement que des ſtaſes dans les veines, ainſi que *Sarconne* & *Ludwig* l'ont remarqué.

C'eſt la langueur de la circulation qui fait que les malades ont plutôt des inquiétudes, un mal-être, que des douleurs ; c'eſt à des congeſtions ſanguines, bilieuſes ou putrides dans des viſceres eſſentiels, fruit de l'inertie de la puiſſance vitale, qu'il faut attribuer cet état de ſtupeur, ces tremblemens, ces mouvemens convulſifs, ce délire ſourd, l'aſſoupiſſement, & autres ſymptômes fâcheux ; & tout médecin de bonne foi, & qui a l'eſprit & les yeux libres de préjugés, avouera ſans peine, que, hors les cas exceptés par *Juncker*, de grande pléthore, ou d'une longue habitude, il eſt commun de voir la ſaignée décider ces accidens, ou les aggraver, ſi déjà ils exiſtent, après avoir ébloui par l'apparence infidieuſe d'un ſoulagement momentané, & s'écriera avec le docteur Robert : *Funeſtum auxilium quod juvando nocet, ſanando necat.*

ESSAI

Sur les forces vivantes du Corps humain; lu à la Société de ſanté de Grenoble, le 3 germinal an 7; par le même.

« Qu'est-ce que l'homme, diſait Héraclite, en laiſſant couler un torrent de larmes; qu'eſt-ce que tout l'homme ? Son ſavoir n'eſt qu'ignorance, ſa grandeur que baſſeſſe, ſa force qu'infirmité; douleur ce qu'il appelle plaiſir ». Il eſt très-rare, ſans doute, que dans la vie le mal ne ſubjugue le bien, que les amertumes n'empoiſonnent les douceurs, & que les chagrins ne corrompent les agrémens. « Parcourez tous les âges de la vie (c'eſt Xénophane qui parle), vous n'y trouverez qu'un long tiſſu de douleurs : à peine l'enfance a-t-elle eſſuyé ſes larmes, qu'arrive la fougueuſe jeuneſſe, hardie à tout oſer, & prodigue de ſon être. L'âge mûr n'a que des ſoins & des inquiétudes : comme il ſe ſent affaibli chaque jour en détail, ce qu'il perd augmente ſes regrets, & ce qu'il craint, le jette dans une défiance continuelle. Enfin,

commence le dernier période de la vie, le pire de tous les maux; c'eſt ainſi que je nomme la vieilleſſe glacée, incommode à elle-même, & plus encore aux autres : ſes yeux appeſantis cherchent en vain le jour qui ſe dérobe imperceptiblement à ſa paupiere ; ſes yeux ſe ferment bientôt, & il ne reſte plus de l'homme qu'un ſouvenir confus ».

La ſucceſſion des mouvemens néceſſaires à la vie, & plus encore l'influence de mille cauſes étrangeres, à laquelle l'homme eſt ſujet, l'entraînent vers ce terme inévitable, avec plus ou moins de célérité, ſoit en attaquant ſon organiſation phyſique, ou en troublant l'ordre des fonctions de l'économie animale, comme en fatigant, en uſant, en conſumant inſenſiblement l'énergie vitale : & c'eſt ainſi que la vie, ſelon l'expreſſion d'Apullé, n'eſt qu'un détail de mort, un dépériſſement continuel.

Que le corps humain ſe ſoutienne néanmoins, auſſi long-temps, au milieu de tant de cauſes de deſtruction, les médecins philoſophes en auraient été d'autant plus étonnés, ſi, d'ailleurs, frappés d'admiration de cette harmonie des mouvemens qui conſtituent la vie; de cet ordre dans lequel les fonctions ſe ſuccedent; de leur correſpondance & de leur dépendance mutuelles dans l'état de ſanté, & des efforts combinés de

toutes les parties dans l'état de maladie, ils n'avaient été forcés de reconnaître dans l'animal vivant un principe qui veille ſans ceſſe à ſa conſervation, & dont on ne peut attribuer les effets au deſtin aveugle de Spinoſa.

Les uns ont voulu que cette puiſſance conſervatrice ne fût autre que la mécanique du corps humain, dépendante de ſa ſtructure ; les autres, en ramenant ſur la ſcene le ſyſtême de Zamolxis, l'ont rapporté à l'ame penſante ; d'autres, enfin, en ont revêtu la nature des anciens, ſous les noms de principe vital, de ſenſibilité & d'irritabilité, d'excitabilité, &c. qui ne ſont que des parures différentes, empruntées des idées métaphoriques de Platon, & ſur-tout de Wanhelmont.

En effet, ce dernier faiſait de ſon archée le principe efficient du ſentiment & du mouvement ; & le principe vital, ſelon les modernes, eſt la cauſe qui produit tous les mouvemens de la vie dans le corps humain. Dans la fibre ſenſible qui en conſtitue l'eſſence, & qui en anime toutes les parties mobiles, au moyen de l'alliance qu'il établiſſait entre l'eſtomac & la raté, & à laquelle il donnait le nom de *duum-virat*, qui préſidait à toutes les parties & les gouvernait, on retrouve les parties précordiales (1),

(1) La Caſe-Bordeu.

à qui on a depuis départi les rennes de l'empire, les forces gaſtriques & phréniques, dont l'influence s'étend ſur le reſte du corps. = Les flux alternatifs, les chaînes d'oſcillations, le paſſage ſucceſſif des forces d'un nerf à un autre nerf, ne rentrent-ils pas dans l'eſprit influent de Wanhelmont ? tout comme, ſous les altérations différentes qui s'operent dans les divers viſceres, & qu'il tirait d'un ferment ſpécifique que les viſceres empruntaient de leur eſprit fixe ou inné, viennent pareillement ſe ranger le ſentiment & le mouvement particulier, cette vie propre, ce département d'action dont chaque organe jouit, &c. (1).

S'il eſt abſurde de ſoutenir que les lois de la mécanique ſeules peuvent former un animal, là où il n'y a rien d'organiſé, tout nous donne à conſidérer, d'une part, que tous les corps, dans la nature, jouiſſent d'une force phyſique, dépendante d'un mouvement imprimé à la matiere, & qui ne permet à aucune de ſes parties de reſter dans une inertie conſtante ; & de l'autre, que la matiere, arrangée par une ſageſſe divine, doit être eſſentiellement organiſée partout. L'activité qui lui eſt propre, & qu'on ne peut découvrir que par le calcul des faits ; cette

(1) Bordeu.

force, qui préserve les corps de dissolution ; la vitalité, enfin, ou l'état de vie des solides, & même des fluides, dans l'animal, ne sont sans doute que le résultat de cette organisation susceptible de modifications variées, & dans laquelle viennent se confondre, & les *atomes* d'Epicure, & les *natures plastiques vitales* de Cudworth, & les *monades* de Leibnitz, & les *corps organiques* de Burnet, & la *force végétatrice* de Needham, & les *esprits architétoniques*, les *vertus artinoboliques & formatrices*, les *idées sigillées*, les *raisons séminales*, & autres idées métaphoriques sous lesquelles on a voulu désigner l'organisme des corps vivans.

Tant la sensibilité que la motilité, qui sont les facultés distinctives de la vie, & sur lesquelles roulent toutes les fonctions de l'économie animale, comme leurs différentes modifications, naissent de la constitution, d'une certaine maniere d'être ou condition de la fibre animale : & c'est à ces divers états indéterminés, que sont dus le tempérament spécifique de chaque individu, & cette faculté inhérente que les anciens admettaient dans chaque partie ; ou bien ce tact, cette sensibilité propre, qui détermine un mouvement particulier & affecté à chaque organe, & que la succession des fonctions réveille & perpétue par l'influence des forces que la

nature y exerce. Ce mouvement, on le nomme tonique ou ſpontanée ; il ne ſe fait que par ſucceſſion; ſa progreſſion eſt inſenſible, & il paraît conſiſter dans une contraction & une dilatation alternatives, une ſorte de vibration, de frémiſſement ou d'ondulation des fibrilles des parties molles, qui opere la nutrition, le développement, l'accroiſſement du corps, les ſecrétions, &c. Quant au mouvement muſculaire ou de contraction, qu'on apperçoit ſouvent, c'eſt un mouvement du muſcle, de la maſſe, qui l'emporte ſur le mouvement tonique, & qui s'exécute à la fois, & en grand, ſur toutes les molécules de la fibre.

Il eſt acquis que l'irritabilité appartient à la fibre muſculaire ; mais il ne l'eſt pas que les nerfs ſoient le ſiége unique de la ſenſibilité. Les ſignes non équivoques qu'en donnent certaines parties dures, & plus encore des parties molles abſolument dépourvues de nerfs, font ſans doute conjecturer que toutes les fibres jouiſſent d'une ſenſibilité propre ou congénere, différente de la ſenſibilité nerveuſe; & la continuation, tant des mouvemens vitaux, dans les membres ſaiſis de ſtupeur ou d'inſenſibilité parfaite, que de ceux des parties ſéparées de l'animal vivant, ajoutent une preuve à cette préſomption. De cette ſenſibilité inhérente naît l'exercice des

forces agiſſantes. Gliſſon la nomme perception naturelle ; & il lui attribue, avec raiſon, l'irritabilité dont il a parlé le premier : elle n'eſt pas moins réelle, & ſes impreſſions ne ſont pas moins reſſenties par la nature, quoique nous ne les appercevions pas par l'effet de l'habitude.

Que la ligature d'un nerf empêche les mouvemens muſculaires ; que ſa ſection ou ſa compreſſion diminue l'irritabilité, produiſe l'affaibliſſement des forces toniques, & l'émaciation du membre où ce nerf ſe diſtribue ; que l'irritabilité ne ſubſiſte pas long-temps après la deſtruction du nerf, dont l'irritation ne fait pas moins entrer en convulſion, pendant quelque temps, le muſcle que ce nerf animait ; que les parties privées de mouvement ſoient également agitées dans des attaques convulſives ; ces faits & autres, dont nous pourrions nous aider, prouvent encore que ſi la ſenſibilité nerveuſe ne détermine pas la ſenſibilité inhérente, du moins qu'elle la conſerve, que ſouvent elle l'augmente, même vicieuſement, par ſon concours dans les animaux pourvus de nerfs, en convertiſſant les mouvemens ſpontanées en mouvemens inſolites, irréguliers, déſordonnés ; qu'étant, enfin, comme le terme de la ſenſibilité inhérente, & affectée par des cauſes étrangeres, phyſiques ou morales, elle inſtruit la nature des dérangemens qui

arrivent dans l'économie animale; elle lui donne un éveil, & la détermine, pour les réparer, à un nouvel emploi, à une nouvelle direction des forces.

Puiſque tout concourt à faire rapporter les mouvemens à des ſentimens produits par l'irritation, il faut donc tenir pour conſtant que la force tonique a ſon principe dans le ſentiment; que c'eſt le ſentiment qui régit toute la machine; que c'eſt par ſon moyen que l'ame même produit les actions volontaires, & qu'on ne peut raiſonnablement aſſigner d'autre cauſe déterminante des forces motrices des organes, que l'influence qu'ont ſur elles les forces ſenſitives.

Les forces toniques ne ſont donc évidemment déterminées que par des ſentimens que produiſent ſur les organes les cauſes ordinaires d'irritation, ou la ſucceſſion des fonctions : elles s'exécutent par certains mouvemens de contraction & de dilatation alternatives dans chaque molécule des fibres en particulier, dont la ſérie forme une ſorte d'ondulation ou de vibration dans toutes les parties molles; & c'eſt dans ces mouvemens que paraît conſiſter l'irritabilité, ſoit dans les animaux, ſoit dans les fleurs & les étamines de quelques plantes, les feuilles de diverſes ſenſitives, &c.

La ſenſibilité inhérente eſt une faculté active, ſuſceptible

ſuſceptible de différens états ; & quoique les corps l'empruntent du principe qui les vivifie, qui les anime, de la vitalité qui en regle les lois, cette faculté eſt néanmoins ſubordonnée à la diſpoſition des fibres ; & cette diſpoſition dépend de leur force phyſique, ou du degré de cohéſion de leur tiſſu, dont les états variés produiſent la roideur, qui diſpoſe les parties au repos ; la ſou pleſſe, qui en rend les mouvemens plus libres & plus aiſés à être déterminés ; & la laxité, qui les énerve, les amortit. = Une cohéſion, ſans être trop ſeche, comme dans les vieillards, mais tempérée par l'interpoſition d'un gluten onctueux, ni trop lâche, comme dans les maladies ſéreuſes, ſera conſéquemment la condition heureuſe des fibres, pourvu, toutefois, que leur mouvement ne ſoit pas d'ailleurs enrayé par le vice de leur maſſe, comme il arrive dans l'excès de corpulence.

La force phyſique, ou de cohéſion, doit encore être conſidérée comme la puiſſance conſervatrice qui réſiſte à la ſolution de continuité, qui préſerve les corps vivans de putréfaction ; qui, dans la torpeur des animaux, les préſerve également de corruption pendant fort longtemps, comme auſſi les liquides de congelation ; & les parties de matiere animale non ſeulement ſont conſervées, mais encore elles reprennent

la vie : auſſi, on ne ſaurait raiſonnablement attribuer cette force aux ſeules propriétés phyſiques de la matiere, ſans l'influence de la puiſſance vitale qui l'entretient, & qui, dans ſes accroiſſemens, multiplie les points de contact.

Mais ſi les fibres, avec la ténuité de leurs corps au-deſſous de la naturelle, ſe trouvent encore avoir un tiſſu lâche, ſans être décidément humide, elles ſeront fortement remuées par des cauſes, même légeres, d'irritation; l'équilibre ſera rompu dans le balancement de leurs mouvemens; celui de conſtriction, l'emportant ſur celui de dilatation, deviendra fixe & ſtable, & il y aura ſpaſme.

On peut donc conſidérer la force de cohéſion du tiſſu fibreux, comme le modérateur, le régulateur de la force ſenſitive inhérente, ou bien de l'influence que cette derniere a ſur les forces toniques; & ſon affaibliſſement, comme la diſpoſition eſſentielle à cette conſtitution que Staahl & Huxam ont nommée tendre & délicate. Dans ce dernier cas, la ſenſibilité n'étant pas balancée ou modérée par la force phyſique, ceſſe d'être en proportion avec celle-ci; elle lui devient relativement ſupérieure, & elle détermine facilement l'augmentation vicieuſe des forces toniques.

Ces apperçus renferment la raiſon ſuffiſante pourquoi les parties les plus dures, les os, les dents, les cartilages, n'ont aucune irritabilité; pourquoi les viſceres creux la perdent, lorſqu'ils ſont trop diſtendus, tandis qu'ils deviennent plus irritables par les matieres qu'ils renferment, pourvu qu'elles ne les diſtendent pas trop; pourquoi le cœur, récemment ſéparé de l'animal vivant, bat moins fréquemment, & ceſſe plutôt de battre, lorſqu'on le place dans de l'eau très-froide ou très-chaude, dans un récipient où l'on condenſe l'air, ou bien dans le vuide; pourquoi le figement de la graiſſe empêche que les muſcles, irrités après la mort, n'entrent pas en contraction; & pourquoi le cœur conſerve plus long-temps ſes mouvemens dans les animaux à ſang froid, où le figement n'a pas lieu; comme auſſi, pourquoi un muſcle devient plus irritable, d'abord après la mort de l'animal dont il fait partie, ou pourquoi, en coupant un muſcle par morceaux, lorſqu'il ceſſe de pouvoir être mis en mouvement par aucune cauſe d'irritation, chacun de ſes morceaux, quoique petit, devient plus irritable, du moins pour quelque temps: pourquoi, enfin, les ſpaſmes ſont plus familiers chez les valétudinaires, les femmes, plus l'air eſt électrique, dans les temps d'orage, en été, durant les vents du ſud

ou de ſud-oueſt, & dans les pays tempérés. = Les points de contact étant trop multipliés par l'effet d'une extenſion forcée, du figement de la graiſſe, de la compreſſion d'une atmoſphere trop denſe, & de la ſpoliation du calorique dans de l'eau très-froide, comme ils le ſont dans les parties dures; il eſt de conſéquence que les forces ſenſitives & les forces toniques ceſſent d'être en rapport, & que la trop grande cohérence du tiſſu fibreux affaibliſſe ou éteigne le ſentiment. Dans les autres cas, c'eſt la force phyſique qui ſe trouve affaiblie par défaut de cohéſion; elle n'eſt plus ſuffiſamment balancée, ou plutôt, elle eſt vaincue par la force ſenſitive, qui lui devient par-là-même relativement ſupérieure.

Ainſi, la trop grande cohérence du tiſſu fibreux amortit ou éteint le ſentiment; comme la faibleſſe le rend plus exquis, en rendant la ſenſibilité inhérente relativement ſupérieure. Mais les forces ſenſitives ſont d'ailleurs ſuſceptibles d'une augmentation abſolue, par l'intenſité des cauſes, même ordinaires, d'irritation, & plus encore des cauſes inſolites, phyſiques ou morales, qui la développent réellement, en entretiennent le vice, & rendent conſéquemment le ſentiment plus vif, ſoit en changeant le rapport que la fibre doit avoir avec les objets faits pour

l'impreſſionner, ſoit en excitant la force nerveuſe, & en déterminant ſon concours, d'où le ſpaſme par irritation vive.

Le concours du pouvoir nerveux paraîtra, dans ce cas, une aſſertion d'autant moins haſardée, ſi on réfléchit que, dans les longues méditations, le ſyſtême nerveux ſeul eſt alors en action; que c'eſt ſur lui que l'ame exerce toute ſa force, & que les affections morales ſont les cauſes les plus familieres & les plus puiſſantes, quoique non excluſives, des ſpaſmes par irritation vive. On en tirera une autre preuve des ſollicitudes inſéparables des orages de la révolution, qui ont tellement effarouché la ſenſibilité nerveuſe, que non ſeulement le génie ſpaſmodique a fait l'élément de preſque toutes les apoplexies, qui ont été fréquentes; mais encore qu'on a remarqué qu'il y a eu peu de maladies qu'il n'ait éminemment compliquées, & dont il n'ait troublé la marche, interverti l'ordre & le cours: enfin, il eſt de fait que les narcotiques agiſſent ſur les nerfs, qu'ils s'emparent de leur ſenſibilité, qu'ils l'enchaînent, & qu'ils ſont le remede dans les ſpaſmes par irritation vive; tandis qu'ils produiſent, le plus ſouvent, un effet irritant, lorſque le ſpaſme dépend d'un excès de mobilité, où les anti-ſpaſmodiques ſont employés avec beaucoup plus de ſuccès.

Il eſt à-peu-près démontré, par ce que nous venons de remarquer, que pour les mouvemens néceſſaires à la vie, c'eſt la ſenſibilité inhérente, excitée par les cauſes ordinaires d'irritation, qui les détermine; que c'eſt dans un juſte rapport des forces ſenſitives avec les forces toniques, que conſiſte l'état ſain, & même ce qu'on nomme ſtabilité d'énergie; que ſi l'état phyſique de la fibre vient a être lézé par une moindre cohéſion de ſon tiſſu, alors la force ſenſitive n'étant plus ſuffiſamment balancée, devient néceſſairement ſupérieure; & c'eſt dans ce défaut d'équilibre que conſiſte la mobilité : finalement, que quoiqu'il n'exiſte pas de débilité relative dans la fibre, ſi la ſenſibilité nerveuſe, qui doit être regardée comme le terme de la ſenſibilité inhérente, ſe trouve affectée par des cauſes inſolites, phyſiques ou morales, il réſultera du concours de ces deux puiſſances, miſes en action, que les impreſſions étant plus reſſenties, & le ſentiment de ces impreſſions s'étendant avec promptitude à tout le ſyſtême, ameneront le trouble & la ſédition dans l'affection générale des forces, détermineront le ſpaſme par irritation vive; & ces cauſes, ſouvent répétées, en changeant l'état des nerfs, introduiront d'ailleurs dans le corps l'habitude d'une diſpoſition ſpaſmodique, ou telle que le principe ſenſible,

exalté, répond aux impreſſions ordinaires par des réactions inſolites, à la faveur deſquelles il jette les forces toniques dans des états variés de contraction, en troublant l'exercice régulier des fonctions.

On comprend ſans peine que quoique le ſyſtême nerveux n'ait pas ſubi un changement organique, la pléthore, & autres cauſes abſolument irritantes, ſoit en augmentant, quoique momentanément, la tenſion des nerfs, ou de toute autre maniere, pourront déterminer concurremment la double force ſenſitive, & rendront des mouvemens irréguliers par leur intenſité ou par leur mode. Mais il paraît que la diſpoſition habituelle du pouvoir nerveux a des impreſſions plus faciles & plus bizarres, dépend ſur-tout de la ténuité de la délicateſſe de leur tiſſu, de leur faibleſſe radicale; car Pouteau a remarqué que l'hébétitude des ſens eſt toujours en proportion de la groſſeur exorbitante des nerfs qui vont animer les organes; & il eſt d'ailleurs d'obſervation que ce ſont les cauſes atténuantes qui laiſſent après elles un état nerveux; comme les maladies fébriles, celles ſur-tout qui ont été mal terminées, traitées par des rafraîchiſſans portés à l'extrême, les hémorragies & autres évacuations immodérées, les groſſeſſes répétées, l'abus dans le

phyſique de l'amour, l'accroiſſement bruſque chez les jeunes gens, les affections triſtes de l'ame, &c.

Ainſi, quoique les ſenſations qui excitent les forces toniques, n'exiſtent pas pour l'ame, ce n'eſt pas moins par le ſentiment que la ſucceſſion des fonctions a lieu. Ne cherchons donc pas d'autre cauſe déterminante des mouvemens que le ſentiment, qui régit toute la machine : *Omnia à ſenſu.* = Lorſqu'on a coupé en travers un tronc nerveux, le membre dont il fait partie, bien que privé de toute ſenſation & de tout mouvement volontaire, continue néanmoins, non ſeulement d'être exempt de la putréfaction ſpontanée, mais il conſerve encore, en outre, la chaleur; la circulation y ſubſiſte, même quand le nerf ne ſerait pas régénéré. C'eſt auſſi ce qui fait croire, & avec raiſon, au docteur Blane, que la vitalité eſt indépendante du pouvoir nerveux; &, en ſe rangeant à l'avis de Hunter, que le ſyſtême nerveux n'eſt au plus qu'un acceſſoire à la vie, dont il empêche même les opérations & abrege l'exiſtence : car il remarque que la vie ſimple ſurvivra non ſeulement à la ſenſation, mais lui ſurvivra encore plus long-temps, ſi l'animal eſt tué en détruiſant le ſyſtême nerveux, que s'il a ſuccombé à une hémorragie, à la ſuffocation ou à quelqu'autre violence; puiſ-

que les poiſſons conſervent plus long-temps l'irritabilité & la flexibilité de leurs membres, ſi on leur donne un coup violent ſur la tête ou ſi on la leur écraſe, que ſi on les laiſſe périr avec l'organe des ſens integres; ce que les pêcheurs ſavent.

Non ſeulement la vitalité, mais encore on eſt fondé à croire que l'animalité eſt indépendante du pouvoir nerveux, puiſqu'une infinité de coquillages, la vaſte claſſe d'inſectes microſcopiques, & les polypes formés d'une ſubſtance purement muqueuſe, dans laquelle on ne ſaurait appercevoir ni cerveau ni nerfs, ne doivent pas être conſidérés, avec Bonnet & Needham, comme des êtres purement vitaux; mais bien, avec Spallanzani, comme jouiſſant de tous les caracteres d'une vraie animalité. En effet, le ſentiment profond qui leur fait diſtinguer, comparer & juger les impreſſions, comme éviter les obſtacles & leurs ſemblables, lorſqu'ils ſe rencontrent; changer ſubitement de direction, & en prendre une abſolument contraire; paſſer inſtantanément du mouvement au repos, ſans qu'il y ait aucune apparence d'un choc étranger; tourner inceſſamment ſur eux-mêmes, ſans ſe détourner; aller contre le cours de l'eau; l'art d'attraper leur nourriture, même par le tourbillon qu'ils font naître; toutes ces différen-

tes allures ne ſauraient exiſter dans les inſectes membraneux, dans les zoophytes, ſans la perceptibilité, qui eſt une propriété dépendante, ſans doute, d'une ſtructure particuliere & propre aux animaux, & qui fait le caractere eſſentiel de l'animalité. = Cette propriété du principe vital ne conſiſte donc pas excluſivement dans l'exercice de la ſenſibilité nerveuſe, puiſque, comme nous venons de le remarquer, des animalcules, & pluſieurs zoophytes de la mer, abſolument dépourvus de nerfs, en jouiſſent. = Dans les animaux plus parfaits, les impreſſions ſeront plus reſſenties, & les ſenſations d'autant plus claires & diſtinctes, qu'elles ſeront déterminées par le concours de la double force ſenſitive. Ainſi, la ſenſibilité nerveuſe peut bien n'être conſidérée ici que comme un ſurcroît de forces ou d'excitement que la nature s'eſt ménagées; là, pour rendre nos ſenſations, & les idées qui en naiſſent, moins obſcures, en tranſmettant plus diſtinctement à l'ame les impreſſions, relativement au contact médiat ou immédiat des corps environnans ſur nos organes, ou à la ſenſation; & ici, pour retrouver des ſecours puiſſans pour ſe débarraſſer d'une ſenſation incommode, & qui excite par trop ſa ſenſibilité.

EXAMEN CRITIQUE
DE LA DOCTRINE
DE BROWN,

Lu à la Société de ſanté de Grenoble, le 2 meſſidor an 7; par le même.

LES preuves à tirer, par induction, de l'eſſai précédent, ſont que le principe vital eſt le pouvoir qui, dans le corps, produit le ſentiment & le mouvement; que les forces toniques ſont excitées par la ſenſibilité inhérente, miſe en exercice par les cauſes ordinaires d'irritation, & qu'elles en ſont le modérateur, le régulateur; que l'énergie vitale eſt, par-là même, ſubordonnée à la diſpoſition des fibres & des organes; & que c'eſt à l'augmentation relative des forces ſenſitives ſur les forces toniques, dépendante de l'affaibliſſement de la force phyſique, qu'il faut rapporter la mobilité, & le ſpaſme qui en eſt le produit: qu'il y aura ſpaſme par irritation vive, lorſque, par l'effet des cauſes

insolites d'irritation, ou bien de la faiblesse radicale des nerfs, la sensibilité nerveuse se trouve en même temps excitée, & détermine, selon l'expression de Stahl, une excandescence de mouvemens, d'autant plus désordonnés, qu'ils sont produits par le concours de la double force sensitive; que puisque les zoophytes, & autres animaux absolument dépourvus de nerfs, jouissent néanmoins de ce sentiment intérieur qui leur fait distinguer & juger les différentes impressions, il est de conséquence que, tant la vitalité que l'animalité sont indépendantes du pouvoir nerveux: finalement, que la to-theion d'Hippocrate, la nature des philosophes, la chaleur innée des anciens, l'ame sensitive d'Aristote & de Platon, l'énormon de Kau-Boerhaave, l'archée de Wanhelmont, l'ame irrationnelle de Bacon, la sensibilité & l'irritabilité de Glisson & de Haller, le solide vivant de Gaubius, la partie sensible qui éclaire les autres de Bordeu, les forces médicatrices de Cullen, le sens vital intérieur de Barthez & de Grimaud, l'incitabilité de Brown, &c. ne désignent autre chose que les forces du principe de vie, ou les modifications des facultés de ce principe, mais présentées sous une autre couleur, ou avec des parures différentes.

« L'incitabilité, nous dit Brown, (n'importe

d'où elle tire ſa ſource, ni où elle réſide, dans les muſcles, la ſtructure organique des parties, ou dans les fluides), conſiſte dans cette faculté, au moyen de laquelle le corps vivant reſſent l'action des ſtimulans qui lui ſont appliqués, tels qu'il en réſulte un changement en lui; & que cette faculté fait la différence de l'animal vivant du mort, de l'univerſalité des animaux de la matiere brute; qu'ainſi, la vie ne gît & ne ſe ſoutient que par l'incitabilité, ou la faculté de ſentir les ſtimulans, dont l'action, avec le temps, épuiſe l'incitabilité: d'où ſuit que la trop grande, la trop longue, ou trop long-temps ſoutenue application de ſtimulans, épuiſe plutôt l'incitabilité, & abrege la durée de la vie; d'où ſuit encore que les maladies fréquentes, & l'incontinence, l'intempérance & le luxe des citadins, abregent la vie & la rendent plus languiſſante; tandis que la ſanté, les forces & la longévité ſont les filles de la tempérance & de l'exercice ».

C'eſt bien plutôt par les mouvemens néceſſaires, excités par le ſentiment, que la vie gît & ſe ſoutient, & non par la faculté ſeule de ſentir les ſtimulans, comme Brown le veut: & quand même ce novateur aurait entendu comprendre les forces motrices que le ſentiment détermine, il reſtera qu'il n'a fait que parer les

forces vivantes du nom d'incitabilité, & toujours qu'il a confondu, ſous cette dénomination, & le principe vital, & les forces de ce principe, la ſenſibilité & la motilité, qui ſont les deux facultés diſtinctives de la vie, dont les cauſes ordinaires d'irritation déterminent l'exercice dans l'état de ſanté, & leur trop d'intenſité dans l'état de maladie ; comme le font encore les cauſes inſolites ou étrangères, dont on ne peut juger l'action que par le calcul des faits, & que les pathologiſtes tirent des changemens que produiſent, ſur nos organes, les choſes qu'ils déſignent ſous le nom de non-naturelles. = Cet éveil eſt dû ſans doute à la ſenſibilité de nos organes ; & cette ſenſibilité, trop exercée par des impreſſions trop fortes, ou trop long-temps ſoutenues, s'émouſſe ; les mouvemens néceſſaires à la vie qu'elle détermine, deviennent plus languiſſans, le corps s'uſe par nuances, & périt. = C'eſt ici l'énergie vitale qui s'affaiblit ou ſe conſume par l'intenſité ou la durée des cauſes d'irritation : & ſans contredit, cette doctrine eſt plus lumineuſe que celle de l'incitabilité, qui s'épuiſe par l'application trop longue, ou trop long-temps ſoutenue, des puiſſances excitantes, internes ou externes. La déperdition des forces agiſſantes, n'eſt même que relative à la diſpoſition des ſolides & des fluides, à leur état

phyſique, les cauſes excitantes étant les mêmes: car les organes qui les exécutent, reçoivent, dans l'état ſain, un aliment, on peut dire ſurabondant, de l'extenſion & du volume des parties, juſqu'au développement parfait du corps, & un aliment ſuffiſant dans l'âge de conſiſtance, où la recette égale la dépenſe : alors, comme par l'effet des cauſes morbifiques, les mouvemens des organes ſe font aux dépens de leur propre ſubſtance, les forces radicales s'épuiſent peu à peu, & l'animal périt. Ainſi, les apophthegmes de Brown, non ſeulement ne ſont pas brillans dans la partie ſyſtématique, mais encore, en jettant la confuſion dans les idées qu'on doit ſe former du principe vital & de ſes facultés, ne nous apprennent d'ailleurs rien.

La comparaiſon qu'un de ſes apôtres, Rizo, fait du principe vital, à une chandelle qui ſe conſumera d'autant moins vîte, & ſa flamme durera d'autant plus, que l'air & le calorique auront ſur elle une action d'autant plus faible, & au contraire, n'eſt pas plus heureuſe, ni mieux adaptée : il faudrait, d'après elle, retrancher des moyens de ſanté & de longévité, ceux que la gymnaſtique nous préſente, & les remplacer par le luxe, l'oiſiveté, l'indolence. Sans doute que les mouvemens exceſſifs que détermine l'intenſité, ſoit la trop longue durée

des puiſſances excitantes, affaibliſſent les facultés du principe vital, & abregent la durée de la vie : mais qui ne ſait que l'exercice de ces mouvemens nourrit l'énergie vitale, en conſervant les points de contact entre les molécules des fibres, en les multipliant même, & conſéquemment, en alimentant la force phyſique, de laquelle dépend l'intégrité des fonctions de l'économie animale ? La robuſticité & la longévité des perſonnes qui menent une vie raiſonnablement active, & celle des citadins livrés à la moleſſe, & abandonnés à leur force d'inertie, en juſtifient la différence. Ce n'eſt donc pas en uſant, en conſumant le principal vital même, que l'excès du travail, des alimens & des boiſſons ſpiritueuſes, les affections morales outrées, l'oxigene, & la chaleur exceſſive des climats brûlans, & autres puiſſances nuiſibles, détruiſent la ſanté, abregent la durée de la vie ; mais bien en altérant la conſtitution des ſolides & des fluides, d'où naiſſent les facultés du principe vital, & des facultés les actions qui ſeules nous conduiſent à la connaiſſance de ces facultés.

S'il ne faut pas trop ſe conduire d'après la pathologie humorale, il ne faut pas la rejetter entiérement, comme l'ont fait Cullen dans les pyrexies, & Brown, dans toutes les maladies.

Les

Les preuves des altérations humorales ſont ſi évidentes & ſi multipliées, qu'il faudrait être aveugle de naiſſance pour ne pas les appercevoir. = Rien de ſi commun que de voir la dyſurie ou l'œdeme ſuivre la ceſſation de l'aſthme, & l'aſthme reparaître avec la ceſſation de la dyſurie ou de l'œdeme ; l'aſthme & la goutte ſe remplacer ; l'opthaſmie vénérienne & l'écoulement gonorrhoïque s'alterner ; de même que le vertige, la migraine, ou la colique d'eſtomac, avec les fleurs blanches. = Klein a vu une ſueur très-fétide des pieds, s'alterner, avec une diarrhée auſſi très-fétide, & une fievre catharrale ſurvenir à la ſuppreſſion des fleurs blanches, & ceſſer à la réapparition de ce flux. = Willis remarque qu'une femme épileptique, qui n'avait point d'attaques tout le temps que fluait un cautere qu'elle avait, les reprenait auſſitôt que l'écoulement tariſſait. = On lit dans les actes des curieux de la nature, l'obſervation d'une gale à la nuque, dont la répercuſſion donna lieu à des convulſions épileptiques que la réapparition de la gale diſſipa. = Clerc, d'après Schwenki, rapporte l'hiſtoire d'un cancer occulte au ſein, lequel, diſſipé par une ſuppuration qui s'établit à la jambe, reparut après le deſſéchement de l'ulcere, & diſparut de nouveau après qu'on eut rétabli l'écoulement à la

jambe. = Lorry a vu un aſthme humoral, qui durait depuis deux ans, ceſſer à l'apparition du feu ſacré. = Klein a obſervé l'opthalmie ſcorbutique diſparaître avec l'éruption du feu perſique ; des tremblemens, chez les ivrognes, à l'apparition de la coupe-roſe ; des fleurs blanches, par une ſueur très-fétide ; la cécité, cauſée depuis deux ans par la croûte de lait ; & nous, la teigne diſparaître par la petite-vérole. = Marc Gerbezius a vu la ſciatique ſe terminer par un abcès. Nous avons vu deux ſujets délivrés des douleurs rhumatiſmales, dont ils étaient tourmentés depuis pluſieurs années, par des congeſtions purulentes ; chez l'un, au coude ; & chez l'autre, dans l'un des ſinus maxillaires ; comme auſſi une ſuppuration de ſix mois à la malléole interne du côté droit, par l'effet d'une chûte ſur un corps anguleux, terminer ſans retour des attaques de goutte, chez un homme âgé d'environ 70 ans, & qui en était affligé depuis plus de 25. = On ſait que l'éryſipele diſſipe quelquefois l'aſthme, que la miliaire diſſipe la pleuréſie, & que les urines noires ont été plus d'une fois critiques dans les fievres quartes. = Perſonne n'ignore que les vomiſſemens, les déjections, l'hémorragie, l'apparition des parotides, des bubons, des charbons, de l'éryſipele, les éruptions cutanées, les ſueurs,

les urines, la jauniſſe, l'œdeme, &c. terminent la plupart des maladies ; comme les reflux, les déliteſcences, les criſes manquées, en produiſent un très-grand nombre, ſi les matieres ne ſortent par les différens émonctoires. = Daniel Ludovicus donne l'hiſtoire d'une paralyſie des paupieres, occaſionnée par une gale à la tête rentrée; = Guerin, celle d'un ſtrabiſme, par l'effet d'une dartre auſſi rentrée ; = Rhodius, celle d'un crachement de ſang à la ſuite de deſſéchemens d'ulceres aux extrémités inférieures; = Hilden, celle d'une pleuréſie mortelle, ſurvenue à la guériſon d'un ulcere à la cuiſſe, pendant laquelle le malade crachait la même matiere qui s'écoulait auparavant de l'ulcere. = On lit dans les actes de la ſociété médicale de Copenhague, qu'à la ſuite d'un ulcere aux jambes, qu'un empyrique parvint à cicatriſer, chez une fille âgée de 15 ans, & qu'elle portait depuis 10 ans, il lui ſurvint des accès épileptiques, &c.

Mais pourquoi nous appeſantir ſur des obſervations particulieres, lorſque les apoplexies, les convulſions, les ſuffocations, les hydropiſies, les dépôts intérieurs, la fievre lente, cauſée par les reflux de l'urine, de l'humeur arthritique, des éruptions cutanées, par la déroute du lait, le deſſéchement des ulceres ; lorſque les affec-

tions comateuſes, la céphalalogie, le vertige, le délire, produits par la bile verte, ſur-tout dans les fievres intermittentes ; lorſque l'ictere, la maladie noire, les fievres gaſtriques, la miliaire des femmes en couche, la fievre puerpérale, l'anaſarque & le rhumatiſme laiteux, enfin, les révolutions & les évacuations critiques ; tout proclame les altérations humorales, une matiere morbifique, ſans laquelle les divers évacuans ſeraient inutiles, les rubéfians feraient autant que les véſicatoires, & les cauteres ſeraient ſans effet.

Quand on s'éloigne ſi fort des notions communes, il faut du moins expliquer celles qu'on leur ſubſtitue : quand on ſe permet de vouloir faire tomber dans l'oubli les principes reçus, ce ne doit pas être par des négations iſolées ; & dans les preuves qu'on en donne, on doit toujours ſoumettre ſes idées aux faits, & non les faits à ſes idées : mais il eſt trop évident que Brown ne rejette les altérations humorales, que parce qu'elles ne peuvent pas ſe plier ou s'adapter à ſon ſyſtême ; & chacun comprend que, quand on ſe trompe ſur un fait auſſi eſſentiel, les conſéquences qu'on en tire, ſont autant d'erreurs.

Brown ne fait que deux claſſes de maladies : les *ſthéniques* ou phlogiſtiques, provenant de trop

de vigueur ; & les *aſthéniques* ou anti-phlogiſtiques, provenant de faibleſſe : en ſorte qu'il attribue les maladies ſthéniques à l'incitabilité, augmentée par l'action exceſſive des puiſſances excitantes, dont la faibleſſe, ſoit directe, ou par défaut d'excitans, ſoit indirecte, par excès d'excitans, produit les maladies aſtheniques : or, comme toutes les maladies dépendent de l'augmentation ou de la diminution de l'incitabilité, tout le traitement conſiſte à l'affaiblir, dans le premier cas, & à l'exciter dans le ſecond ; là, par les débilitans ou anti-phlogiſtiques, les ſaignées, les purgatifs, le froid, les végétaux, l'air impur, le repos, l'obſcurité, les ſenſations déſagréables, &c. ; & ici, par les toniques & les excitans, plus ou moins forts, & dont l'effet eſt plus ou moins durable ; & qu'il diviſe, ſous ce rapport, en ſtimulans *permanens* (les toniques), dont l'action eſt permanente & ſe fait ſentir lentement, en augmentant l'incitabilité, comme les nourritures animales, le vin, le gaz oxigene, le mouvement, la contention d'eſprit, les ſenſations agréables, la chaleur, le quinquina, les martiaux, l'aloès, le mercure, l'antimoine, les aromates, la gomme ammoniaque, le thé, le café, &c. ; & en ſtimulans *diffuſibles* (les cordiaux), dont l'action eſt plus prompte, & affecte la machine d'une ma-

niere plus véhémente & plus expanſible ; tels que ſont la bonne eau-de-vie, les vins excellens, le muſc, le camphre, l'opium, l'alkali volatil, les éthers, &c.

Voilà ce qu'on appelle poſer, ou plutôt reſſerrer deſpotiquement les limites de l'art. S'il faut quelquefois s'élever au-deſſus de la ſphere des idées ordinaires, pour parvenir à de nouvelles connaiſſances, l'homme moral, qui penſe, qui uſe de ſa raiſon, & qui ſe tient en garde contre le poiſon ſéducteur du preſtige & de la nouveauté, ne peut que trouver la pathologie de Brown bien ſuccincte, pour ne pas dire légere, & ſa pratique monotone, ou plutôt fort expéditive ; & il ne conſidérera cette doctrine, qui rend inutiles les connaiſſances qu'on a regardées, juſqu'à ce jour, comme abſolument néceſſaires, que comme un aliment de l'empyriſme aveugle, même de la médiocrité routiniere, puiſqu'il ne faut jamais qu'affaiblir ou exciter : il y a plus, comme ſur 100 maladies Brown en compte 97 aſthéniques, & 3 ſeulement ſthéniques & que, ſelon lui, le même traitement réuſſit dans les maladies ſemblables, il doit en réſulter que même tout médicaſtre qui aura 100 malades confiés à ſes ſoins, ne pourra au plus ſe méprendre qu'à l'égard de 3, s'il a l'attention de n'adminiſtrer à tous que des ſtimulans.

Ce n'eſt en effet que d'un petit nombre de maladies inflammatoires, telles que ſont la péripneumonie, la frénéſie, l'eſquinancie, & les éryſipeles, les rhumatiſmes, la rougeole, la variole, & les catarrhes graves, que le médecin écoſſais compoſe la claſſe de ſes maladies ſthéniques, qui cedent toutes aux débilitans ou anti-phlogiſtiques ſus-énoncés; il en exclud & rejette, dans la claſſe des aſthéniques, généralement toutes les autres maladies, parmi leſquelles figurent les fievres continues & intermittentes, les coliques, la dyſſenterie, la ſcarlatine, l'épilepſie, l'apoplexie, le ſpaſme, l'aſthme, les hémorragies, la ſuppreſſion & la ceſſation des menſtrues, même l'inflammation de la matrice, &c. qu'on ne doit combattre, ſelon lui, que par les ſtimulans.

Quelque forte que ſoit la prévention que chaque nouveauté apporte contre elle en naiſſant, néanmoins des aſſertions haſardées & avancées avec la plus grande confiance, par le ton affirmatif & décidé qu'on y met, peuvent bien entraîner des ignorans, ou ceux qui ſont ivres du merveilleux: mais il n'eſt jamais qu'un caractere propre à ſéduire le vrai médecin, c'eſt l'accord de la raiſon & de l'expérience, parce que ſous lui les choſes ſont plus frappantes, plus claires & plus intéreſſantes; & c'eſt cet

accord qu'on ne trouve certainement pas dans le ſyſtême de Brown.

Nous ſommes bien de l'avis que les apoplexies ſont pour la plupart gaſtriques, goutteuſes ou ſpaſmodiques, & que les ſanguines ſont rares : cependant il en exiſte de ces dernieres; elles ſurviennent à des ſujets pléthoriques, d'une conſtitution athlétique, par l'effet de l'inſolation, de l'excès des boiſſons ſpiritueuſes*, après la ſuppreſſion de quelque évacuation ſanguine accoutumée, &c. & s'accompagnent d'un pouls plein & développé, du gonflement des veines, de la rougeur du viſage, &c. : eh, ne ſerait-ce pas contraſter avec la raiſon, l'expérience, & même le bon-ſens, pour employer, dans ce cas, les ſtimulans, par préférence aux anti-phlogiſtiques ! — Les mêmes raiſons ſe préſentent au ſujet des hémorragies, qui, dans la jeuneſſe, & ſinguliérement dans les ſujets d'un tempérament ſanguin, ſe font par les arteres, & ſont actives ; de la fievre continente, ſynoque ſimple, la grande fievre de la nature de Sydenham, fievre veineuſe de Baillon, plus familiere au printemps & aux perſonnes adonnées à la moleſſe & au luxe de la table, & que caractériſent un pouls plein, grand, fréquent & égal, une douleur ou peſanteur de tête, une reſpiration gênée, la tenſion des ſolides, la laſſitude,

la chaleur de tout le corps, la rougeur du viſage, & autres ſignes qui dénotent que le ſyſtême artériel eſt dans un état de pléthore relatif.

Nous avons encore à dire que cet état eſt celui du commencement de preſque toutes les maladies aiguës, ſur-tout de l'hiver & du printemps, & où le jeu des vaiſſeaux eſt aſſez redoublé, ſans avoir beſoin de recourir aux ſtimulans; qu'elles ont principalement leur ſiége dans les fluides; & qu'étant démontré que le génie de la fievre concomittante eſt quelquefois même phlogiſtique, la méthode ſtimulante eſt généralement mauvaiſe, au moins juſques après la période d'irritation. = Qu'outre qu'il exiſte des coliques & des dyſſenteries réellement inflammatoires, il eſt d'obſervation que les remedes actifs aggravent preſque toutes les autres eſpeces; = qu'il en eſt de même de la fievre ſcarlatine; = qu'il exiſte un aſthme ſanguin; = qu'il n'eſt pas rare de voir le ſpaſme produit par la pléthore, de même que l'épilepſie, ſinguliérement chez les jeunes filles, à l'époque de la menſtruation, & que la ſaignée ou l'éruption des regles diſſipe; = qu'il eſt des ſuppreſſions de regles, ou un état chlorotique chez des jeunes perſonnes vigoureuſes, & même des ceſſations promptes chez les perſonnes qui ont ce flux douloureux, qui ne dépendent que d'une in-

flammation lente, ou d'un état de pléthore de la matrice, & qui ne cedent qu'aux anti-phlogiſtiques. = Nous penſons finalement qu'il faut être dans l'oubli de tout principe, de la raiſon même, pour rejetter, d'une part, la ſaignée & la diete, dans l'inflammation de la matrice; & adminiſtrer, de l'autre, contre cette maladie, les bons bouillons, d'abord avec le vin, & peu-à-peu les viandes ſucculentes, & en grande quantité; & que s'il eſt quelquefois des erreurs ingénieuſes, celles que nous venons d'eſquiſſer ſont ſi palpables, que ce ſerait trop faire de s'arrêter plus long-temps à les réfuter: c'eſt l'ennui du commun qui trop ſouvent inſpire le goût du nouveau; il nous arrache à l'utile pour nous faire prendre la route du défectueux ».

L'explication que Brown nous donne de la cauſe de la menſtruation, n'eſt pas plus heureuſe; nous ne craignons pas même de dire, que c'eſt, de ſa part, donner tout à l'imagination, & rien au jugement; avec une conformation opportune des vaiſſeaux de la matrice, il attribue l'éruption des regles à la paſſion d'aimer, qui, ſelon lui, les établit & les alimente. Il poſe en fait qu'elles ne commencent, plutôt ou plus tard, qu'avec le développement des deſirs amoureux; qu'elles ſont d'autant plus abondantes que le ſujet en eſt plus preſſé, & qu'el-

les ne ceſſent qu'avec eux ; que la chloroſe ou la rétention du flux ſexuel dépend du défaut d'aimer, & que les filles d'une groſſe ſanté atteignent plutôt la puberté que celles qui ſont délicates.

Tel eſt l'aveuglement d'un homme égaré dans ſes idées : quelque humiliantes qu'elles ſoient pour la raiſon & l'expérience, il ramene tout à ſon opinion ; « & c'eſt ainſi que l'eſprit de ſyſtême ne reſſemble pas mal à un torrent qui ſe perd dans un précipice, & y entraîne la raiſon ». Car, qui ne ſait que l'éruption des regles ſe fait tous les jours chez des jeunes perſonnes qui ſont parfaitement dans le ſilence des paſſions, & qu'elle eſt tardive chez d'autres, quoique entraînées, même depuis long-temps, aux appas de la volupté ? qui n'en a pas vu de très-délicates être puberes plutôt que celles d'une ſanté robuſte, les citadines plutôt que les campagnardes ? qui n'a pas eu occaſion de voir des femmes débauchées en amour, long-temps même après la ceſſation de leurs regles ; & d'autres, avec un tempérament terrible, & chez qui le flux ſexuel eſt peu abondant ? qui n'a pas obſervé des chloroſes & des ſuppreſſions de menſtrues, cauſées par l'orgaſme ſéminal, par un excès d'émotions voluptueuſes ? La rétention des regles occaſionne même quelquefois la

nymphomanie, par les engorgemens phlogiſtiques, & la tenſion que le ſang produit dans les organes de la génération; & les pertes de ſang utérines, de même que le flux hémorroïdal, y ſont utiles, en calmant la phlogoſe du vagin & de la matrice; comme auſſi les fleurs blanches & la groſſeſſe, par le relâchement ou l'amolliſſement qu'elles occaſionnent dans les mêmes organes. Enfin, ſi on fait attention que c'eſt aux époques de la menſtruation qu'il y a plus d'orgaſme dans les femmes, & qu'elles ſont plus portées à obéir aux penchans voluptueux, on ne pourra ne pas être convaincu que Brown prend ici l'effet pour la cauſe; & que dans le traitement de nombre de cas de ſuppreſſion, de rétention ou de ceſſation des regles, la raiſon, de concert avec l'expérience, rejette les ſtimulans, & commande excluſivement les antiphlogiſtiques.

Quoiqu'on ne puiſſe que bégayer ſur la maniere d'agir des remedes; quoiqu'il ſoit connu qu'ils ont plus ou moins d'effet, ſuivant la diſpoſition des ſujets, & que l'altération du ſyſtême des forces rend cet effet abſolument relatif; quoique l'activité des remedes ne doive pas ſeulement ſe meſurer ſur la conſtitution phyſique en général, mais encore ſur le climat; car plus les climats ſont froids, plus la ſenſibilité eſt émouſ-

ſée, & plus les remedes qu'on applique doivent être actifs : cependant, contre le ſentiment de Brown, qui rejette, & les remedes ſpécifiques, & les diſtinctions reçues des remedes, en pectoraux, céphaliques, emménagogues, diurétiques, ſudorifiques, anti-ſeptiques, &c. le flambeau de l'expérience, qui doit toujours guider la marche du médecin, a juſtifié ces diſtinctions; ſavoir, en remedes ſpécifiques des maladies, qui agiſſent en détruiſant la cauſe ſpécifique, cauſe particuliere qui modifie la cauſe générale; & en remedes ſpécifiques des parties, qui exercent plus particuliérement leur action ſur tels organes, ou les forces de ces organes, plutôt que ſur les autres; non que ces remedes produiſent toujours l'effet que leur dénomination dénote, mais bien parce que, juſqu'à ce jour, on les a reconnus pour être les moins infideles à le produire. Ainſi, le quinquina eſt regardé comme le ſpécifique des fievres intermittentes & de l'état putride; le mercure, de l'infection vénérienne; la jacée, des achores; l'éther ſulphurique, des coliques hépatiques, dépendantes du calcul biliaire; l'opium, de la gangrene par irritation nerveuſe; l'hypécacuanha, de la fievre puerpérale gaſtrique, &c. Ces maladies, qui ſont toutes aſthéniques, devraient bien, ſuivant Brown, céder indiſtinc-

tement aux ſtimulans : mais, on le demande, l'antimoine, la gomme ammoniaque, le thé, &c. détruiront-ils la cauſe formelle des fievres intermittentes, juguleront-ils la fievre pernicieuſe, corrigeront-ils l'état putride, comme le fait le quinquina ? L'infection vénérienne, que le mercure dompte ; la croûte de lait, à laquelle la jacée remédie; les calculs biliaires, que l'éther ſulphurique diſſout ; la gangrene par irritation vive, dont l'opium arrête les progrès, céderaient-ils aux vins généreux, aux aromates, au café, aux martiaux & autres ſtimulans de cette nature ? Quels ſont encore les ſtimulans, autres que les vomitifs, & ſucceſſivement les purgatifs employés à temps, capables de prévenir les épanchemens du lait qui cherche à ſe porter ſur le bas-ventre, dans la fievre puerpérale gaſtrique, &c. ? = Quel eſt encore le médecin qui, dans un aſthme humoral, ne donnera pas la préférence au ſoufre, au benjoin, à la gomme ammoniaque, au ſuccin, aux ſcillitiques, aux baies de genievre, à l'hyſope & autres ſtimulans béchiques, ſur les martiaux, le quinquina, l'opium, &c. ? Quel eſt le médecin qui, dans le vertige, la céphalée, la migraine, le clou, n'aura pas recours à la ſauge, à la méliſſe, aux fleurs de caille-lait jaune, à la feuille d'oranger, à la racine de valériane & autres nervins cé-

phaliques, plutôt qu'au mercure, à l'antimoine, à la gomme ammoniaque, aux contentions d'eſprit, &c. ? Quel eſt le médecin qui s'arrêtera au quinquina, à l'aloès & autres toniques de cette ſorte, dans le traitement des œdemes, des infiltrations, des hydropiſies, au lieu de les combattre par des purgatifs, & mieux encore des diurétiques appropriés, tels que ſont les ſels neutres, les préparations ſcillitiques, le ſuc de cerfeuil, la racine de perſil, &c. ? Finalement, quel eſt le médecin qui, contre la chloroſe, par épaiſſiſſement muqueux & l'inertie de la matrice, adminiſtrera indifféremment des toniques, & non ſpécifiquement ceux qu'on nomme emménagogues, parce qu'on les a reconnus plus propres à détruire le principe morbifique, comme les martiaux, les aloétiques, les aromates, le marrube, &c.

Les remedes, comme les poiſons, n'ont donc évidemment d'action ſur tel corps, tel organe ou ſur leurs forces, que par une propriété ſpécifique, relative à la nature de l'animal, à la ſenſibilité propre du corps ou de l'organe, & dont le mode varie d'ailleurs par rapport aux diverſes cauſes d'irritation, aux divers individus, & aux mêmes, dans différens temps. C'eſt ainſi que le régule d'antimoine, qui irrite peu ſenſiblement la conjonctive, produit le vomiſſement,

que provoque auſſi le tabac appliqué à l'extérieur ; que les cantharides affectent les voies urinaires, & le mercure les glandes ſalivaires ; que l'oignon ſcillitique en liniment, ſelon la méthode de Brera, augmente le cours des urines ; que les odeurs qui incommodent les uns & non les autres, exercent leur action ſur le nez, & non ſur le palais ; que les ſaveurs affectent le goût, & non l'odorat ; que la lumiere n'agit que ſur l'organe de la vue. C'eſt ainſi que la juſquiame, qui eſt un poiſon pour l'homme, ne l'eſt pas pour le cochon ; que les amandes ameres tuent la volaille & les chats, & que l'homme les mange impunément ; que l'étourneau mange & ſe délecte de la ciguë ; que la caille s'engraiſſe avec l'ellébore ; que les chevres ne ſont pas incommodées en mangeant de la ciguë & du tithymale ; que l'euphorbe cuit ſert à nourrir les chameaux ; que le perſil fait mourir les perroquets ; que la fleur de ſureau eſt nuiſible aux paons, & la feuille d'ortie eſt mortelle aux paonaux, &c. = C'eſt encore par des affinités ſpécifiques que les vices cancéreux, vénériens & ſcrophuleux, exercent leur action ſur le ſyſtême glanduleux & lymphatique ; le virus ſcorbutique, ſur le ſang ; le virus hydrophobique, ſur la gorge ; que le venin de la vipere agit ſur le ſyſtême biliaire, & produit l'ictere ;

que

que la morſure du ſerpent hémorroïdal occaſionne une telle diſſolution par le nez, les yeux, les oreilles, la peau, en un mot, une hémorragie univerſelle ; & que celle du petit ſerpent qu'on appelle dipſade, cauſe le diabete, &c.

Plus nous avançons, & plus nous appercevons que la doctrine de Brown eſt cimentée par des erreurs : car il nous dit encore avec beaucoup d'emphaſe & ſi peu de vérité, « que les végétaux ſont plus qu'inutiles dans le ſcorbut, qu'ils aggravent la maladie ; que les ſaignées & les purgatifs ſont toujours nuiſibles dans les fievres intermittentes ; = qu'il eſtime peu les propriétés rafraîchiſſantes des acides & du ſel de nitre, & qu'il ne faut employer contre la ſoif que le bon vin & les ſubſtances animales ».

Quand même l'inertie des ſolides, cauſe ou effet de l'affection ſcorbutique, exige des toniques, une obſervation conſtante a tellement légitimé l'efficacité des végétaux contre cette altération humorale, que les faſtes de la médecine ſont remplis des cures opérées par ce ſeul moyen ; = elle juſtifie ſi fort le ſuccès des évacuans, des purgatifs, particuliérement dans le traitement des fievres intermittentes, qu'il eſt commun de voir ces maladies céder à l'uſage ſeul de ces moyens, & réſiſter au quinquina, lorſqu'on a négligé de les employer auparavant;

= elle confirme la propriété qu'ont les acides & le sel de nitre, de corriger l'alkalescence des humeurs, de débarrasser le corps d'un excès de calorique, de modérer conséquemment la chaleur & d'appaiser la soif. Brown n'aurait pas dû se contenter de combattre ces faits avec des preuves négatives : car on ne nie pas poliment des faits ; autrement la vérité ne devient plus qu'un jeu.

Brown ne contraste pas moins avec la raison & l'expérience, lorsqu'il pose en fait, que le froid n'est ni stimulant ni astringent, comme on l'avait cru ; qu'au contraire, il est débilitant, & qu'il convient dans les maladies phlogistiques, dans la goutte, le catharre, &c. ; tandis que dans les maladies asthéniques, il conseille la chaleur, qu'il met au rang des stimulans.

Il est bien difficile, sans doute, de se contenter de pareilles assertions, lorsqu'il est acquis par une expérience journaliere que le froid, sec ou humide, soit en condensant les humeurs, soit en retenant la matiere perspirable, cutanée ou pulmonaire, ou bien en occasionnant son reflux, est la cause déterminante la plus familiere de l'excès des forces qui, dans les maladies phlogistiques, s'exercent dans le système artériel ; que c'est à elle qu'il faut attribuer cet épaississement plus ou moins muqueux & acri-

monieux, qui conſtitue la cauſe matérielle des catharres & des rhumatiſmes ; qu'une température douce, des boiſſons chaudes, des fumigations relâchantes, ſont de puiſſans moyens pour aider la réſolution de l'humeur, & ſa ſortie par l'expectoration, qui eſt la criſe la plus heureuſe dans les fievres pulmoniques & dans les catharres, & auxquelles nuiſent éminemment le froid & les boiſſons froides dont on ne peut ſe permettre l'uſage, ainſi que de celui des autres toniques, dans la cure des catharres, que ſur la fin de la maladie, pour remédier à l'état de faibleſſe qu'elle laiſſe à ſa ſuite.

Quoique le froid ne ſoit pas une matiere qui exiſte dans la nature, & qu'il ne ſoit qu'en proportion de la privation du calorique, la chaleur, en raréfiant, en écartant, en iſolant les molécules des corps organiques, fluides & ſolides, vivans ou morts, les affaiblit : le froid, au contraire, en multipliant leurs points de contact, les fortifie, augmente leur force phyſique. L'expérience prouve que dans la ſaiſon de l'été, les muſcles ſont plus flaſques, plus mous, & les corps plus raréfiés, & moins capables de réſiſter aux fatigues, aux travaux forcés ; tandis qu'en hiver nos chairs ſont plus fermes, plus denſes, & nos corps plus contractés & plus en état d'exécuter & de ſoutenir de grands mou-

vemens. C'eſt cette force de cohéſion, que le froid augmente, & que la chaleur diminue, qui fait que le poil & la laine tiennent plus aux peaux des animaux tués dans l'hiver que dans l'été. Si la chaleur reſſerre les peaux & le bois, c'eſt en les dépouillant de leur humidité, en les deſſéchant; au lieu que le froid rapproche leurs parties conſtituantes, en diminuant leur calorique. Pour ſe convaincre de ces faits, & des conſéquences qui en découlent, il ſuffirait de remarquer que l'inſolation eſt un remede contre la faibleſſe dans les maladies féreuſes; que les bains froids produiſent un bon effet dans le rachitiſme, & que SamoïloWitz a fait un uſage heureux, à MoſcoW, des frictions glaciales pratiquées ſur les corps des peſtiférés; que le docteur Wright a employé ſur lui & ſur les autres, avec le plus grand ſuccès, les bains froids dans les fievres putrides-malignes; que Cyrillus a introduit à Naples la méthode de traiter les mêmes maladies avec de l'eau froide, priſe intérieurement, d'appliquer même de la glace pilée ſur le corps; que l'application ou la projection de l'eau froide ſur le viſage ou le bas-ventre, arrête les hémorragies paſſives du nez ou de la matrice; qu'après les évacuans convenables, on ſe trouve bien des boiſſons & des topiques à la glace dans l'iliaque météorique; que ſi la cha-

leur du printemps ranime les corps organiques, comme les marmotes, les ſerpens, les plantes, c'eſt parce que l'excès de froid, en les dépouillant trop du calorique, en avait condenſé les humeurs dans la même proportion, roidi les fibres & ſuſpendu les mouvemens : — qu'il ſuffirait encore de jeter ſes regards ſur les variations du thermomètre dans les différentes températures ; ſur l'état des ſolides & des fluides des animaux en torpeur, & même des plantes durant l'hiver ; ſur celui des parties bouclées par le froid, & ſur les progrès que font, par la chaleur, les maladies de pourriture & autres atoniques ; en un mot, ſur la différence, en général, des maladies propres à chaque ſaiſon. = Ainſi, que le froid agiſſe ſur nos ſolides & nos fluides par condenſation, c'eſt-à-dire en leur arrachant la cauſe qui tenait leurs molécules écartées ; ou par compreſſion, par une force extérieure qui les oblige à ſe rapprocher mutuellement, ou bien encore de l'une & l'autre maniere ; il reſte pour conſtant qu'il reſſerre, qu'il fortifie, & que la chaleur, au contraire, relâche & affaiblit.

« Quand on s'abandonne à la nouveauté, tout ſert cette paſſion, rien ne la balance ; la prévention croît avec l'âge, l'amour de ſoi la fortifie, & on ne voit plus rien avec des yeux dé-

fintéreſſés ». C'eſt avec une pareille lunette, qui change toujours la couleur des objets, que Brown n'a pu reconnaître dans l'opium qu'une vertu ſtimulante, & qu'il l'a dépouillé inhumainement de la vertu ſédative, dont une expérience de quatorze ſiecles l'avait inveſti. Il ſoutient que cette ſubſtance ne provoque le ſommeil que dans les états de faibleſſe, & en produiſant un certain degré d'excitation; car ſi elle en produit une trop forte, comme il arrive dans l'accumulation d'incitabilité ou faibleſſe directe, alors elle décide la veille; comme elle ne provoque pas le ſommeil dans les maladies aſthéniques, par faibleſſe indirecte, ſi elle eſt donnée à trop faible doſe.

Mais qui ne voit pas que les aſſertions & la méthode ſynthétique que Brown a adoptée, ſont des contradictions qui ſe heurtent de front? Si les affinités ſpécifiques ne déterminent pas l'action des remedes ſur nos organes, qu'il nous apprenne pourquoi l'opium provoque le ſommeil en produiſant un certain degré d'excitation, ni exceſſif, ni trop faible; tandis que les autres ſtimulans n'ont pas le même effet, à quelque doſe qu'on les adminiſtre; non plus que les alkalis volatils & autres ſtimulans diffuſibles énergiques, dans les maladies de faibleſſe & de très-grande faibleſſe, où il faut rehauſſer puiſ-

ſamment l'excitation. Quels ſont les phénomenes que nous préſente l'état de ſommeil ? Les paupieres ſont fermées, la machoire inférieure eſt abattue, la tête, les bras & tout le corps, ſont abandonnés à leur force d'inertie, l'exercice des ſens internes & externes eſt ſuſpendu, les forces motrices ſont engourdies, les fonctions qui en dérivent, ralenties ; en un mot, tout indique le relâchement. Eh ! n'eſt-ce pas un paradoxe monſtrueux que de ſoutenir que l'opium produit ces changemens par une vertu ſtimulante ? C'eſt parce que l'opium détermine le relâchement, que les maladies, ſelon la remarque d'Huxam, ſoutiennent mieux la ſaignée avant qu'après ſon uſage ; que donné à trop forte doſe, ou à contre-temps, il diſpoſe la tête aux engorgemens, les mélancoliques & les hypocondriaques à l'apoplexie ; qu'il énerve l'eſtomac, hébète les ſens, diminue les opérations de l'entendement, produit la pâleur, les temblemens ; qu'il réuſſit mal dans les ſujets doués de trop de mobilité, & qu'on combat avantageuſement ces mauvais effets par le ſecours des vrais toniques, du vin particuliérement. = C'eſt en s'emparant de la ſenſibilité nerveuſe, qu'il rend gais ceux qui ſont triſtes, qu'il accélere le pouls des hypocondriaques, qu'il fait ceſſer la douleur ; qu'il arrête les évacuations abondantes, entretenues

par l'irritabilité de l'eſtomac, des inteſtins, de l'uterus ; qu'il diſſipe les ſpaſmes qui déterminent le vomiſſement dans le commencement de la groſſeſſe, qui accompagnent & retardent l'accouchement, qui nuiſent à la tranſpiration, &c. = Outre que le tempérament des orientaux leur rend l'opium moins ſédatif, par une diſpoſition particuliere qui ne ſe prête pas à ſon action ſédative, c'eſt à la grande habitude qu'ils ont contractée de l'uſage de cette ſubſtance, & à ſa partie glutineuſe virulente, dont ils ne la dépouillent pas par des lavages dans l'eau chaude, qu'eſt due l'action convulſive qu'elle exprime d'abord dans eux : mais il ne reſte pas moins conſtant que, bien préparée, elle jouit d'une vertu ſédative qui tient à la puiſſance qu'elle a d'enchaîner la convulſabilité des nerfs, & de relâcher les fibres. Sans doute, on ne peut déterminer la vertu des remedes appliqués à nos organes, que d'après le réſultat de leur effet entier & permanent, & non de celui des premieres impreſſions qu'ils y produiſent : autrement il faudrait mettre les purgatifs au rang des ſomniferes, parce que, comme tout le monde ſait, ils provoquent aſſez communément le ſommeil, avant d'exciter ces évacuations.

Ainſi, confuſion dans les idées qu'on doit ſe former du principe vital & de ſes facultés ; inſuffiſance

insuffisance de la division des maladies en sthéniques & asthéniques; classification défectueuse en conséquence de cette division; erreurs, contradictions, dangers, qui découlent de ces faux principes, tant pour l'explication des phénomenes, que dans leur application à la pratique: tels sont, citoyens Collegues, les traits caractéristiques de la doctrine de Brown, dont nous venons d'esquisser l'analyse, & que nous soumettons à votre jugement.

FIN.

POST-SCRIPTUM.

La fievre puerpérale a fait des victimes dans le courant de brumaire, frimaire & nivôse. Quoiqu'elle ait été beaucoup moins commune que des romanciers se sont plu & se plaisent encore à le débiter, néanmoins elle fait la matiere des conversations : on ne craint pas même d'en entretenir les femmes grosses ; on leur parle de sa gravité, de ses dangers : on dirait qu'on a pris à tâche de jetter la consternation dans leur ame, d'exciter & de soutenir chez elles cet état spasmodique que la terreur produit & qui fait le principal élément de la maladie dont il s'agit. On croit la rencontrer chez presque toutes les nouvelles accouchées : on la voit dans les accidens qui sont les suites familieres de l'accouchement, dans un frisson, dans les tranchées utérines, dans une déjection diarrheuse, &c. L'ipécacuanha a été proclamé indistinctement dans le public, comme étant le grand moyen de salut, & c'est un forfait de ne pas l'administrer aussitôt. Cependant ce remede, qui convient dans la fievre puerpérale gastrique, ne peut que produire, & ne produit jamais que des effets pernicieux dans celle qui est inflammatoire & dans celle qui est simplement nerveuse ; & ceux qui ont l'esprit & les yeux libres de préjugés, ont dû remarquer que bien rarement il a produit le vomissement, & toujours une diarrhée qui a épuisé les forces des malades, & les a fait succomber du 7.e au 9.e jour. L'action qu'il exerce, dans ces cas, sur les premieres voies, & particuliérement sur le canal intestinal,

non seulement trouble la séparation du lait, en intervertit le mouvement & le cours, mais encore elle en occasionne la dérivation vers l'abdomen, & produit la maladie qu'on veut prévenir, ou bien la détermine, si elle n'est qu'imminente. Sans doute, lorsque le lait a fait sa jettée sur le bas-ventre, l'ipécacuanha est un puissant moyen pour donner une secousse salutaire, s'il existe surtout des signes de gastricité : mais l'administrer avant ce temps, ou seulement lorsque la maladie n'est qu'imminente, c'est la décider, & par les raisons que nous venons d'exposer, & en exaltant davantage le génie nerveux, cause procatarthique la plus ordinaire de la fievre puerpérale ; tandis que les adoucissans, les potions huileuses avec l'eau de fleurs d'orange, le camphre, la liqueur minérale anodine d'Hoffmann, & autres anti-spasmodiques, auraient calmé l'orage & dissipé les accidens.

FAUTES principales à corriger.

PAG. 11, lig. 2, *au lieu de* contrariaient, *lisez* contractaient.

Pag. 22, lig. 16, *au lieu de* yeux ternis, *lisez* yeux ternes.

Pag. 24, lig. 24, *au lieu de* digestions, *lisez* déjections.

Pag. 50, lig. 3 de la Note, *au lieu de* fluxion, *lisez* flexion.

Pag. 107, lig. 23, *au lieu de* arthrétique, *lisez* arthritique.

Pag. 136, lig. 22, *au lieu de* dictétique, *lisez* diététique.

Pag. 162, lig. 17, au lieu de *sameiotique*, lisez *semëiotique*.

Pag. 165, lig. 20, au lieu de *Gallien*, lisez *Galien*.

Ibid. lig. 23, au lieu de *Tarti*, lisez *Torti*.

Pag. 171, lig. 8, *au lieu de* douleur de tête, *lisez* douleur de côté.

Pag. 194, lig. 13, *au lieu de* constriction, *lisez* contraction.

Pag. 231, lig. 13, *au lieu de* maladies, *lisez* malades.